

40 PAGES



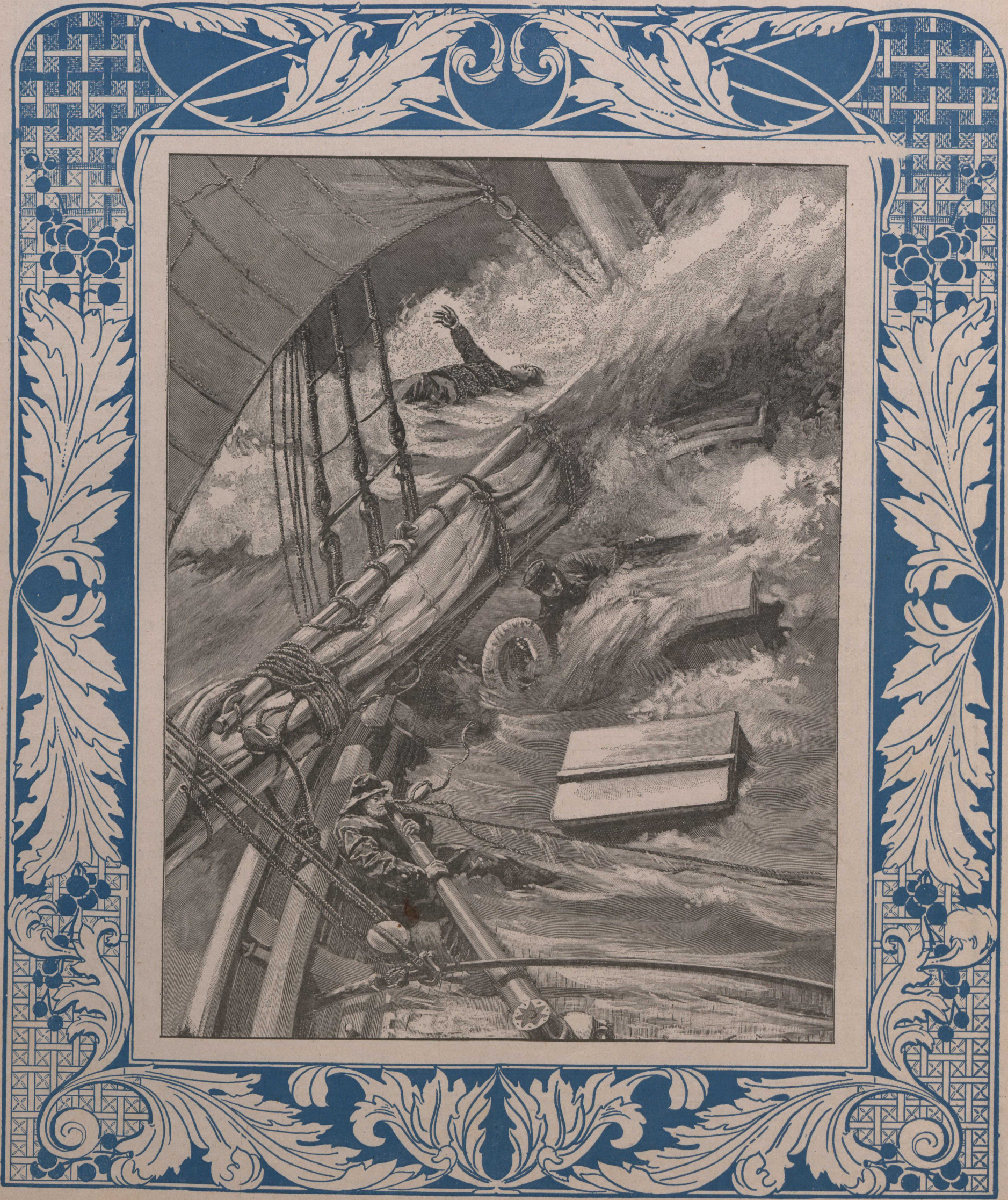
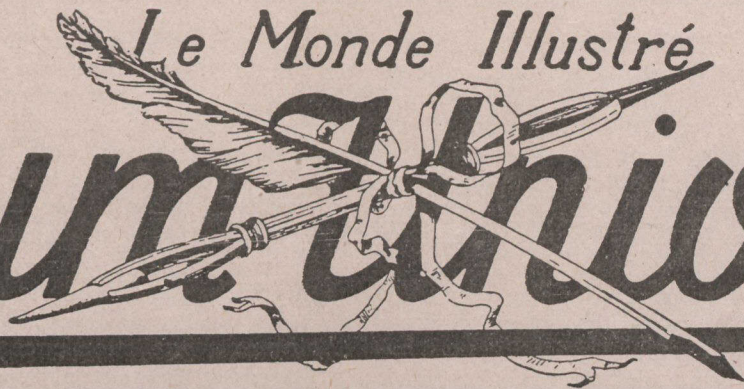
de bonne lecture EQUIVALENT A

120 PAGES

d'un Magazine in-octavo
DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album *Universel*



Scène vécue récemment dans l'estuaire du Saint-Laurent

E. MACKAY, Editeur-propriétaire, MONTREAL.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE AVEC LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Les Amers Indiaènes



Le plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

LES MAUX DE TÊTE, ÉTOURDISSEMENTS, NAUSÉES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiar.

LABORATOIRES
S. LACHANCE, Limitée
87, rue St-Christophe,
MONTREAL



DEMANDEZ LA LIQUEUR
ANGÉLICA

Liqueur Stimulante à base de

Fine Champagne

Authentique de la
Distillerie de Matha

"S'il veut s'en aller confortable Après la tasse de Moka, Nul dîneur ne quitte la table Sans un verre d'Angélica." L'HERMINE

L'Angélica se trouve dans toutes les bonnes épiceries. Ainsi que dans les Hôtels et Restaurants de 1ère classe.

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...
Morency & Frères
346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevaux fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc
PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

POUR NOS LECTEURS

Les journaux nous l'ont appris, cette année, à Montréal, le commerce fait durant la période des fêtes de fin et de commencement d'année, a été de beaucoup supérieur à celui des périodes correspondantes des années passées. Et, comme lorsqu'on est dans les affaires on se doute toujours un peu de ce qui va arriver, les marchands montréalais s'étaient amplement approvisionnés. C'est dire que malgré les grandes ventes faites, ils ont encore une certaine quantité de marchandises qu'ils désirent écouler au plus vite, pour acheter de nouveaux assortiments.

Et, ils peuvent le faire avec d'autant plus d'avantages pour le public, que leurs ventes ont été plus considérables durant les fêtes. Vous avez donc compris, chers lecteurs, c'est le moment par excellence de faire de bonnes emplettes à bon marché. Songez-y donc, et n'oubliez pas tout le profit que vous retirerez en vous servant chez nos annonceurs.

NOS ANNONCEURS

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400. Tél. Bell Est 2982.

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619. 56 rue Notre-Dame Est

ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189. Edifice Alliance.

ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

BEAUVAIS FRERES 316 rue St Laurent.

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856. 48 rue Notre-Dame Ouest.

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914. 6 rue St Laurent.

AUVENTS ET TENTES

"Sonne" Awning. Tent & Tarpaulin Co.
Tél. Bell Main 727. 329 rue Craig Ouest.

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO., 160 rue Craig Ouest.

BUANDERIE ET TEINTURERIE

A. F. DECHAUX, 62 rue Ste Catherine Est.

CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest.

COIFFEURS

PALMER & SON
105 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 391.

CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis.

DOREURS, ARGENTEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576. 414 rue St Laurent.

ENCADREURS

MORENCY FRERES, 346 Ste Catherine Est.

FOURRURES

O. NORMANDIN
350 rue St Laurent et 220 rue St Jacques.

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS
212 rue St Laurent.

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI
10 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064.

MALE ATTIRE, 475 rue Ste Catherine Est.

DOMINION COOPERATIVE
Chambre 6 et 7, 11 rue St Sacrement.

MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est.

MEUBLES

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074. 687-693 Ave Mont-Royal.

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.
221 rue St Jacques. Tél. Bell Main 1691.

NOUVEAUTES

ARCAND FRERES
Tél. Main 230. 111 rue St Laurent.

A. LAMY, 830 rue St Denis. Tél. Est 2552.

JETTE & LEMIEUX, 432 Boul. St Laurent.

DUPUIS FRERES
441-449 rue Ste Catherine Est.

PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN
Tél. Est 4739. 421 rue St Laurent.

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est.

A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario.

L. A. BERNARD, 92 rue Ste Catherine Est.

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury.

LABORATOIRE S. LACHANCE, Limitée
87 rue St Christophe.

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche.

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO.
Up 998. 560 rue Ste Catherine Ouest.

NORDHEIMER PIANO CO.
589 rue Ste Catherine Ouest.

PLOMBIERS

N. DULUDE
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant.

PIERRE LECLERC
1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361.

POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal.

LA FONDERIE CANADIENNE
496 rue Ste Catherine Est.

LUDEGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier.

POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT
Tél. M. 1399 3514 16 1/2-18 St Urbain, 237 Centre.

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2. 647 Notre-Dame Ouest.

POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

RESTAURATEUR

GIRARDOT, 46 rue Ste Catherine Est.

TAPIS NETTOYES

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445. 245A rue Bleury.

VALISES ET HARNAIS

LAMONTAGNE LIMITEE, Bloc Balmoral.

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul.

A SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier.

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET REMEDES BREVETES, ETC.

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Biquina — Corsine — Savon "Baby's Own" — Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — Tonique du Père Koenig — Antikor Laurence — Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham — Remède de Mme Gaspard Dion — Samaria — Remède du Père Mathieu — Poudres Orientales — Mousse de Mer — Baume Rhumal — Vibreur santé Snyder — Trésor des mères et des nourrices.

Calmez ces douleurs



Une seule application de
NERVOL

sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montreal

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir

vos poêles et vos ustensiles de cuisine
AVEC



La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

OZO

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux
OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited,
MONTREAL.



FEMMES et JEUNES FILLES

DÉSIREUSES DE PLAIRE
Veillez au développement de votre Buste. C'est le secret de la beauté des Sultanes, réalisé par les fameuses

PILULES PERSANES

de Tewfik Haziz Téhéran (Perse)
Elles agissent pendant votre sommeil. Pas de Massage.
\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00

Société des Produits Persans
Boîte Postale 1031 MONTREAL, Canada
Mentionnez ce journal en nous écrivant

Le Patinage sur glace est en grande vogue



Avez-vous une bonne paire de

Patins?

Si non, venez nous voir

Nous avons l'assortiment le plus complet à Montréal de

Patins, Batons pour Hockey, Pucks, Etc. Toutes les qualités pour toutes les bourses.

Beauvois Frères
316 RUE ST-LAURENT

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine-Ouest. Coin St-Urbain
Bureaux de la rédaction : les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements : \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.
Au numéro : 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale : Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



La gare du chemin de fer Pacifique Canadien à Vancouver.



Le paquebot "Empress of India" à quai de Vancouver — Service rapide d'Orient du chemin de fer Pacifique Canadien.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



S. M. le roi Georges de Grèce.



S. M. Olga, reine de Grèce.



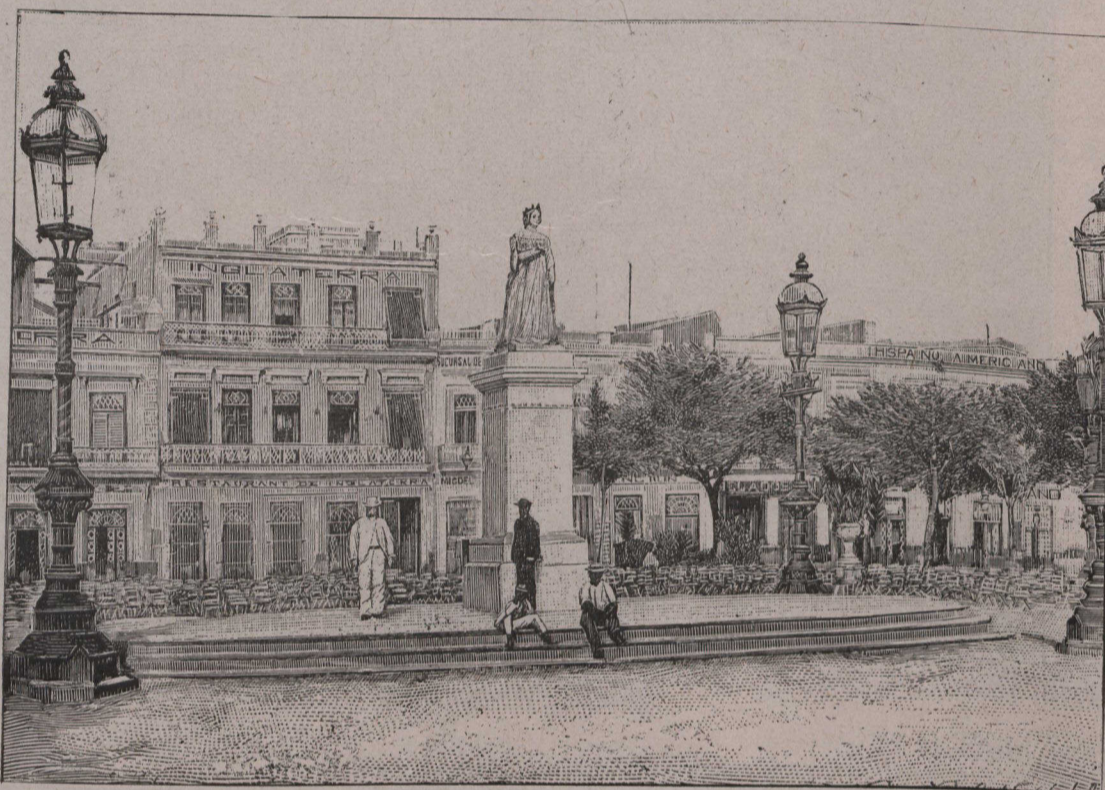
Le fameux professeur allemand Robert Koch.



Henri Pillsbury un des plus grands joueurs d'échecs du monde.



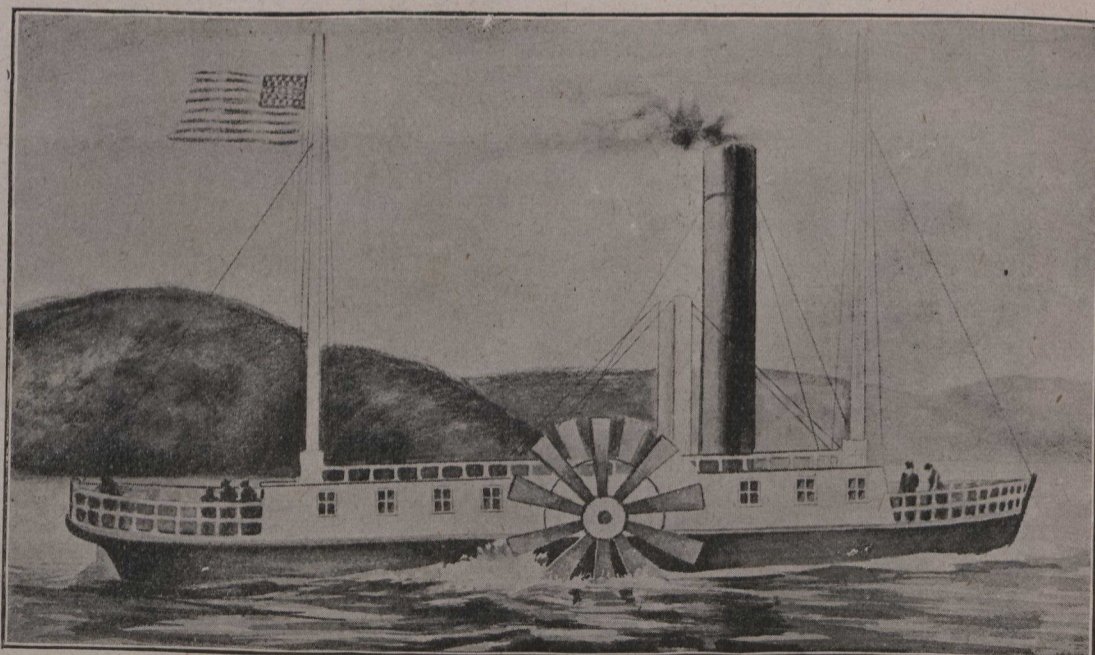
Le Schah de Perse, entouré de ses conseillers, qui vient d'offrir un gouvernement constitutionnel à son peuple.



Le parc central de la Havane. Tout dernièrement encore, les troupes américaines ont campé dans ce parc, qui est un des plus beaux que l'on puisse voir dans la capitale de la Perle des Antilles.



Ormanian, patriarche arménien de Constantinople.



Le "Clermont" premier navire à vapeur, construit par Fulton, et qui, en 1807, fit un service de passagers entre New-York et Albany. Ce dessin est reproduit d'après un tableau à l'huile, datant de l'époque, et qui appartient à M. Fulton Ludlow.

Sommaire du No 1185 du 12 janvier 1907

Hors-texte: Le Canada pittoresque; Nos gravures d'actualité — Chronique: Un trait d'union, par L. d'Ornano — Echos de partout, par Paul d'Esmorin — Nouvelles inédites: Une étoile, par Jeanne — Simple historiette, par M. Rôde — Autour des Lehudec, par Mlle Marie Le Franc — Nouvelle: Blessure sacrée, par Daniel Lesueur — Pour nos lectrices — Comment le Japon a aboli les horreurs de ses prisons, adapté de l'anglais par P. d'E. — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — Les monuments canadiens: La statue de Chénier, par Georges Laurier — Nouvelle: Entrée dans le monde — A travers le Canada — La cuisine de Madame: Recettes à la Canadienne — Inédit: Le devoir social, par Gaston Leury — Les grands musiciens — Feuilletons: **Le Chien d'Or** — **Robinson Crusôé** — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Mélodie: **Elle**, par Camille Saint-Saëns; **Sur la route** (pour piano), par B. U. Colomer.

FETES RELIGIEUSES

Lundi 7, S. Aldric, évêque.
Mardi 8, Ste Gudule, vierge.
Mercredi 9, S. Julien martyr.
Jeudi 10, S. Guillaume, évêque.
Vendredi 11, S. Théodose, abbé.
Samedi 12, Ste Césarie ou Césarine, abbesse.
Dimanche 13, Octave de l'Epiphanie.
Lundi 14, S. Hilaire de Poitiers, évêque et doct.
Mardi 15, S. Paul, ermite.
Mercredi 16, S. Marcel Ier, pape et martyr.
Jeudi 17, S. Antoine, abbé.
Vendredi 18, Chaire de S. Pierre à Rome.

Nouvelle lune, le 14, à 1 heure 3 minutes du matin.

CHRONIQUE

UN TRAIT D'UNION

Je voudrais aujourd'hui vous entretenir d'un échange tout spécial et quasi officiel de pensée, qui, depuis quelques années, se produit entre grandes nations.

Quand je vous aurai dit qu'au Canada et aux Etats-Unis l'Alliance française y pourvoit dans l'intérêt de la France, en nous envoyant chaque année des conférenciers de grand talent, de renommée considérable, et fort éloquents, vous devinerez ce dont il s'agit. J'insisterai cependant sur ce sujet de chronique, parce que, tout en étant d'actualité, il comporte certaines réflexions, non dépourvues d'intérêt.

Actuellement, à Paris, le vieux Collège de France, fondé en 1530 par Budé et ses amis, retentit de la parole chaude et magistrale de M. Guglielmo Ferrero, jeune et savant historien italien, célèbre à 35 ans, d'avoir publié "Grandeur et décadence de Rome" et d'autres ouvrages de grande érudition. Les conférences de M. Ferrero attirent, dit-on, le tout-Paris, et, snobisme mis à part, sont réellement très goûtées d'un public d'élite, que le maître charme par ses phrases lumineuses, débitées en un français qui, pour avoir un léger accent piémontais, est presque impeccable.

Toujours dans la Ville-Lumière, un professeur américain, hautement prisé chez nos voisins, fait en anglais un cours que suivent des

auditeurs épris de la langue de Shakespeare et des choses de ce continent.

A Berlin, comme titulaire de la chaire Roosevelt, le prof. Burgess, de New-York, fait à l'Université de la capitale allemande un cours d'histoire américaine, dont la renommée s'est subitement étendue extraordinairement, le prof. Burgess ayant traité la doctrine Monroe avec une désinvolture qui, ne plaisant pas à ses compatriotes, leur fit pousser des cris de paons.

Ailleurs, des lettrés de différentes nationalités, tous qualifiés pour ce faire, tantôt dans la langue du pays où ils parlent, tantôt dans la leur, captivent l'attention d'un tas de gens que les choses de la pensée universelle préoccupent.

Lorsque je dis que ces personnes aiment à pénétrer les idées de derrière la tête de l'humanité, je fais peut-être une métonymie, car, au vrai, ce que veulent les admirateurs des maîtres de la parole, en voyage, c'est de mieux connaître l'homme, répétant "in petto" avec Thérèse:

"Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger."

Or, les conférenciers qui se font entendre autre part que dans leur patrie offrent une étrangeté, une vision des choses et des gens qui, caractérisant l'esprit de leur race, plaisent d'autant plus que la nouveauté des aperçus est plus grande, plus attrayante, plus en dehors des idées généralement admises par l'auditoire auquel ils s'adressent. De là, probablement, la satisfaction qu'éprouvent les Français d'entendre M. Ferrero; les Allemands, M. Burgess; et nous-mêmes, les littérateurs français qui nous visitent régulièrement chaque année, grâce aux rapides et sûrs moyens de communication dont on dispose à notre époque.

De tous les discours de ces messieurs, où se reflètent les aspirations des peuples, où passe le souffle puissant de la civilisation, reste au coeur de chacun un souvenir de plus en plus précis de l'humanité. Car, chaque conférencier, quel que soit le sujet qu'il traite, laisse forcément deviner les latences psychologiques de sa race, ses vertus, son plan de travail. C'est dire qu'il en peint pour ainsi dire la civilisation, puisque, si je ne me trompe, Le Play a défini cette dernière: "Le régime du travail stable, fécondé par la science et par la vertu." Et, ainsi apparaît chez un homme qui assume momentanément le rôle d'apôtre de la pensée nationale qu'il incarne, tout un monde d'entendement, qui attire, captive, intéresse, instruit, un public, ordinairement de choix, prêt à s'assimiler ce qu'il a entendu de profitable et de bon. Parce qu'il faut dire que d'après la définition même de la civilisation, telle que citée ci-dessus, il s'agit de s'entendre sur le mot vertu, puisqu'il n'a pas partout la même acception, depuis que nombre d'écoles philosophiques ont bouleversé les idées saines, morales et archaïques qu'évoquait ce vocable au sein de la société de jadis. C'est ce qui explique comment il se fait que certains conférenciers peuvent se fourvoyer dans un sujet, et, voulant présenter un bouquet de choix à des amis, inconsciemment ou perfidement (ce qui alors ferait douter de la valeur de leur tâche civilisatrice), y mêlent maintes épines. Ceci nous revient d'avoir entendu plusieurs fois de savants, mais mal avisés orateurs de passage, froisser l'âme canadienne par des aperçus d'une morale spéciale, peu faite pour cadrer avec notre foi, nos moeurs et nos coutumes. Aussi, avons-nous dit que des séances littéraires de ce genre, les auditeurs ne retiennent que le bon côté, que l'esprit général, sorte de parfum émanant d'une terre ignorée, mais qu'il n'est pas indifférent de connaître.

Mais, si comme je le laisse entendre ici, il arrive parfois qu'une soirée impatientement attendue comporte une atmosphère intellectuelle passagèrement déprimante, il ne s'en suit pas que nous ne devions pas lui savoir gré du contact supérieur qu'elle nous offre à l'endroit de la famille humaine que personifie à nos yeux l'orateur de passage. Depuis que l'habitude de conférer s'est établie entre les classes élevées des peuples, il n'est pas douteux, que l'on ne s'en trouve bien. Si j'osais, j'irais à dire que l'enseignement des langues modernes entrepris à l'étranger par des milliers de personnes des deux sexes, n'enseignant que leur langue maternelle; et les conférences littéraires ou scientifiques échangées de pays à pays, ont plus fait pour la bonne harmonie des peuples, pour la paix universelle et la fraternité idem, que les congrès de la Paix, que les armements apeurants, que tout le bataclan dont le journalisme ou la politique nous rabattent les oreilles, leur donnant crédit des carnages évités depuis une génération environ.

Comment la mesurer, en effet, l'oeuvre pacificatrice des termites de l'intellect, qui, pénétrant au foyer d'un autre peuple, lui ouvre des horizons nouveaux sur la morale, sur la vie nationale, de la patrie de l'humble maître ou maîtresse de français, d'anglais, d'allemand, etc.

Comment la mesurer l'oeuvre bienfaisante, tout de rapprochement pour les races, qu'accomplissent les orateurs conférenciers qui font aimer le sol d'où germa leur talent, parfois leur génie?

En vérité, tel est peut-être le trait-d'union qui rapproche chaque jour davantage, et qui rapprochera de plus en plus des nations naguère encore prêtes à s'égorger, des nations non encore désarmées et que guette la guerre. Que, si ce trait-d'union n'est pas unique, il n'en existe pas moins, louable entre tous, digne de remarque. Plus il y aura de Ferrero, de Burgess, et de marchands de participes de par le monde, mieux on se connaîtra, plus on s'estimera, et plus vite aura disparu l'ère stupide des haines farouches et irraisonnées entre peuples.

L. d'ORNANO.

MER ET MONTAGNE

Dieu! que les monts sont beaux avec ces taches d'ombre!
Que la mer a de grâce et le ciel de clarté!
De mes jours passagers que m'importe le nombre!
Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Orages! passions! taisez-vous dans mon âme!
Jamais si près de Dieu mon coeur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,
La vaste mer me parle et je me sens sacré.

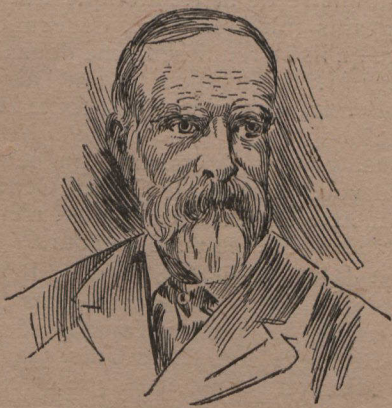
Béni soit qui me hait et béni soit qui m'aime!
A l'amour, à l'esprit donnons tous nos instants.
Fou qui poursuit la gloire ou qui creuse un problème!
Moi, je ne veux qu'aimer, car j'ai si peu de temps!

L'étoile sort des flots où le soleil se noie;
Le nid chante; la vague à mes pieds retentit;
Dans toute sa splendeur le soleil se déploie.
Mon Dieu que l'âme est grande et que l'homme est petit!

Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très Haut.
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble;
Chacun dit sa syllabe, et moi je dis le mot.

Ma voix s'élève aux cieux, comme la tienne, abîme!
Mer, je rêve avec toi! Monts, je prie avec vous!
La nature est l'encens, pur, éternel, sublime;
Moi, je suis l'encensoir intelligent et doux.

VICTOR HUGO.



L'hon. JAMES BRYCE, auteur de "The American Commonwealth", nouvel ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis.



Mgr MONTAGNINI, prélat du Saint-Siège, ancien secrétaire du nonce à Paris, qui, récemment, fut expulsé de France par ordre de M. Clémenceau.



Le duc de DEVONSHIRE qui, à la Chambre des Lords, a beaucoup contribué à faire amender le "bill" de l'éducation, tel que proposé par la Chambre anglaise des Communes.

ECHOS DE PARTOUT

—Si l'on doit juger de la prospérité d'un pays par les affaires que transigent ses commerçants, et de celle d'une ville par l'encaisse de ses marchands, ça ne va pas trop mal, ni au Canada, ni à Montréal. De rapports reçus d'un peu partout, il paraîtrait, en effet, que Noël dernier a été on ne peut plus favorable aux affaires. A Montréal seulement, à l'occasion de cette grande fête, nos négociants auraient réalisé \$1,000,000 de ventes au détail. C'est un joli chiffre, qui montre de quelle importance est la métropole canadienne. Les ventes faites pour le premier de l'an ont été aussi plus nombreuses, et plus considérables que par le passé.

—Nous sommes peiné d'annoncer la mort de l'Honorable M. Larue, conseiller législatif et notaire, décédé à l'âge de 55 ans, après une carrière bien remplie. Le défunt ne laisse que des regrets; nous offrons nos sympathiques condoléances à sa famille éprouvée.

—Une épidémie de grippe sévit en ce moment à Montréal, et paralyse plusieurs services publics. Il est à espérer que les spécifiques qualifiés pour combattre ce mal, (désagréable entre tous, sinon très dangereux), seront employés comme il convient, afin que le bobo à la mode ne se propage pas trop.

—En France, la crise religieuse se continue sans amener de grands changements à la situation. Avec les têtes bien pensantes de notre ancienne mère-patrie, malgré la passation au Sénat et à la Chambre de la loi définitive de séparation, espérons, néanmoins, qu'il est encore temps d'en arriver à une solution qui satisfiera et les catholiques et l'Etat français. Heureux



LUDWIG L. ZAMENHOF, inventeur de l'Esperanto, langue qui tend à devenir universelle.

sera le jour où notre Saint-Père pourra, selon sa suprême volonté, donner des ordres au clergé français, qui ne feront point saigner son coeur, comme il en a été tout récemment.

—Dans l'Etat de Sonora, Mexique, les indiens Yaquis, actuellement en révolte ouverte contre le gouvernement mexicain, ont massacré plusieurs blancs dans la petite ville de Lancho. Des troupes régulières vont être envoyées au secours des populations rurales que terrorisent les Yaquis.

—Sous prétexte que la loi de Lynch devait disparaître prochainement des moeurs américaines, depuis quelques mois elle se fait sentir plus atroce que jamais dans les Etats du Sud de l'Union voisine. Apparemment la protection dont le président Roosevelt favorise les nègres, ses administrés, ne leur porte pas bonheur, car, s'y fiant, ils commettent plus de crimes que jadis, et, par contre, les blancs les fusillent, les pendent, les brûlent vifs, avec un entrain digne d'une meilleure cause, et à coup sûr indigne du grand peuple américain.

—D'après les dernières dépêches, l'état de santé de M. W. Scott, premier ministre provincial de Saskatchewan, était très précaire.

—A Saint-Lin, P. Q., le 27 du courant, à l'âge de 55 ans moins quelques jours, est mort M. Charlemagne Laurier, membre du parlement fédéral, et frère de notre premier ministre Sir Wilfrid Laurier. A l'occasion de ce deuil, que l'on déplore généralement, tant le défunt était aimé sans distinction de partis, nous offrons nos plus cordiales condoléances à Sir Wilfrid, et à sa famille.

—A Londres, à l'âge de 92 ans, vient de s'éteindre la baronne Burdett-Couts, dont la philanthropie était universellement connue. La noble dame anglaise, que feu la reine Victoria honora de son amitié après l'avoir anoblée en

1871, laisse une fortune de \$5,000,000. Elle n'avait pas d'héritiers directs.

—La Russie est toujours en proie à la crise sociale, si violente, qui la secoue depuis la conclusion de la paix russo-japonaise. Comme nous écrivons ces lignes, le télégraphe nous informe que la ville de Lodz est en pleine révolution, anarchistes et socialistes s'y étant rendus maîtres. De sanglantes batailles ont lieu d'heure en heure entre les révolutionnaires et les troupes impériales.

—Le tonnage du charbon extrait des mines de la Nouvelle-Ecosse, durant 1906, s'élève au chiffre respectable de 5,213,000 tonnes, soit en augmentation de 53,000 tonnes sur le résultat obtenu en 1905, par les charbonnages de cette province canadienne.

—Sir Charles Russell, écrivant dans son journal, le "Liverpool Daily Post", affirme que M. Joe Chamberlain a absolument terminé sa carrière d'homme politique du Royaume-Uni.

—La santé du Schah de Perse, qui s'améliore un peu, lui a permis de signer, avec son héritier présomptif, la constitution persane. Ce document officiel important, et qui montre plus que tout autre le progrès qui s'accomplit et l'Orient, porte la date du 30 décembre 1906. L'héritier du Schah a signé un compromis, par lequel il s'engage à ne pas dissoudre le nouveau parlement, durant 1907 et 1908; si la mort de Muzaffer-Ed-Din lui donnait définitivement le pouvoir d'ici deux ans. Voilà donc une monarchie constitutionnelle de plus, tant mieux. L'ère de la république universelle se prépare, lentement, mais sûrement.

—En Belgique, se manifestent toujours des tiraillements politiques à propos de l'annexion du Congo. M. Bernaert, chef de la droite, se prononce contre; M. Vandervelde, chef des socialistes, se prononce pour. Entre temps, les Etats-Unis se mêlent de cette politique qui ne les regarde pas.

—C'est le 28 janvier, que se réunira en Russie la future Douma. Etant donné l'esprit de révolte des slaves, il se pourrait bien que cette nouvelle assemblée, triée un peu beaucoup par l'autorité au pouvoir, finisse par avoir le sort de celle qui l'a précédée dans l'histoire.

—En Angleterre, le fameux bill de l'éducation a été très sérieusement amendé par la Chambre des Lords. D'après ces amendements, les écoles anglaises libres, qui deviendraient écoles gouvernementales, conserveraient le caractère religieux qu'elles avaient jusqu'ici. Si 75 pour cent des parents des écoliers le désirent, l'enseignement religieux aurait lieu pendant les heures de classe. Les Communes et la Chambre des Lords sont fort partagées sur cette question d'éducation nationale. Néanmoins, elles en sont arrivées à un compromis qui ne portera pas atteinte à la constitution britannique.

—Behanzin, l'ancien roi sanguinaire du Dahomey, est mort fin décembre à Alger, où le gouvernement français le gardait en captivité. Captivité très large il est vrai, mais captivité que regrettait fort le vieux chef nègre.

—Pendant que le grand critique français Ferdinand Brunetière quittait la scène de ce monde à 57 ans, laissant vacant son fauteuil à l'Académie, M. Edmond de Rothschild, banquier et Mécène, était à ce dernier titre nommé membre de l'Institut (section des Beaux-Arts), par 27 voix contre 16 à M. Mounet-Sully.

—A Paris, l'application de la loi du repos hebdomadaire, donnera lieu le 20 janvier à une imposante manifestation, à laquelle prendront part plusieurs bourses de province. Déjà le Conseil d'Etat a décidé "que la femme et les enfants d'un commerçant pouvaient travailler le dimanche, à leur magasin." En outre, un commerçant aurait le droit de prendre des remplaçants, à sa guise, et selon les besoins de ses affaires.

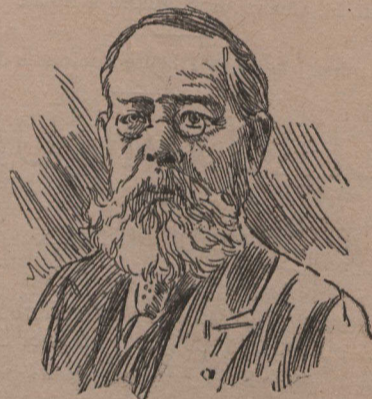
—Les secrétaires de M. le président Roosevelt doivent être sur les dents, ce chef d'Etat s'étant remis à tirer dans le collier du devoir plus fort que jamais. Dans la seule semaine précédant les vacances de fin décembre dernier, M. Roosevelt n'a pas présenté moins de cinq "messages" au Congrès américain, qui, par parenthèse, a grommelé contre cette soudaine activité présidentielle, la qualifiant d'intempestive. On ne mâche pas les mots chez nos voisins, et, certes, c'est ce qui fait le charme de leur politique. On est libre ou on ne l'est pas, et les Yankees entendent demeurer libres même en s'adressant à leur président.

—D'après un journal fort sérieux et bien intentionné d'Ontario, la traite des blanches se poursuivrait impunément au Canada. Des jour-

naux de Buffalo attireraient de jeunes et jolies Canadiennes aux Etats-Unies, leur faisant des offres fallacieuses de situations brillantes. Lorsque chez l'oncle Sam, ces pauvrettes ne trouveraient qu'un sort épouvantable; et, qui plus est, des racoleuses bien nippées, et audacieuses au possible, viendraient même choisir leurs victimes parmi nous. En présence de telles révélations, n'est-il pas temps que nos autorités s'en mêlent et que, d'accord avec la police de l'Union, elles empêchent le trafic le plus abominable qui soit.

—Les Américains se targuent de faire respecter leur doctrine Monroe, et ils prétendent que nul n'a à s'immiscer dans les affaires des deux continents américains, jusqu'ici on les a laissés prôner cette théorie égoïste à leur guise, mais en sera-t-il toujours ainsi? Il se pourrait que non; les Yankees n'hésitant pas, bien souvent, à se mêler, ailleurs qu'en Amérique, de choses qui ne les regardent pas. Encore dernièrement, ils ont épluché la conduite de Léopold II vis-à-vis de l'Etat Libre du Congo, demandant une intervention nationale pour faire cesser les atrocités (probablement illusoires), qui selon leur journalisme jaune se commettent au pays nègre. Il va sans dire que Washington n'en a rien fait. Il n'en reste pas moins qu'elle est des plus drôles la logique américaine, et que, comme le faisait remarquer un journal de Chicago, si l'Union continue sa politique internationale de Touche-à-tout, et de fausse philanthropie diplomatique, elle finira par passer pour une nation de Don Quichottes.

—Le gouvernement canadien a dépensé en 1906 la jolie somme de \$887,000, pour améliorer la route de navigation fluviale du Saint-Lau-



Le baron AOKI, ambassadeur du Japon aux Etats-Unis, a contribué à atténuer la récente friction américano-nipponne.

rent; mais, comme les assurances ont en conséquence diminué leurs taux; notre public a bénéficié déjà, et bénéficiera de plus en plus des améliorations faites dans ce but. Montréal, surtout, doit être on ne peut plus satisfaite, son trafic maritime, ses gains, comme métropole du Canada, ne pouvant qu'augmenter en raison directe de la navigabilité de notre grand fleuve. En présence des beaux résultats qu'elles procurent, on ne peut que louer certaines dépenses.

—M. H. Dallemagne, successeur de M. Kleczkowski, consul général de France en Canada, a fait récemment ses visites officielles d'arrivée, et, le premier de l'an, a pris langue avec une petite partie des milliers de ses compatriotes qu'il est chargé de protéger en ce pays.

Après avoir dénigré M. Dallemagne, sans le connaître, après l'avoir traité de brouillon, il est curieux de voir combien "plat-ventreux" se font à son égard certains journaux, qui, dans la colonne d'à-côté, injurient les chefs dont relève ce fonctionnaire de la République Française.

Et certains fumistes donc, de France ceux-là! Parce qu'ils se réunissent une douzaine pour banqueter M. Dallemagne, ils ont l'air de vouloir faire croire qu'ils incarnent toute la colonie française!

Voyons, voyons, Messieurs, un peu de pudeur, s'il vous plaît. M. le Consul Général saura bien mettre les choses au point, n'en doutez pas. Surtout, évitez le pavé de l'ours.

—C'est décidé, l'honorable James Bryce quitte le cabinet anglais, pour remplacer Sir Mortimer Durand, en qualité d'ambassadeur de la Grande-Bretagne aux Etats-Unis. Quant à Sir Durand, dès son retour en Angleterre, Sa Majesté Edouard VII lui conférerait un titre de noblesse, pour le récompenser de ses bons et loyaux services.

UNE ÉTOILE

(NOUVELLE INÉDITE)

—Vous n'auriez pas besoin d'une sténographe, monsieur, dans vos bureaux?

Le directeur de la "New England Accident Co." — 3,500,000 dollars de capital — leva les yeux de la feuille de papier où il était en train de faire une formidable addition et, d'un air ennuyé, dévisagea celle qui lui parlait.

Elle était mince, fluette, dans un costume de drap bleu qui commençait à montrer la corde. Elle avait un petit chapeau de même couleur simplement entouré d'un ruban. Nulle fourrure n'abritait son cou. Elle paraissait timide, gênée sous les regards qui s'attachaient à elle de tous les côtés depuis son entrée au bureau.

—Votre nom? demanda le directeur.

—Marie Leroux.

—Votre âge?

—Vingt-deux ans.

—Avez-vous de l'expérience?

—Oui, monsieur, j'ai travaillé deux ans chez un notaire de Longueuil.

Elle mentait, elle n'avait pas d'expérience, c'était évident à la rougeur qui couvrait son front; mais le directeur, sans paraître remarquer son embarras, continuait son interrogatoire, notant les réponses.

—Vous êtes de la campagne? Quel est le nom de votre curé? De son vicaire? Le nom de vos parents? Leur profession? Où avez-vous fait vos études? Qui vous a enseigné la sténographie? Avez-vous un cavalier? Aimez-vous à flirter? Il y a tant d'hommes ici que nous n'admettons que des filles sages. Depuis combien de temps êtes-vous à la ville? Où pensionnez-vous? Quelle est votre paroisse? Quel salaire demanderiez-vous?

Parmi les questions nécessaires, d'autres se glissaient, inutiles et saugrenues. On eût dit que pour accorder une place de sténographe, dans ses bureaux, le directeur était obligé, comme les tireuses de cartes, avant de rendre leurs oracles, de connaître tout le passé et tout le présent de celle qui se présentait.

Enfin il tira un carnet d'un tiroir, le passa à la jeune fille avec un crayon et se mit à lui dicter en français puis en anglais, une lettre d'affaires comme il en devait dicter beaucoup aux cinq demoiselles sténographes, chargées d'écrire toutes les lettres, circulaires et factures de la maison.

—Allez copier ça au clavigraph, dit-il, la dictée finie, on va vous prêter une machine.

Une jeune fille se levait en effet pour offrir la sienne, et Marie se trouva installée devant un magnifique "Remington" qui ne ressemblait en rien au vieil "Oliver", sur lequel elle pratiquait chez son professeur de sténographie. Mieux eut valu pourtant qu'il lui ressemblât. Quand on change de machine, comme on dit en langage de clavigraphiste, on est toujours dépaysé, les signes ne s'écrivent pas de la même manière, il s'en suit une perte de temps dans les commencements. Mais le plus difficile, pour Marie, était de relire sa sténographie qu'elle avait tracée d'une main trop fébrile. La lettre française, ça allait encore parce qu'à la rigueur, elle pouvait substituer à un mot incompréhensible un autre qui ne changeait pas le sens de la phrase, mais avec l'anglais, elle qui était canadienne, n'avait plus la même ressource. "Mon Dieu, aidez-moi", dit-elle tout bas, et très lentement elle commença à frapper les touches d'ivoire marquées des lettres de l'alphabet, pen-

dant que, à côté d'elle, les quatre demoiselles sténographes qui écrivaient sur la machine avec l'aisance et la rapidité que donne une longue habitude, ressemblaient à des musiciennes jouant sur le clavier d'un instrument.

La lettre écrite, Marie la remit au directeur. Il y jeta un coup d'oeil et fronça le sourcil.

—Vous repasserez, mademoiselle, ou plutôt nous vous écrivons, demain, ces jours-ci; nous avons votre adresse.

Pauvre enfant! elle avait déjà fait assez de démarches de ce genre pour savoir ce que cette réponse signifiait: nous n'avons pas besoin de vous, mademoiselle, nous vous congédions le plus simplement possible.

Elle sortit encore plus gênée qu'à l'entrée et quand elle fut dans la rue, il lui sembla qu'elle était débarrassée d'un poids énorme. Il faisait tellement chaud là-haut, les teneurs de livres la lorgnaient avec une insistance si gênante et les demoiselles sténographes chuchotaient sur son passage. Sans doute qu'elles se disaient: "Elle ne viendra pas, elle n'est pas capable." Encore une course pour rien, toujours.



Vous n'auriez pas besoin d'une sténographe?

Ces courses à la place, vous tous travailleurs et travailleuses qui les avez faites quelquefois au vent, au froid, à la neige et frissonnant sous un manteau trop léger, vous tous savez le découragement qu'on éprouve quand on se dit: "Encore une pour rien." Marie se trouvait sur la rue Notre-Dame, presque en face du Palais de Justice. Elle marchait sans but, croisant les passants sans les voir, n'accordant pas un coup d'oeil aux tentations de l'étalage qui attirent tant les femmes. Il n'y avait qu'une chose dont elle se rendait bien compte: c'est que, depuis trois semaines qu'elle battait le pavé de la ville à la recherche d'une position, elle n'avait encore rien trouvé.

C'était par une grise après-dînée de décembre. La brunante qui vient de bonne heure à cette époque de l'année, était descendue encore plus brusquement que d'habitude et les réverbères clignotaient déjà de distance en distance, quoique le cadran installé au sommet de l'Hôtel de Ville ne marquât que la demie de trois heures. Le froid piquant faisait hâter le pas aux nombreux piétons. Jamais la jeune fille ne s'était sentie aussi isolée que dans cette foule, compo-

sée en grande partie des gros bonnets de la finance, sortis des bureaux des rues Saint-Jacques et Notre-Dame et confortablement enveloppés de capots de fourrures. Revenant à son idée fixe, elle se disait qu'il devait y en avoir parmi ces messieurs qui avaient besoin de sténographe et, mentalement, elle leur adressait cette prière: "Mon bon monsieur, vous êtes riche, influent, si vous vouliez, vous auriez bien une petite place, pour moi, dans vos bureaux. Je ne suis pas gênante et je servirais bien vos intérêts, je mettrais toute ma volonté à vous satisfaire." Mais pas un des gros pachas qu'elle implorait ainsi n'avait le pouvoir de l'entendre et elle allait toujours, elle ne savait où. Une église, l'église Notre-Dame, dressa tout à coup ses hautes tours devant elle et comme elle avait besoin de prier quelqu'un qui l'entendit, elle s'y précipita.

Une atmosphère tiède régnait dans le vaste édifice. Ce fut sa première impression, car elle tremblait de froid. Elle ôta ses gants, se frotta les mains, —qu'elles étaient gelées ses pauvres mains— et dégrafa son manteau trop mince pour l'hiver. Elle possédait bien un autre manteau doublé, ouaté, mais elle ne le mettait pas parce qu'il n'était pas à la mode. Quand elle pourrait, elle en achèterait un autre. La belle grimace qu'auraient faite les employés de la "New England Accident Co.", s'ils l'avaient vue avec ce manteau de coupe surannée. De quel oeil moqueur ces jeunes godeluraux, qui n'avaient peut-être pas dix sous dans leur poche, auraient inventorié sa toilette! Non, plutôt que de s'exposer à de pareilles humiliations, elle souffrirait le froid et le rhume. "Un rhume, c'est bien ce que je vais avoir", se dit-elle. Cynique, elle ajouta: "J'y aurai toujours gagné ça." Et sa détresse morale s'ajoutant à son malaise physique, elle se mit à pleurer, agenouillée sur son prie-dieu, la figure cachée par ses mains jointes, racontant tout au bon Dieu comme au meilleur, au plus compatissant des amis.

—Mon Dieu, vous savez ma peine, je n'ai pas besoin de vous la dire. Vous savez que je suis partie de chez nous, à Longueuil, pour essayer de gagner quelque chose ici comme sténographe. J'étais remplie d'espoir alors. Une voisine, qui a sa fille sténographe ici nous avait dit qu'elle gagnait un beau salaire à cet ouvrage et ça m'a engagée à venir. J'ai appris la sténographie anglaise et française en deux mois. C'est un joli résultat, mon professeur le dit du moins. Il me trouvait beaucoup de talent mon professeur; mais avec tous mes talents et capacités, je ne puis me placer. Je ne sais pourquoi on ne veut de moi nulle part. Le pire c'est que sur l'argent que j'ai apporté de chez-nous, il ne me reste plus que trois piastres que j'ai cachées, parce que les filous sont si nombreux dans cette ville de malheur. Trois piastres, une semaine de pension... Et après... Et mes parents à qui j'ai écrit, hier, une lettre toute de mensonges et d'illusions. S'ils savaient, les pauvres vieux! S'ils me voyaient trottant par la ville, répondant aux annonces de "La Presse" et du "Star", offrant mes services partout où j'ai quelque chance de les voir accepter. Mon Dieu, venez à mon aide!"

Longtemps, elle exhala sa plainte, perdue dans la demi-ombre d'une chapelle, où il y avait une madone qui semblait sourire. Puis des dévotes, qu'elle avait vues faire le chemin de la

croix, s'étant retirées, et craignant de rester seule, elle se leva à son tour. Le grincement des carrioles sur la neige, la trépidation des tramways, les cris des vendeurs de journaux, tous les bruits de la rue n'arrivaient à elle que comme un écho lointain et, en fermant les yeux, elle aurait pu se croire dans l'église de Longueuil où, vers cette heure, justement, elle allait faire sa prière, tous les soirs. Ah! pourquoi l'avait-elle quittée, l'église de son village? L'ambition lui avait tourné la tête et maintenant elle était bien punie.

De toutes les églises de la ville pas une qui ne lui plût comme Notre-Dame, avec son architecture gothique, ses fresques et ses vitraux colorés, mais ce soir-là, la petite artiste ne remarqua pas la poésie mystérieuse dont s'enveloppaient les hautes nefs et le sanctuaire éclairé de quelques lampes qui devaient veiller toute la nuit. Elle avait bien autre chose en tête. Pensant à retourner chez elle avec les trois piastres qui lui restaient, elle réfléchissait que cela coûterait à son orgueil. Allons, elle allait continuer la lutte pendant une semaine encore, et puis... A brebis tondue, Dieu mesure le vent!

Nostalgie d'exilée ou habitude des campagnards de regarder vers le ciel pour y chercher les pronostics de la température, Marie, en se retrouvant dans la rue, se demanda s'il y avait des étoiles. Elle regarda en haut. Il n'y avait que des fils de téléphone et du gris. Les bâtisses très élevées de chaque côté de la rue lui masquaient la vue du ciel, ou peut-être les étoiles ne paraissaient-elles pas non plus. D'une vision rapide, elle revit les beaux soirs étoilés de la campagne, où le froid fait craquer la neige sous les pieds, quand on va veiller chez les amis. "Il va faire beau demain", se dit-on les uns aux autres, "il y a des étoiles." "Ici pas d'étoiles et pas de place", soupira Marie; ces deux mots résumant toute ses rancœurs contre la grande ville qui l'avait séduite et trompée. Pas d'étoiles, c'est-à-dire l'air et l'espace mesurés comme une étoffe, un petit coin pour vous nicher le soir, un autre pour travailler le jour, des murs de brique pour horizon et du tapage à vous affoler, pas de place: les courses qu'il fallait recommencer, les patrons à solliciter, le regard inquisiteur des subalternes à souffrir. Ville mauvaise, va.

Sans hâte, Marie se dirigeait cette fois vers sa pension, une très modeste maison de la rue Emery. Chemin faisant, elle acheta un numéro de "La Presse" et du "Star", pour voir si on ne demandait pas une sténographe dans les petites annonces. A peine avait-elle mis le pied sur le seuil de la maison que la maîtresse, qui la guettait sans doute, courut ouvrir la porte.

—Mais dépêchez-vous donc la demoiselle. Mon Dieu, qu'a prend-ti son temps c'te princesse-là.

—Je suis en retard pour le souper, dit Marie en voulant s'excuser, mais on lui coupa la parole.

—Ce n'est pas le souper, c'est un beau monsieur qui vous attend depuis deux heures. Y est v'nu par rapport... Enfin y vous dira ça lui. J'l'ai fait monter à vot' chambre.

Il y avait erreur, Marie ne connaissait pas de beaux messieurs à Montréal. Elle grimpa l'escalier. Un jeune homme était dans sa chambre, attendant son retour, joli garçon en qui elle crut reconnaître un des employés de la "New England Co." Elle se sentit un peu honteuse devant lui à cause de la pauvreté de l'appartement.

—Mademoiselle Marie Leroux? demanda-t-il, en la saluant... Mademoiselle, ma visite va vous étonner. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes venue demander une place aux bureaux de la "New England" aujourd'hui?

—Oui, monsieur, j'avais vu votre annonce dans "La Presse."

—J'étais près de la porte quand vous êtes sortie, mademoiselle, et vous paraissiez triste, si triste...

Le monsieur tortillait sa langue, comme s'il avait eu quelque chose de bien difficile à dire.

—Vous paraissiez si triste que j'ai pensé bien faire en vous aidant à trouver une place, si vous me le permettez.

La pitié de cet inconnu n'était-elle pas offensante et suspecte? Marie le regarda attentivement, et elle lui trouva un air de bonté qui la rassura. Elle lui répondit:

—C'est vrai, monsieur, que j'étais bien triste, on a tant de peine à se placer ici, quand on ne connaît personne.

—Je sais tout cela, mademoiselle, j'y ai passé. Je suis de la campagne moi aussi et mes débuts à Montréal n'ont pas été brillants, je vous assure. Oh! si j'avais eu quelqu'un pour me dire: "Fais ceci", "évite cela", mais j'étais seul comme vous, mademoiselle, et il m'a fallu du courage. C'est pour toutes ces raisons que j'ai cru que je pouvais vous être utile. De la façon dont vous vous y prenez là, vous ne serez pas placée avant dix ans.

—Mais, monsieur...

—Il vous faudrait une grande rapidité sur le clavographe et vous n'écrivez pas dix mots à la minute. Voici ce que vous allez faire! Il y a des salles où l'on vend des clavographe, on y laisse pratiquer toutes celles qui le veulent, pour rien. On leur fournit encore les places quand elles sont compétentes. Vous comprenez, le marchand finit par trouver son profit à cette espèce d'agence, ça lui fait une réclame. Je vais vous donner l'adresse d'un de ces magasins et, dès demain, vous irez pratiquer. Il y a aussi des notaires qui donnent des actes à copier au clavographe à tant l'acte. Tout en pratiquant, vous pouvez gagner quelque chose, trois ou quatre piastres par semaine. Et dès que vous êtes capable, vous vous placez.

—Oh! monsieur, je n'ose vous croire, dit Marie. Tout ce que vous dites là est-il bien vrai?

—Si c'est vrai, mais quel intérêt aurais-je à vous tromper?

Et comme elle lui racontait ses courses inutiles, ses espérances déçues.

—Tout cela aurait pu vous être épargné. C'est un pilote qu'il vous fallait. Maintenant que vous l'avez trouvé, il faut reprendre courage.

Leur causerie se prolongea. Ils étaient presque pays, lui de Boucherville, elle de Longueuil. Il occupait une position importante à la "New England", le temps difficile était fini pour lui, mais de cette épreuve, il lui était resté une pitié pour les pauvres campagnards, qui tombant à la ville comme des étourdis, ne peuvent s'y débrouiller. Quand il le pouvait, il les aidait de ses conseils et de son influence. Il partit. Marie qui ne tenait guère au souper refroidi de la maîtresse de pension, s'attarda encore un peu dans sa chambre, pour songer aux événements de la journée. La joie, l'espoir revenu, la faisaient sourire. Elle entrevoyait enfin la possibilité d'arriver au but. Une main inconnue lui avait montré la voie à suivre. Était-ce bien vrai qu'il n'y avait pas d'étoiles au ciel? Pour elle, une étoile inconnue venait de luire.

JEANNE.

Pensées choisies

Les fous font les festins, et les sages les mangent.



Rome avait le Temple de la Peur.



On n'empêche pas le vent de courir.



La force surnoise de l'eau est plus puissante que celle du feu et de la foudre.

Simple Historiette

(Nouvelle inédite)

Au dehors un temps affreux et un froid sibérien. Seule dans sa chambre Alix parcourt un billet qu'on vient de lui apporter. C'est de Gabrielle S... sa meilleure amie: "Ma chérie, écrivait-elle, ces quelques lignes me précéderont d'une heure. J'arrive pour le grand bal des B... et aussi pour assister à ton bonheur. Je t'expliquerai cette phrase. Mille baisers. "Gaby".

"Mon bonheur? que veut-elle dire? je ne la comprends pas. Enfin elle arrive, c'est l'essentiel".

Le lendemain, Mardi gras, devait avoir lieu le bal des B... le clou de la saison. On avait parlé de travestis, puis cette idée avait été rejetée; il y en avait trop eu cette année-là.

Alix avait agréé cette décision. Certainement son succès serait plus grand si elle apparaissait vêtue d'une robe à la mode que masquée. Pourquoi cacher ses beaux yeux bruns, ses yeux de gitane, et cette toison de boucles blondes encadrant le visage d'un ovale très pur.

Un léger coup frappé à la porte la fit sursauter. "Si c'était elle?"

Comme vivante réponse, une grande jeune fille brune, le regard pétillant de malice souleva la lourde portière.

"Mon Alix! quelle joie de te revoir!"

"Chère Gaby! dis donc quel bonheur! et entraînant son amie elle l'installa dans une confortable bergère, s'assit près d'elle, et toutes deux se mirent à causer comme causent les jeunes filles de vingt ans. Tout à coup Alix se rappela le billet reçu le matin.

—Gabrielle, que veux-tu dire par mon bonheur?"

—Tu n'a pas compris? je voulais dire tes fiançailles".

—Mes fiançailles? Tu badines! Où as-tu pris que j'étais fiancée. Vous savez les nouvelles à Ottawa plus vite qu'ici".

—Un instant, ma chère, entendons-nous. Je ne dis pas que tu es fiancée, mais que tu le seras.

—Vraiment? Tu fais concurrence à la Sybille. Mais du moins peut-on savoir le nom du prétendant?"

—Alix tu ne seras donc jamais sérieuse. Le jeune homme t'aime. Il t'a rencontrée pour la première fois au thé que j'ai donné l'hiver dernier. Il sera au bal des B... et c'est pour toi, uniquement pour toi qu'il est venu. Je crois qu'il veut savoir s'il t'est sympathique. En tous cas ne parle pas à la légère. Un mot pourrait lui faire croire que tu ne l'aimes pas".

—Et il ne se tromperait guère. Car, comment peut-on aimer une personne dont on ignore l'existence. Tu seras donc toujours aussi originale, ma chère, avec tes idées romanesques?"

—Qui sait?" dit évasivement Gabrielle, et aussitôt: Mais tu ne me parles pas de toi, de ce que tu as fait depuis que je t'ai vue. Et de la journée elle ne parlèrent du mystérieux amoureux.

Une heure! Autour d'elle tout danse, tout est gaité! Avant de s'ensevelir dans les austérités du carême chacun veut se donner quelque plaisir. Alix, elle, reste parfaitement indifférente à cette joie. N'a-t-elle pas tout à l'heure dansé avec ce grand jeune homme brun? Un ami dont elle ne parlait jamais, mais toujours présent à sa mémoire. Et, lorsqu'il est venu demander une valse, avec quel plaisir n'a-t-elle pas accepté.

"Serait-ce de lui que Gabrielle veut parler." Assise seule dans une serre, Alix songeait à tout cela.

Une voix jeune et fraîche la tira de sa torpeur.

—C'est mal, mademoiselle, de vous cacher ainsi. Il y a bien dix minutes que je vous cherche. Mais qu'avez-vous comme vous êtes pâle?"

—Ce n'est rien, il faisait tellement chaud dans cette salle de bal! J'ai cru étouffer! Mais maintenant je suis remise. Si nous causions au lieu de danser?"

—Mademoiselle, je n'osais vous le demander!" et prenant le siège qu'elle lui indiquait d'un geste gracieux, il s'assit près d'elle.

De loin Gabrielle aperçut le groupe. "Ensemble! ça vient plus vite que je ne le croyais, dit-elle à mi-voix".

Dans la serre Maurice et Alix parlaient de tout. Lui, enivré par sa grâce, se laissait aller à des confidences. Il parlait de sa carrière d'ingénieur, de ses espérances. Elle, tremblante, écoutait. "Si vous saviez, comme je me sens seul à Ottawa. Lorsque le soir je reviens harassé de fatigue, dans ma chambre d'hôtel, je rêve d'un foyer où je serais attendu..." Il s'arrêta! devait-il continuer? Pour rompre le silence, Alix fit une maladresse en disant d'un ton enjoué: "Il ne tient qu'à vous de changer cet état de choses. Vous n'avez que l'embarras du choix parmi nos jolies Montréalaises. Je suis à votre service si vous voulez que je vous aide?"



Autour d'elle, tout danse, tout est gâté.

—Oh oui! vous avez raison! mais j'aime encore mieux rester célibataire".

Surprise de l'amertume de sa voix elle se retourna, et eut la brusque intuition que de ses propres mains, elle venait de compromettre son bonheur! Un nuage lui monta aux yeux. Courageusement elle refoula ses larmes.

—Si nous dansions?"

—Je suis à vos ordres, mademoiselle.

Il croyait être sûr qu'Alix ne l'aimait pas; l'aurait-elle engagé à l'aider "à choisir parmi les Montréalaises".

Trois semaines s'écoulèrent. Alix fut entre la vie et la mort. En sortant du bal, fiévreuse comme elle était, elle avait pris un refroidissement et une pleurésie s'était déclarée.

Dans un mois aussitôt qu'elle pourrait voyager, on partirait pour le lac Masson. Là, dans ce petit coin des Laurentides à l'air pur et vif des montagnes, la guérison ne se ferait pas attendre.

Enfin on est arrivé, depuis deux jours Alix est installée dans un modeste hôtel d'où la vue s'étend sur le lac. Sa mère, sa petite soeur Hélène et son amie Gabrielle l'ont accompagnée; cette dernière affirmant devoir se bien trouver de l'air de la campagne.

Pauvre Alix! le voyage l'a fatiguée et le médecin du village, appelé en toute hâte, craint une rechute. C'était presque un vieillard que ce médecin qui venait tous les jours voir sa gentille cliente. Blanchi à la peine, il était la Providence du lac Masson. Tous les pauvres étaient sûrs de trouver près de lui assistance et bienfaits. Il arrivait en hochant la tête, s'approchait d'Alix et disait d'un ton narquois:

—"Comment cela va-t-il ce matin, ma belle enfant?"

—"Mieux merci! docteur!"

—"Faut voir ça. Les belles jeunes filles, on ne s'y fie pas!"

Les jours s'écoulèrent aussi paisibles et aussi gais que possible.

On était arrivé au mois de mai. Il faisait encore frais sur les bords du lac, mais les fleurs des champs poussaient en dépit de la gelée. Dans sa chambre Gabrielle écrivait un court billet. Au fin sourire qui errait sur ses lèvres minces, à ses yeux pétillants de malice, on voyait que c'était un

C'était donc bien vrai, elle ne rêvait pas? Epuisée, elle retombe sur son oreiller. Mais déjà Maurice est là. Il a pris ses chères petites mains amaigries, et, un genou en terre pour être plus près d'elle:

—Alix! c'est donc bien vrai? Si je vous disais que je suis seul à Ottawa?..."

—Je vous dirais... faites... comme vous le désirez!..."

—Alors vous voulez bien être à moi? Vous le voulez? vous voulez que je vous aime? Dites, le voulez-vous?"

—Si je le veux, Maurice? Oui, je me donne toute, car moi aussi je vous aime, mon Maurice!

Deux lèvres tremblantes s'appuyèrent en un baiser ardent, sur son front pur, au milieu des boucles folles.

—Enfin, dit Gaby avec son sourire malicieux, "en ai-je eu du mal".

—Mon fils, dit Madame C...

—Madame, est-il bien vrai que vous me la donnez? Oh! merci".

Là-bas, le grand lac resplendissait comme un miroir, les fleurs exhalaient leurs plus doux parfums, et les cloches de l'église et du couvent, s'unirent pour chanter le bonheur d'Alix et de Maurice dans ce petit coin perdu des Laurentides.

M. RODE.

Ottawa, décembre 1906.

LA VALSE

D'abord, la musique
Est mélancolique.
Comme un long soupir chaque note éclôt:
Pleur de l'eau qui coule,
Ramier qui roucoule,
Caresse d'amour qu'achève un sanglot.

Puis, vague confuse
Brisant son écluse,
L'orchestre, soudain, fait explosion.
Le rythme sauvage
Court comme un orage,
Plein d'emportement et de passion.

Tout brille et tournoie,
Les perles, la soie,
Les feux des bijoux, les éclairs des yeux;
Les lèvres vermeilles
S'entr'ouvrent, pareilles
A des fruits exquis et mystérieux.

Le vol circulaire
Toujours s'accélère,
Et les deux valseurs ne se quittent pas;
Ivres d'harmonies,
Et les mains unies
Ils tournent... Leurs pieds ne sont jamais las.

Ta musique, ô valse amoureuse,
Ta musique amollit le coeur.
Au bras du valseur, la danseuse
S'appuie avec plus de langueur.
Son sein palpite, une rougeur
Empourpre sa joue embrasée...
O valse, comme une rosée,
Ta musique amollit le coeur.

Un doux sourire se reflète
Dans les prunelles de ses yeux;
Si sa bouche reste muette,
Son silence est délicieux;
Si son regard est anxieux,
Sa lèvre est pleine de tendresse,
Et l'amour met une promesse
Dans les prunelles de ses yeux.

O valse amoureuse et souple,
Ta voix berce l'heureux couple
Comme un chant du temps passé.
O valse, ta voix est triste,
Un sanglot sourd y persiste,
Un écho du Nord glacé;
On dirait Mignon qui rêve
Au bleu pays où se lève
Un soleil jamais lassé...

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie Française.

tour de sa façon. Elle alla porter sa lettre à Madame C... "Lisez!" dit-elle. "Mon cher Maurice, prends le train immédiatement et viens nous rejoindre. C'est ton bonheur qui s'offre à toi; le refuses-tu? Ne fais pas comme Alix qui est une écervelée. Tu la trouveras bien changée, bien amaigrie, je t'avertis. Nous t'attendons après demain. N'hésite pas, viens! Ta cousine "Gaby". Pendant ces deux jours Gabrielle ne tint pas en place. Elle alla jusqu'à faire des confidences à Hélène. Enfin, par un beau matin ensoleillé, Alix est étendue sur sa chaise longue, placée sur la véranda. Près d'elle une belle gerbe de roses et d'oeillets arrivée le matin même. Sur ses genoux une abondante moisson de paquerettes et de coquelicots. Gabrielle lui fait une lecture, mais Alix n'écoute pas. Sa petite tête fine est enfouie dans des coussins de soie. Le soleil se pose dans ses cheveux d'or. Ses paupières aux longs cils voilent son regard rêveur. Tout à coup frémissante, elle se redresse! Est-ce la continuation de son rêve? Gabrielle a tout vu: Maurice! c'est Maurice, je vais avertir ta mère, Alix!"

Autour des Lehidec

(INÉDIT)

Je vais conter comment Tantine Lehidec, une des filles du pépé, nourrissait des sentiments d'aversion contre un journal de Paris qu'on appelle encore "Le Petit Parisien", et un autre de province qu'on ne doit plus appeler "Le Courrier des Campagnes", et comment elle couvait à leur endroit des rancunes passionnées qui rappelaient les violences du tempérament paternel, quoiqu'elles fussent différentes dans leur manière de se manifester, Tantine étant avant tout une pieuse femme.

Tantine et Yvon Lehidec vivaient — ils vivent toujours, mais ils ont déjà tant vécu dans le passé qu'il est plus juste de dire qu'ils vivaient — en un coin de la terre morbihannaise, sur la presqu'île de Rhuys, qui est si jolie aux yeux et si chère au cœur, que les petits mous-ses bretons une fois embarqués l'appellent "Ma douce", comme leurs promises de demain, et qu'elle semble avoir été créée exprès pour porter de braves gens comme Tantine et son homme.

Tantine, au temps où je la connaissais, était une petite maigriotte aussi chétive qu'un cerge de chapelle pauvre, mais sa taille demeurait droite, et quand, deux fois par semaine, elle s'accordait un regard dans la glace, le jeudi, jour de marché, et le dimanche, jour de messe, elle ne se trouvait pas si mauvaise mine, le dimanche surtout, avec ses cheveux frisottants au bord de sa coiffe blanche, son châle de velours, son tablier de moire. Ajoutons qu'elle portait des gants, comme une bourgeoise.

Et puis, si Tantine n'était pas grosse, elle était plus fine qu'aucune des commères du pays de Rhuys; elle parlait peu, étant toujours à ruminer quelque projet d'agrandissement de leur fortune, à eux, les Lehidec. Certains arpents de vigne bien exposés au soleil, qui leur donneraient quelques hectolitres d'un vin aigrelet moins frelaté que celui de l'auberge, lui coûtait des années de méditations, mais Tantine triompha: elle eut la vigne! Ce fut bien pire quand il s'agit d'acquérir la maisonnette à étage où ils achevaient doucement de vieillir: cela lui prit pas mal de voyages de la chaise auprès de la fenêtre où elle réparait les fonds de culotte à l'armoire où sous les piles de draps elle cachait son bas de laine: mais Tantine eut la maison.

Je vous demande un peu, si elle n'avait pas été là, ce que fussent devenus les Lehidec et la paye de 225 f. qu'Yvon touchait par trimestre comme receveur des douanes. Il est vrai que celui-ci était l'homme aux trente-six métiers: la chasse l'hiver, le jardinage au printemps et la pêche en été faisaient vivre le ménage. Mais si Yvon connaissait la manière de gagner les pièces blanches et les rapportait intactes au logis, Tantine seule avait le secret de les changer contre d'honnêtes biens au soleil.

C'est qu'il y avait six jeunes Lehidec à la table de famille, depuis Simon qui soulevait Tantine comme une plume et se taillait des quignons de pain à lui arracher des gémissements d'aise et de souci, jusqu'à Miké, le bambin qui, au retour de l'école, réclamait bien vite sa tartine au résiné avant d'aller galoper à travers le bourg et user tant de paires de sabots, le petit drôle!... Et deux filles sur le nombre. Ah! les filles! Elles donnaient plus de peine à Tantine que les quatre garçons. Eux du moins enfilaient, sans y regarder de si près, les culottes décorées aux genoux de pièces assorties tant bien que mal au travers des lunettes fatiguées de Tantine, Simon en sifflant la "Marche lorraine", Jean en comptant ses billes au fond de sa poche et Miké en songeant qu'il n'avait pas étudié hier au soir, sous la lampe:

"La poule noire de grand'mère

A douze petits poulets gris...."

qu'il devait réciter tout-à-l'heure au "maît' d'école"... Peut-être qu'en aidant Jean à boutonner sa blouse, il consentirait à lui souffler la suite. Mais c'était une tâche si difficile pour des doigts de six ans et une blouse chiche qui bridait aux épaules....

"La pauvre poule a fort à faire"...

Quant aux filles.... Thérèse boudait une

journée entière si sa mère lui refusait un velours neuf pour nouer à son cou, sur la nuque, qui couvraient à demi ses jolies nattes frisées que le bonnet ne pouvait plus tenir. Et Françoise était si têtue sous des airs de sainte-n'y-touche!

C'est elle qui avait établi dans la maison la coutume détestable d'acheter tous les jours le "Petit Parisien" et deux fois la semaine "Le Courrier des Campagnes". Jusqu'où allait l'esprit de gaspillage! Comme si dans la famille du gabelou Lehidec on avait les moyens de se passer de telles fantaisies! Une grosse rancune, une sérieuse rancune demeurait dans le cœur de Tantine contre sa fille Françoise. D'abord, elle s'était mise en colère, comme le défunt pépé, déclarant bien haut qu'elle ne donnerait plus un sou pour ces "maudits" journaux, ces journaux "de rien du tout". Mais la sournoise avait tenu bon. Sans faire mine de rien, elle s'asseyait près de la fenêtre, chaque matin, à l'heure de l'arrivée de la diligence, son tricot en main pour détourner les soupçons de Tantine, qui, je le crois bien à présent, suivait tout le manège.... Lorsque le père LeMée, fier de sa casquette à galons d'or qui le faisait ressembler au syndic maritime, passait dans la rue, Françoise le regardait d'un air si avenant qu'il venait présenter sa marchandise toute fraîche à Madame Tantine. Elle était trop fière pour paraître lésiner sur un sou, surtout devant quelqu'un du pays; elle s'exécutait donc, mais avec une lenteur calculée, pour décourager le bonhomme, continuait à éplucher ses légumes sur le coin de la table, puis, enfin, essuyant ses mains à son tablier de cuisine, elle cherchait pendant quelques minutes un porte-monnaie toujours égaré, toujours introuvable et toujours... au fond de sa poche. Pendant ce temps-là, le père Le Mée communiquait sans impatience les dernières nouvelles de San-Clomir: le prix du beurre ou l'état des vignes, et Tantine, emportée par son bon naturel, s'oubliait jusqu'à lui offrir un verre de vin, de "son" vin, quand la bouteille était sur la table. Mais après son départ, ah! mes enfants, quel mauvais quart d'heure! non pas que Tantine se répandit en violences, mais elle laissait tomber brusquement sur la table le couteau dont elle pelait les carottes, allait faire une flambée exagérée sous la marmite, de sorte que pour comble de malheur la soupe se répandait dans le feu.

Françoise trouvait prudent de s'échapper et d'aller au jardin continuer son tricot, en marchant doucement dans l'allée pleine de soleil où les escargots se traînaient le long des pousses de fraisiers. Des chats vagabonds paraissaient sur la crête du petit mur, toujours au même endroit, qu'ils avaient réussi à écrouler un peu; ils se poursuivaient à travers les jardins, d'une clôture à l'autre, et il n'était pas rare que dans leur élan mal calculé ils vinsent dégringoler sur un pied de treille, parmi les feuilles, ou sur un jeune pêcher récemment greffé. Et chaque fois que la catastrophe se produisait en présence du père Lehidec, il ne manquait pas de menacer ces maudites bêtes de prendre un jour son fusil contre elles, mais ce jour-là ne se levait jamais. Il oubliait même très aisément les injures de ses voisins, et quand, au retour de la pêche, il déposait dans la cour son panier à poisson, il lui arrivait plus d'une fois de distribuer à la douzaine de matous efflanqués miaulant autour de lui tout son menu fretin.

Après quelques tours de jardin, Françoise se décidait à rentrer et d'un coup d'oeil furtif se rendait compte que le visage de Tantine était apaisé, mais aussi, hélas! qu'il n'y avait plus trace de l'objet cause de litige... et de convoitise. Escamoté! En vain allait-elle serrer son tricot dans la commode, ou prise d'un beau zèle inaccoutumé, mettre en ordre dans l'armoire les habits du dimanche, pas le moindre journal! Il fallait attendre à plus tard pour connaître la suite du "Fils de saltimbanque" et des "Deux orphelines", ronger son frein jusqu'à ce que les garçons revinssent de l'école. Simon qui, en attendant le diner, tambourine sur la vitre "Le Régiment de Sambre-et-Meuse" se souviendra tout d'un coup des "Deux orphelines" à qui il s'intéresse aussi; il bouleversera la boîte à ouvrage et les livres d'école sur l'étagère, les colifichets de Thérèse dans un tiroir, ô sacrilège, les coiffes si bien repassées de Tantine dans un autre, les cartouches, les navettes à filets et la boîte à lunettes du père dans ce coin à droite, les trésors de Miké à gauche et s'écriera enfin d'une voix innocente: "Où est donc passé le journal?"

Tantine, obligée de s'exécuter, le sortira de la ruelle du lit ou de la corniche de l'armoire.

C'est ainsi que Françoise attendait que maître Simon eût fini pour retrouver enfin le "Fils du forçat" et les "Deux orphelines".

C'était une bien autre histoire de préparer au "Courrier des Campagnes" son entrée dans la maison. Deux fois par semaine, un vendeur d'humeur moins accommodante et de jambes plus rapides que le père Le Mée, partait de Vannes, distribuant la feuille locale le long des villages échelonnés de la presqu'île, mais il n'arrivait jamais à San-Clomir à des heures fixes, soit qu'il eût trop souvent fait descendre dans son gosier la poussière de la grand'route d'un coup de petit vin blanc, soit qu'il eût modifié son itinéraire, et cela était cause d'angoisses profondes chez les Lehidec dans l'attente; nous disons les Lehidec, car il n'est pas douteux que tous, petits et grands, s'étaient peu à peu mis du côté de Françoise contre Tantine. Simon ne se gênait pas pour lui dire avec un clin d'oeil caressant et moqueur: "Allons, "man", allonge ton sou, encore un de sacrifié, va!" le père rappelait en toussotant qu'il allait sans doute trouver cet indispensable tableau des marées dans le numéro d'aujourd'hui, et le Benjamin lui-même accourait annoncer que dans la rue des Capucins, il entendait la corne du vendeur. Tantine, pour n'avoir pas l'air de céder, allait dans le corridor donner son sou à Miké chargé de courir après l'homme aux longues jambes.

Ah! la chère Tantine! que de colères rentrées lui ont causées le "Petit Parisien" et le "Courrier des Campagnes"! avec quel mépris aussi elle les chassait de meuble en meuble! Il lui arrivait même pendant les veillées où Simon et Françoise s'attardaient dans leur lecture, une fois les petits couchés, de venir souffler la lampe à pétrole, en maugréant après ces "maudits journaux." Elle faisait profession de ne pas leur accorder un coup d'oeil, et elle était fort confuse, quand un des enfants, rentré d'escapade à l'improviste, le dimanche après-midi, surprenait Tantine, les lunettes sur le nez, absorbée par la chronique locale, l'état-civil du "Courrier des Campagnes" et même... et même par les feuilletons du "Petit Parisien!..."

C'est qu'aussi la cuisine bien rangée jouissait d'une paix qu'elle ne connaissait guère pendant la semaine, l'horloge battait avec la régularité d'un cœur satisfait, comme celui de Tantine, et la douce maman qui, après les vêpres, n'avait pas la ressource de son tricot pour employer les heures dominicales, s'était laissé tenter par le fruit défendu.

Ces jours-là où elle avait été surprise, en flagrant délit, une allégresse effrontée émanait des faits et gestes du camp ennemi; on ne savait pourquoi le "Petit Parisien" se retrouvait toujours sous la main, Simon et Françoise échangeaient des allusions perfides sous le regard souriant du père, et Miké lui-même avait des trouvailles féroces. Quand, après le souper, debout près de la table, et ses petits poings enfoncés dans ses cheveux blonds, il repassait pour le lendemain

La poule noire de grand'mère

A douze petits poulets gris,

sans apprendre assez vite à son gré, sans doute, il s'interrompait pour s'exclamer à la cantonade, de sa voix zézayante:

"Ah! ces maudits journaux! ces journaux de rien du tout!"

Et je crois que Tantine riait, dans l'ombre légère de sa coiffe.

MARIE LE FRANC.

MON RÊVE

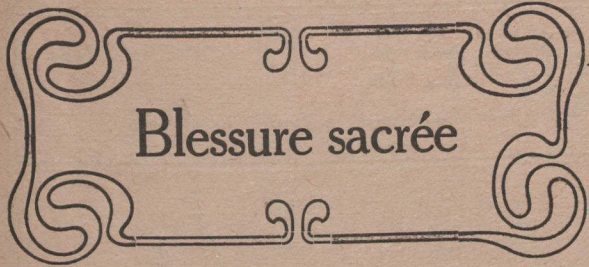
(Sonnet inédit)

Un jour que je pleurais de misère et d'ennui,
Mon rêve s'envola, léger comme une aronde,
Par de là les confins des laideurs de ce monde,
Mon rêve, je le sens, à jamais s'est enfui.

Pensait-il par hasard retrouver aujourd'hui
Les transports de l'artiste épris de la Joconde?
Ou voulait-il, hélas! quand l'odieuse abonde,
Frôler impunément les souillures d'autrui?

J'eus tort de le laisser, au gré de son caprice,
Confondre le bonheur avec l'attrait du vice,
Et croire à la vertu de l'amour enjoleur.

Car à ce jeu mon rêve a connu la détresse,
De plier sous le faix de l'embûche trahissante,
Où l'homme se débat brisé par la douleur.



Blessure sacrée

Tu es bien sûre de ton coeur, ma chérie? Tu n'aimes plus Louis de Lessort?

Jeanne de Cantri secoua la tête.

—Je ne puis plus et ne dois plus aimer.

Une aussi sombre réponse ne seyait guère aux lèvres qui la prononçaient. Mlle de Cantri avait vingt-deux ans. Elle était belle, et riche. Par ce jour d'hiver, où elle marchait à côté de sa cousine Raymonde dans une allée du Bois de Boulogne, son costume de drap sombre et de fourrure faisait ressortir l'éclat de son teint, que l'air vif fardait de rose, et l'ambre clair de ses cheveux. Elancée, d'une silhouette élégante, elle semblait faite pour cet amour qu'elle repoussait.

—Ainsi, reprenait Raymonde, cette résolution est irrévocable? Tu romps des fiançailles de trois ans?...

—Je n'ai jamais été fiancée officiellement à M. de Lessort.

—Non, pas pour le monde. Mais lorsque le lieutenant est parti au Soudan, en avril quatre-vingt-dix-sept, il avait ta parole, celle de ta mère.

—Ma pauvre mère!...

—Pardonne-moi, ma chérie. Je réveille ta douleur... Mais songe combien elle désirait ce mariage.

—Ah! tais-toi!...

Un silence attristé suivit. Mme de Cantri, deux ans et demi auparavant, avait trouvé une mort affreuse dans la catastrophe du Bazar de la Charité. Sa fille avait failli périr en essayant de la sauver.

—Voilà pourquoi, murmura-t-elle, je ne puis plus espérer de goûter le bonheur ni de le donner à un autre.

—Une Cantri!... fit observer Raymonde. Tu devrais montrer plus de force, toi qui descends d'une race de héros. Louis de Lessort, dans ses combats d'Afrique, a vu, lui aussi, des choses sanglantes et terribles. Renonce-t-il pour cela à l'amour? Il fut blessé, comme toi. Il en porte la marque, dans cette cicatrice, sur le sourcil...

—Elle l'embellit, fit Jeanne, avec vivacité.

Raymonde regarda sa cousine et sourit légèrement.

Tout entière au cauchemar qui semblait devoir l'oppresser toujours, Mlle de Cantri ajouta:

—Ah! s'il avait quitté la France seulement un mois plus tard!... Il eût été près de nous au Bazar de la Charité. Il aurait sauvé ma pauvre mère...

—Et s'écria Raymonde, il aurait donné l'exemple à ces jeunes gens qui jouaient de la canne et malmenaient les femmes.

—Que dis-tu? On voit bien que tu n'y étais pas. Ne répète pas cette absurde légende. Je ne sais si, dans le petit nombre des hommes présents, quelques-uns ont été lâches. Ceux que j'ai vus ont tous fait leur devoir... Et c'est à l'un d'eux que je dois d'être ici.

—Ce mystérieux sauveur aurait-il supplanté M. de Lessort? Est-ce lui que tu épouseras?

—Je n'épouserai personne, répondit Jeanne avec mélancolie.

Après un assez long silence, la voix de Raymonde prononça timidement:

—Jeanne, puisque je suis sûre à présent que tu n'épouseras pas M. de Lessort, je vais te faire une confidence... Tu peux me rendre, chérie, un immense service.

Le ton vibrât d'un tremblement singulier. Mlle de Cantri pâlit un peu.

—Parle.

—Voilà... J'ai été imprudente... Tu refusais, depuis son retour, d'aller aux matches de tennis, aux garden-parties, aux soirées, où tu rencontrais le lieutenant de Lessort. Moi, je l'ai vu souvent...

Jeanne tressaillit, se tourna, regarda fixement sa cousine.

—Écoute... Tu ne m'en voudras pas, puisque tu ne l'aimes plus. Je lui ai écrit... Et maintenant je voudrais rentrer en possession de cette lettre. Toi seule peux la lui redemander.

—Moi!... s'exclama Jeanne avec un accent indéfinissable.

—Sans doute. Je ne puis m'ouvrir à personne d'une pareille inconséquence. Je t'en prie, ma ché-

rie, ne me juge pas mal... Ne refuse pas... Nous allons sûrement tout à l'heure rencontrer M. de Lessort. En patinant avec lui, réclame cette lettre. A sa réponse, tu jugeras de ses sentiments pour moi...

—Tu ne les connais donc pas?...

—De quel ton tu me dis cela? Tu l'aimes encore?...

Jeanne éclata d'un rire nerveux.

—Je t'assure que non. Je crois même ne l'avoir jamais aimé.

—Alors... Tu redemanderas ma lettre?...

—Je te le promets.

Sous le long hangar où la foule se pressait autour des marchands de boissons chaudes et des loueurs de patins, Raymonde de Mauvaret chauffait à un brasero ses pieds minces dans des bottines lacées.

—Vous manquez d'entrain aujourd'hui, mademoiselle, lui dit un de ses cavaliers ordinaires.

La jeune fille ne répliqua pas. L'anxiété crispait ses traits délicats. Là-bas, vers l'autre extrémité du lac, Jeanne de Cantri patinait avec Louis de Lessort. Quelles paroles s'échangeaient entre eux?...

—Je comprends que vous teniez à cette lettre, disait Jeanne avec une hauteur un peu amère. Cependant, il est des prières de femme qui sont des ordres pour un galant homme.

—Mon Dieu! balbutia-t-il, comment a-t-elle pu vous choisir pour messagère?...

—Craignez-vous que je surprenne le secret de ces lignes? Vous ne me faites pas l'injure de penser que j'ouvrirais une enveloppe.

—Non, certes...

Il prononça ces deux mots faiblement. Sa loyale figure, où il y avait de la candeur avec de la martialité, laissait transparaître une inquiétude assez offensante pour Jeanne, mais irrésistible chez lui...

—Ah! soupira Jeanne, comme vous avez peur de voir cette lettre entre mes mains!

Louis, tout éperdu de sa crainte secrète, ne put que répondre avec gaucherie:

—J'aurais préféré l'envoyer directement. Mais, puisque vous me dites qu'il y aurait danger pour Mlle Raymonde...

—Et, surtout, parce que je vous jure de la transmettre sans essayer de la lire.

—Je vous crois, mademoiselle, j'ai confiance dans votre parole.

—Quand me donnerez-vous cette lettre?

—Ce soir... Je dînerai chez Mme de Mauvaret, votre tante. Je trouverai moyen de vous la glisser.

—C'est entendu, monsieur, dit Jeanne avec une froideur plus glaciale que l'air piquant et givré où vibrèrent ces deux mots. Veuillez me ramener, je vous prie.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Raymonde entra dans le petit salon où elle entendait Jeanne occupée à un exercice de harpe.

—Pardon de te déranger, lui dit-elle. Mais tu m'as remis hier sans un mot ma lettre à Louis de Lessort, et ce matin tu m'as fait une mine si étrange, que je viens te demander une explication.

Tout en parlant, Mlle de Mauvaret regardait à la dérobée du côté d'une glace sans tain, contre laquelle descendait un store. Peut-être avait-elle, par l'écartement de ce store, surpris dans la pièce voisine, une présence insolite. Mais, rassurée sans doute, elle se tourna entièrement vers sa cousine.

—Quelle explication veux-tu? demanda Jeanne.

Celle-ci, toute pâle, s'était dressée. L'éclat pénible de ses yeux démentait le calme de sa voix.

—Mais... Si tu t'étais trompée toi-même en assurant que tu n'aimais plus Louis... Si maintenant tu éprouvais de la jalousie contre moi... Je serais désolée...

—Jalouse de toi!...

L'intonation, sur la lèvre tremblante, voulut être dédaigneuse. Mais des larmes perlèrent sous les cils.

—C'est dur, murmura Jeanne dans un sanglot, de perdre une soeur... Voilà tout.

—Que veux-tu dire?...

—La question n'est pas de savoir si j'aime ou si je n'aime plus M. de Lessort. Mais toi, au moment où tu me considérais encore comme sa fiancée, tu m'as volé son coeur... C'est ta trahison qui me déchire...

—Ma trahison!...

—Oui... toi, toi... Raymonde, dont la tendresse m'était si douce... qui me connaissais, qui

devais lire en moi mieux que je n'y lisais moi-même.

—Tu m'assurais que tu n'aimais plus...

—Tu croyais le contraire, puisque tu me questionnais hier encore... Tu savais bien...

—Qu'est-ce que je savais?... Ma chérie, ma Jeanne... Parle-moi, dis-moi la vérité...

Elle voulut entourer sa cousine de ses bras. Celle-ci l'écarta presque avec violence.

—Eh! tu la connais, la vérité.

—Comment?... Tu l'aimes toujours?...

—Oui, je l'aime. Épouse-le. J'entrerai au couvent. Mais sache que je ne suis pas dupe de ta comédie. Tu ne pouvais pas croire que mon coeur eût changé. Et quand tu m'as trahie, tu savais ce que tu faisais.

—Jeanne, dit Raymonde avec une grande douceur, voici la lettre que j'écrivais à M. de Lessort. Ouvre-la... Et lis.

Ce regard... Cet accent... La colère douloureuse de Jeanne tomba. Elle pressentit on ne sait quel invraisemblable retour dans l'apparence des choses qui la torturaient. Elle décacheta l'enveloppe, parcourut quelques lignes et jeta un cri étouffé.

Voici ce qu'elle avait sous les yeux.

« Cher Monsieur,

« Votre amour pour ma cousine assure qu'il n'y a plus que moi comme recours.

« Hélas! moi-même je me bute contre sa résolution obstinée. Si vous saviez son secret — tel du moins que je le devine — peut-être vaincriez-vous sa résistance.

« Cet espoir m'engage à trahir ce que je soupçonne de sa pensée intime.

« Vous savez quel fut l'héroïsme de Jeanne au Bazar de la Charité. Elle souffrit longtemps de ses brûlures. Une d'elles lui a laissé à la tête, en arrière de l'oreille, une cicatrice fort marquée, dévastant comme un irréparable coup de faux sa jolie chevelure blonde. Dès que sa coiffure se déränge, ma pauvre cousine porte la main à cette place par un anxieux mouvement, comme pour recouvrir ce qu'elle imagine sans doute plus pénible à voir que cela n'est réellement. Le sentiment de cet accidentel défaut physique, et ce sentiment seul, j'en ai la conviction, éloigne de vous votre fiancée. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'elle vous aime toujours. Son âme ardente et profonde vous appartient. Mais elle ne veut pas vous livrer une beauté atteinte, humiliée...

« Maintenant vous connaissez le délicat mystère... Pensez-vous que votre amour à vous-même en puisse être diminué? »

Au-dessus de cette lettre, Jeanne de Cantri leva un visage plus blanc que le papier.

—Qu'a-t-il répondu?... demanda-t-elle.

—Qu'il t'adore... En pouvais-tu douter?...

—Ah! gémit la pauvre amoureuse. C'est qu'il n'a pas vu... Non, je ne veux pas... je ne veux pas qu'il voie!... Je ne m'y résoudrai jamais!...

Elle cacha sa figure dans ses mains et pleura.

Tout à coup, sur sa tête, elle sentit errer des mains légères. Sa cousine lui retirait ses épingles d'écaillé, déroulait la torsade, écartait les bouclettes soigneusement tassées.

—Oh! gémit Mlle de Cantri, les yeux toujours voilés par ses doigts humides de pleurs. N'est-ce pas, chérie, que c'est affreux?...

Une voix mâle et tendre lui dit à l'oreille:

—Votre beauté en resplendit mieux pour mon coeur.

Bouleversée, Jeanne se tourna.

Louis de Lessort, que Raymonde venait d'appeler d'un signe, par le défaut du store, était entré sans bruit.

Il avait vu la marque cruelle. Et c'était vrai, son amour s'en était accru. Jeanne n'en douta pas à la ferveur qu'il mit à s'agenouiller auprès d'elle.

—N'ai-je pas, moi aussi, ma cicatrice? dit-il, en portant la main à son front.

—Oh! pour vous... c'est une parure de gloire.

—Et pour vous... une parure de charité.

Elle sourit dans son chagrin.

—Cette parure-là, si je deviens votre femme, je tâcherai que vous ne l'aperceviez pas souvent.

—Jamais, si vous voulez me laisser faire.

—Comment cela?

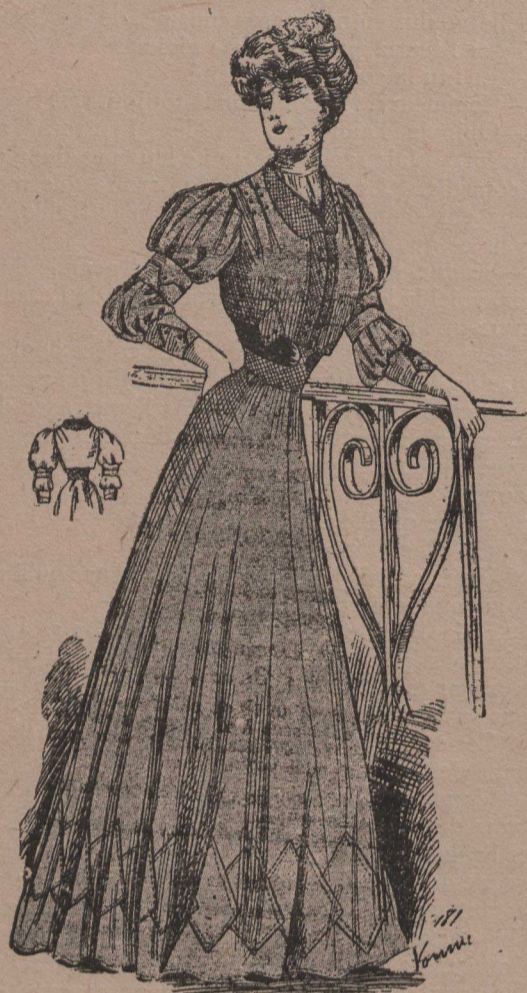
Louis attira un peu sa fiancée vers lui, et, parce qu'il était à genoux, leurs têtes se trouvèrent à la même hauteur.

—En me permettant, murmura-t-il très bas, de la cacher avec mes lèvres.

Jeanne de Cantri ne craignit plus d'être moins aimée quand elle sentit ce baiser sur la disgrâce de sa blessure.



POUR NOS LECTRICES



Robe; lainage bois. Jupe ornée de rectangles de piqûres superposés. Boléro écourté sur une ceinture faite de soie bois de deux tons quadrillés et d'un patte de velours turquoise. Le col et les devants sont en soie comme la ceinture; les boutons en velours turquoise; le petit dépassant de gilet en velours de même. Manche sablier, serrée par un brassard découpé; au bas, poignet assorti (voir le dos).

LES MANCHONS

Très grands, immenses et surtout plats, tels sont les manchons, cette année.

Cette mode des vastes manchons où l'on peut mettre à l'abri du froid, non seulement les mains, mais encore une partie du bras, cette mode, dis-je, est la conséquence toute naturelle de la grande faveur dont jouissent les manches courtes. Cependant ce ne sont pas les immenses manchons qui suffiront, avec les longs gants, à nous préserver du froid!

Mais notre humble opinion ne sera pas assez influente pour que les femmes soucieuses du bien-être reviennent aux manches longues; il est actuellement reconnu que la manche écourtée est chic, ce qui n'empêche nullement que pour l'usage courant les personnes de goûts simples conservent la manche ordinaire qui arrive jusqu'au poignet.

En tous cas on ne saurait trop répéter que les manchons sont immenses; c'est donc dire qu'en fourrure de belle qualité ils atteignent des prix fort élevés.

Certes, le manchon en fourrure, assorti à la longue étole de zibeline ou à la jaquette d'astrakan, est fort beau, mais on peut se contenter de plus de fantaisie.

Volontiers, on mélange différentes peaux, ce qui permet l'utilisation d'un ancien petit manchon rond en fourrure dont on n'aurait pu se servir tel qu'il était. Ainsi un manchon en astrakan et hermine est parfait de même qu'en astrakan et chinchilla. De très jolis modèles nous montrent d'heureux mélanges de fourrures de velours ou de taffetas avec de la mousseline de soie et aussi de la dentelle. C'est dire que l'on peut combiner ce que l'on veut, avec un peu de goût et d'ingéniosité on arrive à faire des choses exquises.

La forme la plus courante est la forme bourriche, le manchon grand et plat est un peu plus large du bas que du haut, avec un mouve-

ment arrondi, d'autrefois c'est simplement une forme ovale allongée, ou encore le manchon est carré et tout plat.

Quel que soit le mouvement que l'on veuille donner au manchon il faut toujours commencer par faire, suivant la forme voulue, un sac en petit calicot ou en tout autre tissu de coton léger; ce sac se remplit de duvet très fin et lorsqu'on a couturé les deux bords pour le transformer en un petit manchon il reste à préparer le dessus.

Il est bien difficile de donner des indications très précises quant à l'arrangement du dessus, car les modèles sont fort nombreux. Voici par exemple un manchon bourriche en astrakan avec volants de mousseline de soie noire froncée qui couvrent des volants en forme faits en taffetas noir ou blanc; avec des ruches en mousseline de soie ondulant au bord des volants, l'ensemble serait plus flou.

Avant de rabattre la doublure du manchon on pose les volants, puis une mignonne ruchette de ruban vient cacher les points de la doublure, car l'on ne met plus de caoutchoucs aux extrémités de ces manchons.

Tels chics sont les manchons entièrement en mousseline de soie coulissée au froncillée; souvent des bandes de froncillés alternent avec des bandes de fourrure et celles-ci peuvent être disposées en long en large. Souvent un ancien manchon de fourrure a servi à faire le milieu du fond qui se trouve élargi par un ruché de velours souple ou de taffetas qui se mêle aux cascades de dentelle.

En résumé, pour faire un manchon de fantaisie, il faut savoir chiffonner; sur le dessus on pose volontiers un bouquet de violettes ou encore une branche de fleurs de la saison: c'est une exquise recherche.

Daisy, dans "La Mode Nationale."

RECETTES UTILES

Moyen de faire disparaître différentes taches

La lessive, loin d'enlever au linge les taches de fruits, de vin, les imprègne dans le tissu; il faut donc avoir soin de faire disparaître ces taches avant de donner le linge à blanchir.

Voici quelques moyens bien simples:

Tache de vin. — Tremper la partie tachée dans du lait bouilli pendant qu'il est sur le feu, l'y maintenir jusqu'à disparition complète de trace rouge. Ceci terminé, rincer à l'eau fraîche.

Tache de fruits. — Les taches de fruits rouges s'enlèvent au moyen de soufre. Il faut s'y prendre de la manière suivante:

Commencer par tremper la tache dans de l'eau fraîche, tendre la partie tachée, faire brûler bien au-dessous de celle-ci du soufre, soit une certaine quantité d'allumettes bien sou-



Tailleur; drap gris fumée. Jupe unie, ample; jaquette un peu longue, basque ronde, écartée devant. La garniture se compose de parties boutonnées en béquille. Col à longues pointes en velours lilas et petits revers en tissu (voir le dos). Manche à coude et parement de velours.

frées, soit une mèche de soufre. La fumée de soufre, en passant à travers l'étoffe mouillée, fait disparaître la tache. Ceci est répété jusqu'à disparition complète.

Si cette petite opération laisse une trace jaunâtre, rincer à l'eau fraîche. Si cela ne suffit pas, trempez la partie tachée dans de l'eau de Javelle coupée d'eau: trois ou quatre minutes suffisent très largement.

Comme beaucoup de personnes se plaisent à le croire, l'eau de Javelle coupée d'eau ne brûle pas le linge si l'on a le soin de rincer celui-ci jusqu'à disparition complète de l'odeur. Ainsi nous ne saurions trop recommander de bien rincer à l'eau fraîche.

Le nettoyage des foulards et des cravates de soie

Le lavage des foulards et des cravates de soie peut être fait à la maison, si l'on prend des soins spéciaux. On peut les laver tout simplement dans une bonne eau de savon cuite, c'est-à-dire que l'on coupe du savon en petits copeaux et on met ces copeaux dans de l'eau que l'on fait bouillir pendant un moins un quart d'heure. On rince à l'eau tiède.

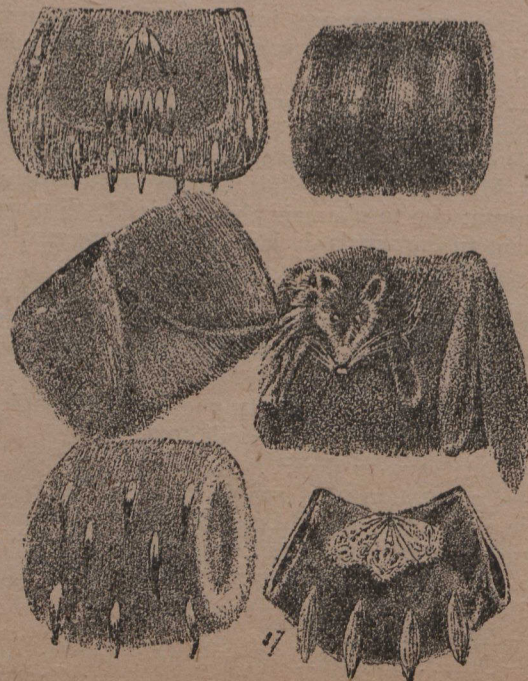
Un autre procédé consiste à se servir d'eau de son: on fait bouillir du son dans de l'eau à raison d'une poignée par foulard, on filtre cette décoction au travers d'un linge fin en pressant ensuite ce qui reste dans le linge.

On laisse tremper les foulards pendant quelque temps dans cette eau de son, qui doit être tiède. On les frotte très légèrement dans cette eau de son, sans qu'il soit utile de mettre du savon.

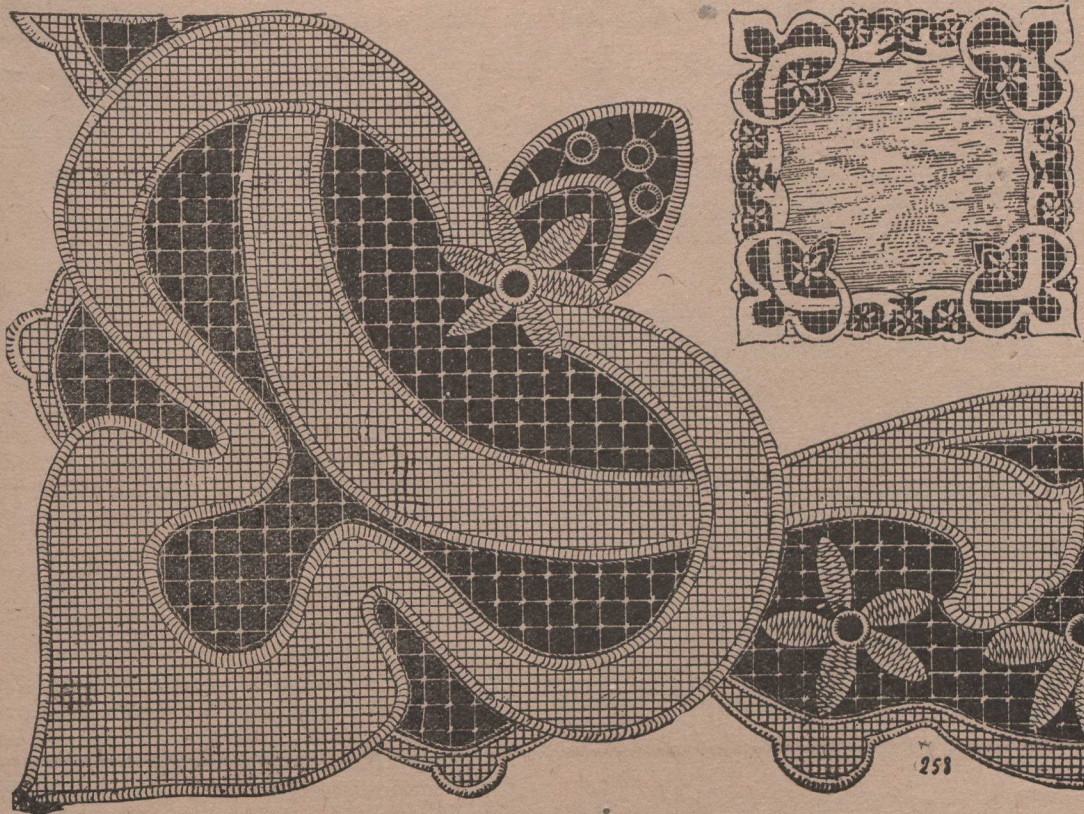
L'eau salée réussit aussi très bien.

Ensuite on presse les foulards, puis on les roule dans un linge blanc bien propre et sec qui doit absorber l'humidité de la soie.

Le foulard reste encore un peu humide, et il est bon à repasser de suite avec un fer modérément chaud, et cela bien légèrement en repassant sur l'envers.



DESSUS DE TABLE A OUVRAGE



De forme carrée, ce petit dessus de table est en étamine avec incrustation de filet. Après avoir tracé les contours du dessin sur l'étamine, on pose celle-ci sur un fond de filet ayant la même dimension, on fait un bâti à points devant en prenant en même temps l'étamine et le filet, puis on festonne tous les contours du dessin. Quand ce premier travail est terminé, on découpe l'étamine dans les parties qui doivent être ajourées, en ayant soin d'épargner les mailles du filet, puis on fait la broderie intérieure composée de fleurs au point de reprise. Pour exécuter celles-ci, on conduit, à partir de la roue centrale, un fil du bâti tantôt à droite, tantôt à gauche, sous les mailles du filet et l'on serre, au moyen de l'aiguille, le dernier point contre l'avant-dernier.

CAUSERIE DU DOCTEUR

(Ecrit pour L'ALBUM UNIVERSEL)

L'indigestion

En elle-même l'indigestion est peu de chose, mais les symptômes qu'elle accuse sont parfois d'une telle nature que celui qui en est atteint se croit frappé d'un mal infiniment plus sérieux. Il importe de le rassurer.

Qu'elle soit provoquée par un repas trop abondant, par l'ingestion d'aliments avariés ou de certaines substances médicamenteuses irritantes ou tout simplement par le froid ou par la chaleur, elle se manifeste par une douleur au creux de l'estomac, des nausées, un mal de tête persistant, des frissons avec sueurs profuses et enfin par des vomissements accompagnés de diarrhée. Parfois, le malade effectue des renvois acides et souffre de coliques avec gonflement du ventre.

Cet état ne persiste habituellement pas plus de vingt-quatre heures et cède à une diète absolue pendant laquelle on prendra fréquemment le premier jour et par petites quantités à la fois des infusions de tilleul, de camomille, de thé léger. Il sera nécessaire de provoquer les vomissements s'ils ne se produisent pas d'eux-mêmes.

On sait comment il faut opérer pour cela; l'absorption d'eau tiède salée ou le simple chatouillement de la luette amènent généralement pas un résultat immédiat. S'ils ne se produisent pas, on pourra administrer tous les quarts d'heure de l'ipéca sous la formule suivante:

On mélangera un gramme cinquante de poudre d'ipéca avec trois centigrammes de tartre stibié; on divisera le tout en trois paquets à prendre dans de l'eau tiède aux intervalles indiqués plus haut. S'arrêter quand les vomissements se produiront.

Nous insistons tout particulièrement sur l'intérêt qu'il y a de mettre le malade à la diète pendant les jours qui suivent l'indigestion. Il devra prendre pour toute alimentation du lait coupé d'eau de Vichy ou d'eau de Vals. S'il éprouve quelque faiblesse d'estomac, il pourra consommer du bouillon léger, mais l'alimentation lactée doit suffire.

Si la personne est sujette aux indigestions, fussent-elles même peu graves, nous conseillons de consulter le médecin, car il n'est pas

douteux qu'en ce cas l'état général de l'estomac nécessiterait un traitement approprié.

En tout cas, il conviendra de s'astreindre à un régime alimentaire sévère dont les alcools, les vins purs, la nourriture excitante et les sauces seront très soigneusement écartés.

On fera largement usage de lait et on pourra prendre utilement, après chaque repas, une infusion chaude de thé léger, de camomille ou de tilleul.

Docteur JACK.

RECETTES UTILES

Manière de réchauffer les biberons sans feu.

— Le soir, au moment de se coucher, remplir une marmite d'eau bouillante et la couvrir soigneusement. Puis la placer dans une caisse pleine de balles d'avoine de manière qu'elle y soit en quelque sorte enterrée.

La balle d'avoine étant mauvaise conductrice de la chaleur, l'eau garde toute la nuit une température assez élevée pour qu'on puisse réchauffer les biberons en les y plongeant.

Une marmite enterrée à 11 heures du soir, possède encore le lendemain après-midi une température de 50 degrés.

Voilà qui n'est pas difficile et qui mérite d'être essayé.

Blanchissage des plumes. — On les dégraisse avec une solution de savon et de carbonate d'ammoniaque et on les place pendant 24 heures dans une eau additionnée de 10 pour cent d'eau oxygénée. Ce procédé peut également servir à blanchir la paille et notamment les chapeaux de paille.

Pour nettoyer les moulages en plâtre. — Faites une solution légère d'amidon et, avec une brosse, couvrez-en entièrement la surface du plâtre; laissez sécher; trois jours suffiront puis retirez soigneusement l'amidon qui s'enlèvera en pellicules, le moulage sera devenu parfaitement propre.

Pour enlever les taches de peinture des planchers. — Prendre 450 gr. de perlasse (potasse) et trois plus de chaux vive, éteindre celle-ci à l'eau, et ajouter la potasse, la préparation devant avoir la consistance d'une peinture ordinaire. On étend sur la tache, on laisse 12 heures, puis on n'a plus qu'à gratter et toute souillure aura disparu aisément.

Procédé pour vernir le bois nature. — Avant de vernir le bois, on devra préalablement passer une couche pour faire boire les pores du bois, de manière qu'il n'y ait pas d'ombres en vernissant; cette couche à passer doit être un glacis, composé d'huile de lin, d'essence et de siccatif liquide; on pourrait y ajouter un peu de teinte de bois, si ce dernier n'était pas franc de ton; puis une fois sec, on peut vernir comme on le fait ordinairement.

Ciment pour glaces d'aquariums. — La plupart des recettes connues pour cimenter les verres formant les parois des aquariums ne sont guère applicables que pour les constructeurs. Les amateurs pourront rarement les utiliser.

Voici au contraire, pour ces derniers, une formule très simple et qu'ils n'éprouveront aucune difficulté à préparer.

Faites fondre 25 parties de gutta percha, agitez la masse, ajoutez-y 75 parties de pierre-ponce pulvérisée et 100 parties de poix de Bourgogne, mélangez le tout et vous aurez un ciment absolument parfait. Il s'emploie comme le mastic dans la pose des carreaux de fenêtre. Son application exige une certaine habileté, mais une fois posé, il défie absolument toute fuite d'eau.

COUSSIN



Ce joli coussin se fait sur toile et est exécuté en coton brillant et soie lavable. Les deux petites gardeuses d'oies sont brodées en coton bleu de 2 tons, la tête noire, et le bonnet marron de 2 tons. Des petits quadrillés faits en soie vert et rose font ressortir le dessin, l'oie est exécutée en soie noire et grise avec le bec et les pattes en jaune rose. Enfin, pour compléter cet ouvrage, on coud une dentelle bien à jour au bord et en joignant à chaque extrémité un gros noeud de ruban assorti à l'un des tons de la broderie.



Comment le Japon a aboli les horreurs de ses prisons



UNE correspondance venue du Japon, nous donne les intéressants détails suivants au sujet des nouvelles prisons de l'empire du Soleil Levant.

Après avoir décrit et non sans humour, toute la série des formalités officielles qu'on doit remplir, avant de pouvoir visiter les géôles nippones, l'auteur dit :

Somme toute, je dois convenir que, malgré leurs simagrées orientales, les Japonais sont parvenus à résoudre, le mieux du monde, le problème de la criminalité et des punitions qu'elle nécessite. Sous ce rapport, le Japon a plus fait, et s'est mieux acquitté de sa tâche d'évolution, que pour toute autre chose que lui a offert la civilisation des occidentaux.

Ainsi, l'excellence militaire de ce peuple est née d'un esprit chevaleresque qui date depuis des siècles. Son système d'instruction publique est basé sur une mémorable passion pour l'étude et sur des facultés mentales qui ne sont pas plus remarquables de nos jours qu'elles ne l'étaient il y a des centaines d'années; alors que le Japon s'appropriait tout le savoir et toute la philosophie de l'Orient, à juste titre considéré comme étant "le berceau du monde".

Le développement actuel du pays de Mme Chrysanthème, a, dans presque tous les cas, pour origine: soit un état qu'il possédait jadis, soit un état dont il avait déjà le germe, avant même qu'il prit contact avec notre civilisation.

Cependant, la perfection du système des modernes prisons du Japon, est quelque chose qui n'a pas de précédent. Quelque chose qui montre admirablement, et à l'évidence, jusqu'à quel point cette nation s'est développée (on sait avec quelle rapidité) et combien elle est digne de faire partie du concert des grandes puissances.

Il y a beaucoup moins de cinquante ans, l'empire du Mikado ne connaissait pas plus la justice que la Chine actuelle. Car, pour le peuple Nippon, cette justice, dans toute sa rigueur, ne pouvait être mieux symbolisée que par le grand sabre des exécuteurs. Quand, par hasard, un Japonais échappait à la peine capitale, c'était, à l'époque dont je parle, pour être soumis aux plus affreuses tortures que puisse concevoir l'esprit humain.

Aussi, presque dans tous les cas, les petits asiatiques emprisonnés, parfois pour un simple délit, finissaient-ils par avouer des crimes auxquels ils n'avaient jamais pensé, mais dont les sommaires tribunaux de leur patrie les croyaient coupables.

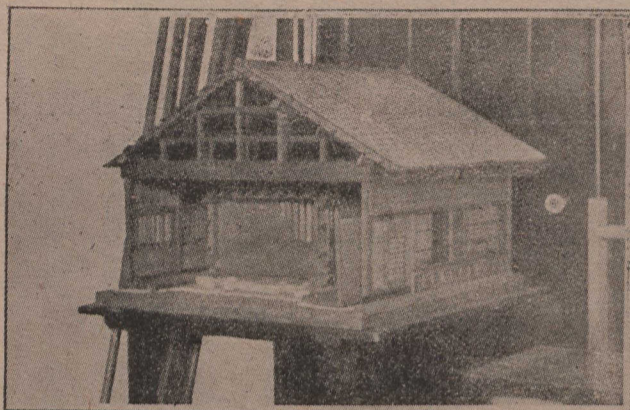
Ainsi donc, étant autorisé à visiter les plus grandes prisons du Japon, je commençai par voir celle des hommes à Sagamo. En m'y rendant avec mon interprète, nous nous arrêtâmes en chemin aux bureaux de la "Société des prisons japonaises". C'est là que tous les fonctionnaires et employés des prisons se réunissent de temps en temps. Ils y discutent les réformes et les améliorations relevant de leur emploi. Là aussi sont données des conférences qu'écoute un auditoire composé de géôliers et de gardes de prisons. On traite, en ces occasions, de la façon de conduire les prisonniers et de celle de les gouverner, afin que ceux-ci profitent le plus possible de leur relégation, tant pour leur bien personnel que pour celui de l'Etat.

La bâtisse principale de l'importante société philanthropique dont il s'agit, n'a rien d'imposant. Elle est basse, en bois, et n'est pas attrayante, mais elle est fort intéressante à l'intérieur. Quand j'y entrai, un clair soleil l'éclairait et lui donnait un cachet oriental typique, tandis qu'elle se détachait sur le fond d'une prairie très verte et toute fleurie.

Ce local officiel se trouve, par parenthèse, entre l'Hôtel de Ville et la grande prison dont s'enorgueillit la ville. Dans une de ses salles, il me fut donné de considérer une très curieuse collection "d'anciens appareils de justice". Bref, je vis tout l'attirail cher aux tortionnaires. Disposés avec ordre, non sans émotion, je contemplai tour à tour: des échelles et des vis de supplice, des fouets, des pinces, des tenailles, des fourches, des harpons et de longs couteaux affilés, qui, jadis, torturèrent les chairs pantelantes de mal-

heureux à jamais oubliés, après leur dernier cri d'agonie.

Un système de chaînes avec contrepoids, me fit horreur, tout spécialement. Un gracieux sourire aux lèvres, mon interprète m'apprit que cette cruelle et antique invention servait à disloquer, sans effusion de sang, les membres des victimes des bourreaux Nippons. A côté de ces lugubres objets, se trouvaient deux énormes carrés de fer entre lesquels, sur un chevalet, on faisait asseoir



Une prison Japonaise d'il y a vingt ans

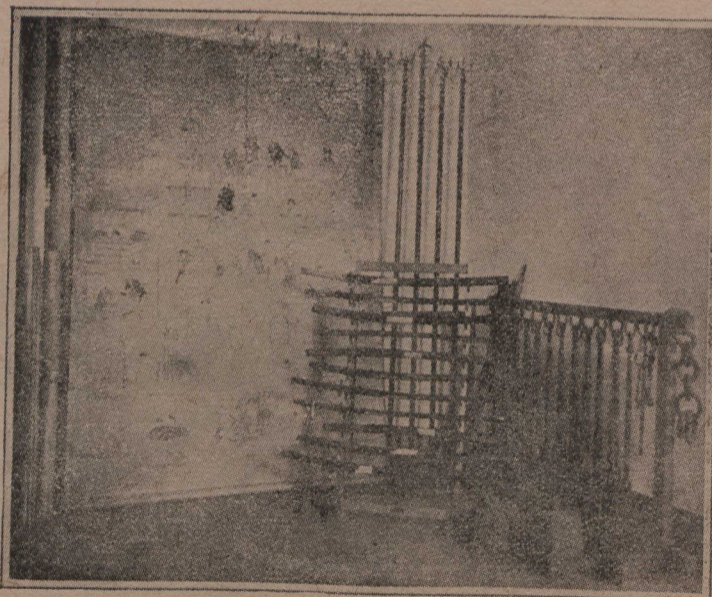
deux condamnés, qu'une énorme poutre de fer écrasait, pendant que, dos à dos, ils rendaient l'âme, aussi lentement que le voulait la barbarie asiatique.

Tout en marchant et en observant, j'arrivai devant une énorme carte colorisée, qui, tout de suite, me donna le frisson, tant ce qu'elle représente est horrible.



Vue partielle de la grande prison de Sagamo, près de Tokio

Cette carte, car c'est plutôt une carte, qu'un tableau ou un dessin, montre par des lignes grotesques et des couleurs très vives, les différentes sortes de tortures et d'exécutions en usage du temps où Tokugawa était Shogoun du Japon; procédés que l'on a employés depuis la fin du seizième siècle jusqu'en 1868, quand eut lieu la guerre de la réforme.



Quelques-uns des instruments de torture employés autrefois au Japon

Dans un coin de ce document officiel on peut voir un bûcher sur lequel un homme est mis à mort. Mon interprète me voyant considérer cette scène atroce, m'affirma, toujours très calme, qu'on n'aimait guère "punir" ainsi les condamnés, car leur fin survenait trop vite et presque sans douleur.

Généralement on préférerait crucifier les coupables. La populace assistait, ainsi qu'à une fête, à

ces hideuses exécutions. Parfois, de gentilles mousmés s'armaient de minuscules harpons à sept dents d'acier, et en lacraient à plaisir les chairs de l'infortuné dont on supprimait l'existence.

Je n'insisterai pas davantage sur ces inqualifiables pratiques japonaises; heureux que je suis de pouvoir ajouter que: ce sont des choses du passé... strictement prohibées de nos jours, par le gouvernement de l'archipel Nippon. Ce qui n'empêche pas que, plus d'un vieux Japonais regrette ces âges de cruauté, dont la fin est toute récente. Chez l'homme, l'habitude même dans tout ce qu'elle a de hideux, est tellement enracinée que l'on ne s'étonne guère d'entendre dire à des Japonais, à cheveux blancs: notre pays tombe dans une sorte de sybaritisme puéril, grâce aux efforts de l'Europe... son modèle actuel. Néanmoins, nous qui sommes moins sanguinaires et moins matérialistes, nous devons applaudir, ami lecteur, à cette sage transformation morale du Japon.

Avec votre permission, je reviens maintenant à la prison de Sagamo. C'est une suite de vastes édifices, bas et construits en brique et bois. Ils couvrent un nombre considérable d'acres, d'un terrain bien entretenu. Un mur, de brique aussi, et fort peu élevé entoure le tout. Comme je m'étonne des dimensions de ce mur, et de l'absence des échauguettes si communes autour de nos prisons; on me répond que ce n'est point nécessaire au Japon. Les prisonniers étant bien mieux gardés que par des murailles hautes de cent coudées. Et, ma surprise s'accroissant, on ajoute avec fierté: "C'est que nos prisonniers ont une haute conception de la situation que leur fait la société. Ils savent l'avoir méritée et s'y résignent. Aussi, rien à craindre! Au Japon les captifs ne s'évadent pas. Quant à nos gardiens, ils portent un petit sabre pour la forme, et jamais de revolver. Qu'en feraient-ils? Jamais on ne se souvient, chez nous, d'un cas de rébellion qui en aurait nécessité l'emploi... Ces affirmations que je tiens pour véridiques, se passent de commentaires. Si ce n'était de l'endroit où je les entendis formuler, pour ma part, je les tiendrais pour admirables.

Dans la prison de Sagamo, il y avait 2,700 prisonniers, lors de ma visite. Lesquels subissaient des condamnations variant de six mois à 15 ans de réclusion. Ces prisonniers sont soigneusement séparés par catégories; de sorte que la prison devient plutôt une école de réforme qu'un local portant le nom officiel qu'on lui donne.

Quant aux condamnés à perpétuité ou devant subir une très longue détention, ils sont envoyés dans une prison spéciale, sise à deux heures de celle de Sagamo, en pleine campagne. Les Japonais agissent ainsi afin de ne pas contaminer l'esprit d'hommes que la société veut bien accepter de nouveau dans son sein, après l'expiration de la faute qui les en retrancha pendant quelque temps. Dans la prison que je visitais se trouvent des ateliers où les 2,700 détenus confectionnent nombre d'objets utiles ou artistiques. Parmi les premiers, il faut surtout noter: les outils, bidons, chaussures et bien d'autres choses dont se servit naguère l'armée de Mandchourie. Et, le tout est très bien fait et solide selon les besoins.

Un moment je m'arrêtai pour causer à la porte des cellules, dans les cuisines, dans les salles de bains. A l'heure où je les visitai ces locaux étaient vides, et j'y remarquai une grande propreté et un entretien parfait.

Le Japon n'étant pas encore infesté par les trusts manufacturiers, la vie des prisonniers lui coûte fort peu. Car si j'en crois les renseignements que j'ai recueillis à ce sujet, la main-d'oeuvre des condamnés Nippons rembourse presque ce qu'ils coûtent à l'Etat.

Le bouddhisme est la religion officielle des prisons japonaises. Quant aux prisons des femmes elles sont pareilles ou à peu près à celles des hommes, dont je viens de parler. Le costume des prisonniers des deux sexes consiste en un kimono de couleur brique, unie, et est préférable aux accoutrements barriolés de nos pénitenciers. Etrange pays, vraiment, que ce Japon, dont les progrès gigantesques nous rendent perplexes!

Adapté de l'anglais, pour L'ALBUM UNIVERSEL, par P. d'E.

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN
PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

Sous la tonnelle, ce matin-là, Angélique était belle comme Hébé à la chevelure d'or. Elle tenait un livre d'heures, mais ne l'avait pas encore ouvert. Son oeil noir n'était ni doux, ni bon, mais brillant, défiant, méchant même. C'était l'oeil du coursier arabe, que le fouet et l'éperon rendent fou. Elle pouvait, comme le coursier, voir le mur qui se dressait devant elle et l'éviter; elle pouvait aller s'y briser la tête.

Tantôt des pensées douloureuses l'oppressaient; tantôt de folles imaginations la faisaient sourire: la captive de Beaumanoir, dont elle était jalouse, De Repentigny qu'elle regrettait amèrement de tromper, puis l'Intendant magnifique et les indicibles séductions de Versailles! Tout cela passait comme des fantômes dans son esprit malade.

La voix de Lisette la tira soudain de sa rêverie.

—Dites-lui que je reçois, et conduisez-le au jardin, répondit-elle à la servante.

—Enfin! pensa-t-elle, mes doutes vont s'éclaircir. Je saurai quelle est cette femme! Je vais voir si l'Intendant est sincère.

Je vais le juger, ce froid assassin de femmes! J'ai honte de mettre son égoïsme en parallèle avec le dévouement de mon beau Le Gardeur De Repentigny.

VI

L'Intendant entra dans le jardin.

Angélique, comme toutes les femmes qui n'ont que peu de coeur ou qui n'en ont pas du tout, se contrôlait parfaitement. Elle échappa, comme d'un coup d'ailes, aux pensées sombres qui l'obsédaient, et devint toute rieuse.

—Jamais un ami n'est aussi aimable, que s'il vient de lui-même, sans contrainte, fit-elle, en tendant au visiteur distingué sa main légèrement tremblante.

Bigot s'assit près d'elle, sur le siège rustique, au milieu du feuillage. Il la trouvait adorable.

—Le chevalier fait de longues absences; cependant, si longtemps qu'il demeure loin de ses amis, il ne les oublie pas, et j'en suis fort aise, commença-t-elle.

Elle accompagna ses paroles d'un regard aussi redoutable que la flèche du Parthe.

—J'arrive de la chasse, mademoiselle; si quelqu'un m'a soupçonné de négligence, voilà ma justification.

—De la chasse!

Angélique feignait d'être surprise. Elle connaissait bien, cependant, les joviales orgies du château.

Elle reprit:

—On dit que le gibier se fait rare autour de la ville, chevalier, et que les parties de chasse de Beaumanoir ne sont plus que de spécieux prétextes aux fines parties de plaisir. Est-ce vrai?

—Parfaitement vrai, mademoiselle! répondit Bigot en riant, et les deux vont ensemble comme une paire d'amoureux.

—Jolie comparaison! fit mademoiselle Des Meloises avec un rire argentin.

Tout de même, ajouta-t-elle, je parierais que le gibier ne vaut pas la poudre.

—Je suis d'avis, moi, que le jeu vaut toujours la chandelle!

Sincèrement, la chasse est encore bonne dans Beaumanoir, et vous l'avouerez vous-même, si vous nous faites l'honneur de chasser avec nous quelque jour.

Elle le regarda malicieusement:

—Eh! que trouvez-vous, s'il vous plaît, dans cette forêt de Beaumanoir.

—Oh! des lapins, des lièvres, des chevreuils, puis, de temps en temps, un ours grognard! Il en faut pour éprouver le courage des chasseurs.

—Comment! pas de renards qui friponnent ces imbéciles de corbeaux! pas de loups qui mangent les petits chaperons rouges?...

(1) Voir le numéro 1177 de l'Album Universel, et les suivants.



Tenez! chevalier, il y a meilleur gibier que cela! —Oh! oui, nous voyons des loups et des renards, mais nous ne sonnons pas de cor pour eux.

—On dit, chevalier, reprit Angélique avec un accent plein de séduction, qu'il y a, dans cette forêt de Beaumanoir, quelque chose de bien préférable aux fauves et aux oiseaux...

Parfois les Intendants rencontrent des brebis égarées et les apportent avec tendresse au château.

VII

Bigot comprit. Il lui lança un regard foudroyant. Elle resta calme:

—Grand Dieu! quel regard! fit-elle d'un ton railleur. On dirait que je vous accuse de meurtre, quand vous avez sauvé la vie à une belle dame!

Je crois, néanmoins, que certains gentilshommes trouvent dans le code de la galanterie que tuer une femme n'est pas un grand mal.

L'Intendant se leva tout à coup. Il perdait patience. Il reprit son siège aussitôt.

—Après tout, pensait-il, que peut-elle savoir au sujet de mademoiselle de St Castin?

Il lui répondit avec une apparente franchise, jugeant que c'était la meilleure politique:

—Oui mademoiselle. Un jour, j'ai trouvé dans la forêt une pauvre femme accablée de souffrances et je l'ai conduite au château où elle est encore. Maintes autres femmes sont venues à Beaumanoir. Que d'autres viendront encore et s'en iront, avant que j'en choisisse une pour y demeurer toujours comme la maîtresse de mon coeur et de ma maison, ainsi que le dit la chanson.

—C'est bien votre faute si vous n'en trouvez pas pour cette haute position. Il y en a dans notre jolie ville...

Mais il paraît que cette beauté perdue et retrouvée est une étrangère?

—Une étrangère pour moi; peut-être pas pour vous.

Angélique comprit l'hypocrisie de cette parole. Elle eut comme un frisson de dépit, elle qui trompait si facilement les autres, et riposta hardiment.

—Il y a des gens qui prétendent qu'elle est votre femme, chevalier... ou qu'elle le sera bientôt... probablement lorsque vous serez fatigué des demoiselles de la ville!

VIII

Il aurait mieux valu que l'Intendant et Angélique Des Meloises se fussent expliqués franchement.

Bigot oubliait qu'il était venu pour arranger, dans l'intérêt de la compagnie, un mariage entre cette jeune fille et Le Gardeur. Il s'éprenait aux charmes de l'enchanteresse. Elle était plus forte que lui maintenant avec ses grâces et ses séductions, car il était l'homme du plaisir. Tantôt, quand il reviendra l'homme de tact et le coeur de pierre, il sera peut-être plus fort qu'elle.

—Par Dieu! pensa-t-il, je m'oublie; elle se joue de moi!

Je n'ai rencontré sa pareille ni à Paris ni à Naples...

L'homme qui l'aura, pourtant, s'il est habile, pourra devenir premier ministre de France!...

Imaginez un peu! je viens ici tirer du feu ce joli marron pour mon ami Le Gardeur. Bigot, où s'en va ta galanterie? Tu me fais rougir!

Ces idées lui trottèrent par l'esprit; mais il dit tout autre chose.

—La dame de Beaumanoir n'est pas ma femme, répondit-il, elle ne le sera peut-être jamais.

—Peut-être! répéta Angélique fièrement.

—Peut-être dans la bouche d'une femme, c'est presque un consentement; dans la bouche d'un homme, c'est bien vague. L'amour ne répond point par des "peut-être", fussent-ils mille fois répétés.

—Et comme cela vous épouseriez peut-être un trésor de la forêt? reprit Angélique en tourmentant le gazon du bout de son joli pied.

—Cela dépend, mademoiselle... Si vous étiez ce trésor, il n'y aurait plus de peut-être.

Bigot parlait crûment, il avait l'air sincère.

Angélique entrevit la réalisation de ses rêves extravagants; elle frémit de plaisir, et pardonna l'allusion familière.

Deux mains se joignirent alors comme pour un serment. La main de mademoiselle Des Meloises était froide: la passion ne la brûlait pas comme le soir de la veille.

—Angélique! fit Bigot.

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi. Elle tressaillit. Mais le coeur n'y fut pour rien. Elle le regarda en souriant de ce sourire vainqueur qui lui avait gagné déjà tant de victoires.

—Angélique! dit Bigot, je n'ai vu nulle part de femme comme vous. Vous êtes faite pour embellir la cour...

Et je vous prédis qu'en effet, vous en deviendrez l'ornement, si... si...

—Si?

Le plaisir et la vanité rayonnaient dans sa paupière.

—Est-ce que je ne pourrais pas orner une cour, la cour de France surtout, sans tant de "Si"? fit-elle joyeusement.

—Vous le pouvez certainement, si vous le voulez.

—Si je le veux? certainement je le veux! Mais qui va me montrer le chemin de la cour? Il est long, la France est loin!

—Moi! si vous le permettez, Angélique. Versailles est le seul théâtre digne de votre esprit et de votre beauté!

IX

Angélique crut à ces paroles flatteuses: c'était, pour elle, de simples vérités.

Un instant, elle fut éblouie par l'espoir de voir la main de l'Intendant lui ouvrir ces portes d'or qu'entrevoit son ambition...

Une foule d'images brillantes, vives, légères comme des oiseaux du paradis, voltigeaient devant ses yeux.

—Je voudrais bien savoir, pensait la vaniteuse Des Meloises, quelle femme pourrait rivaliser avec moi, si je me passais la fantaisie de descendre dans l'arène! Ce n'était pas pour disputer la place de la Pompadour!

Elle rêvait plus que cela! Elle osait regarder le trône! Le triomphe de madame De Maintenon serait jeté dans l'ombre!

Toutefois, elle n'était pas comme la laitière de Lafontaine, pour dire oui avant d'être demandée; et elle avait conscience de sa valeur.

L'ombre de la dame de Beaumanoir ne s'évanouissait pas cependant.

—Pourquoi dire ces choses plaisantes, chevalier? remarqua-t-elle. Vous savez bien qu'un Intendant royal doit toujours être sérieux.

Laissez ces badinages aux jeunes gens de la ville qui n'ont rien à faire qu'à nous courtiser.

—Des badinages? Par sainte Jeanne de Choisy! je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie! exclama Bigot. Je vous fais l'entier hommage de mon coeur.

Sainte Jeanne de Choisy!...

C'était un insolent sobriquet donné à la Pompadour, dans les petits appartements. Angélique savait cela, mais Bigot croyait qu'elle n'en connaissait rien.

—Les belles paroles sont comme les fleurs, chevalier! répondit la jeune fille; elles sont douces à sentir et charmantes à voir. Mais l'amour se nourrit de fruits mûrs...

Voulez-vous me montrer votre dévouement, je vais le mettre à l'épreuve?

—Très volontiers, Angélique.

Il s'imaginait que c'était une fantaisie, un caprice dont sa galanterie ou sa bourse aurait vite raison.

—Eh bien! je demande que le chevalier Bigot ne me parle amour ni dévouement, jusqu'à ce qu'il ait éloigné de Beaumanoir cette dame mystérieuse qu'il sait bien...

Elle le regardait fixement, fièrement!... en disant cela.

—Eloigner cette femme de Beaumanoir? répliqua l'Intendant, tout étonné. Assurément, Angélique, cette pauvre ombre ne doit pas vous effrayer, ni vous empêcher d'accepter mes hommages!

—Au contraire, chevalier! J'aime les hommes hardis. — La plupart des femmes les aiment — mais j'étais loin de croire que l'Intendant de la Nouvelle-France le serait assez pour oser offrir son amour à Angélique Des Meloises, pendant qu'il a sa femme ou sa maîtresse dans sa magnifique retraite de Beaumanoir!

X

Bigot maudit la malice et la jalousie de ce sexe qui ne se contente pas de la juste part qu'on daigne lui faire, mais veut régner et dominer seul...

Il pensa :

La femme est un despote et n'a nulle pitié de celui qui veut régner sur elle.

Il répondit à Angélique :

—Cette dame n'est ni ma femme, ni ma maîtresse, mademoiselle. Elle a cherché un abri sous mon toit; elle a sollicité l'hospitalité de Beaumanoir.

—Je le crois bien, fit Angélique avec une moue charmante, l'hospitalité de Beaumanoir est aussi large que le coeur du maître.

Bigot éclata de rire.

—Vous autres, mesdames, dit-il, vous êtes sans pitié les unes pour les autres.

—Vous l'êtes plus que nous, vous, messieurs les hommes, quand vous nous trompez avec vos menteuses protestations!

Elle se leva. Son indignation paraissait réelle.

—Vous faites erreur, mademoiselle, répliqua Bigot.

Il commençait à se sentir piqué. Il ne se leva point, cependant.

—Cette femme ne m'est rien, ajouta-t-il.

—Aujourd'hui, peut-être; mais il n'en a pas toujours été ainsi. Vous l'avez aimée un jour, et elle vit maintenant des restes de cette première affection. Il n'est pas aisé de me tromper, chevalier...

Elle le regardait de haut et ses longs cils où jouait un éclair ressemblaient au nuage sombre bordé, en dessous, d'une frange de lumière.

—Mais, par saint Picot! comment pouvez-vous savoir ces choses? questionna l'Intendant.

Il commençait à comprendre qu'il n'aurait de succès dans la réalisation de son plan, qu'en obéissant en tout à la capricieuse enfant. Angélique lui répondit :

—En ces matières d'amour, chevalier, la femme devine avec la plus grande facilité du monde. Cette faculté de deviner est comme un sixième sens qui nous a été donné pour protéger notre faiblesse.

—En vérité! Les femmes sont des livres splendides, écrits en lettres d'or, mais dans une langue aussi difficile à comprendre que les hiéroglyphes.

—Merci de la comparaison, chevalier! fit-elle en riant aux éclats.

—Il ne conviendrait pas, continua-t-elle, que les hommes pussent aisément scruter la femme. Cependant, nous, nous lisons dans les coeurs les unes des autres comme dans l'abécédaire de Troie, un livre si facile à comprendre que les enfants l'interprétaient avant de savoir lire.

XI

Angélique jetait hardiment le défi à l'Intendant.

Elle voyait que c'était le plus sûr moyen de réveiller sa vanité. Lui qui se vantait de tant de succès, il voudrait sans doute venir à bout de sa résistance.

Elle ne se trompait point. Il lui promit de renvoyer mademoiselle de Saint-Castin. Il n'était pas sincère cependant.

J'ai toujours eu la chance d'être vaincu dans les luttes qu'il m'a fallu soutenir contre votre sexe, Angélique, dit-il, radieux autant que soumis. Asseyez-vous là près de moi, en signe d'amitié.

Elle s'assit sans hésitation, lui abandonna sa main et, souriant adorablement dans son incomparable coquetterie, elle lui répondit :

—Chevalier, vous parlez maintenant, comme un amant magnifique.

« Quelque fort qu'on s'en défende
« Il y faut venir un jour! »

—C'est marché conclu, Angélique, et pour jamais!...

Mais je suis plus exigeant que vous ne pensez. Rien pour rien, tout pour tout! Voulez-vous aider la grande compagnie dans une affaire importante?

—Pourquoi pas? En voilà une question! Mais de grand coeur, chevalier!

Je vous aiderai en tout ce que peut faire convenablement une femme, ajouta-t-elle avec un brin d'ironie.

—Bien ou mal, convenable ou non!

Mais rassurez-vous; il n'y a rien d'alarmant. Au reste tout est bien quand c'est vous qui agissez.

—Alors, vite! chevalier, faites-moi connaître cette épouvantable épreuve qui m'attend... et me vaut pareils compliments.

—Voici, Angélique. Vous avez une grande influence sur le seigneur de Repentigny?

Angélique rougit jusqu'aux yeux.

—Sur Le Gardeur? répondit-elle avec vivacité. Pourquoi son nom? Je ne veux rien faire contre le seigneur de Repentigny!

—Contre lui? Mais pas du tout! pour lui!

Nous craignons qu'il ne tombe dans les mains des "honnêtes gens." Vous pouvez l'en empêcher, Angélique, si vous voulez.

—Je respecte le seigneur de Repentigny, dit-elle, répondant plutôt à ses propres pensées qu'à la remarque de Bigot.

Ses joues devinrent pourpres et, de ses doigts nerveux, elle rompit son éventail dont elle jeta les morceaux à terre avec violence.

—J'ai fait assez de mal à Le Gardeur, probablement, continua-t-elle. Il vaudrait mieux peut-être ne plus le voir. Qui sait ce qui peut arriver?

Elle avait l'air d'avertir l'Intendant.

—Je suis heureux de voir qu'une amitié sincère vous unit à Le Gardeur, remarqua Bigot avec artifice. Vous apprendrez avec joie que nous avons l'intention de l'élever à une haute et lucrative position dans la compagnie, si toutefois "les honnêtes gens" ne le gagnent pas tout entier à leur cause.

—Les honnêtes gens ne l'auront pas si je puis les prévenir! répliqua-t-elle avec chaleur. Personne n'éprouverait plus de plaisir que moi à le voir occuper une belle position.

—C'est ce que je pensais aussi. C'était un peu pour vous dire cela que je désirais vous voir.

—Vraiment! je me plaisais à penser, chevalier, que vous n'étiez venu que pour moi!

Elle était quelque peu froissée.

—Et c'est pour vous seule aussi que je suis venu, lui répondit l'Intendant.

Il se sentait sur un terrain passablement glissant.

XII

—Le chevalier Des Meloises, votre frère, vous a sans doute consulté au sujet des projets qu'il forme pour vous et pour lui? demanda Bigot à mademoiselle Des Meloises.

—Mon frère a tant fait de projets, déjà, répondit Angélique, que je ne sais vraiment pas auquel de ces projets vous faites allusion.

Elle prévoyait ce qui allait arriver; elle attendait, respirant à peine tant elle était opprimée.

—Vous devez savoir que l'avenir dépend surtout de votre union avec le chevalier De Repentigny.

Elle ne se content pas davantage. Elle se leva, saisit Bigot par le bras, avec tant de violence qu'elle lui fit opérer un demi-tour.

—Chevalier Bigot, dit-elle, êtes-vous venu ici pour me faire des propositions de la part de Le Gardeur de Repentigny?

—Je vous demande pardon, mademoiselle! je ne propose rien de la part de Le Gardeur.

J'ai sanctionné sa promotion. Votre frère et la grande compagnie en général désirent cette union; moi, je ne la désire pas!

Il dit ce dernier mot de façon à bien lui faire comprendre qu'il préférerait ne la voir se marier avec personne.

—Je regrette de vous avoir parlé de ce projet, fit-il avec douceur, puisque cela vous contrarie.

—Oui! cela me contrarie! reprit-elle, en lui laissant le bras. Le Gardeur de Repentigny peut bien parler pour lui-même. Je ne permettrais pas à mon frère de me faire une pareille proposition, à plus forte raison, je ne saurais la discuter avec le chevalier Bigot.

—J'espère que vous me pardonnerez, mademoiselle. Je ne vous appellerai plus Angélique, jusqu'à ce que vous m'ayez rendu votre amitié. Assurément je ne vous aurais pas oubliée, lors même que vous vous seriez rendue aux vœux de votre frère. Je craignais, et je voulais vous mettre à l'épreuve.

—Prenez garde, chevalier! l'épreuve pourrait être dangereuse! riposta-t-elle avec chaleur. Ne recommencez pas, ou je prendrai Le Gardeur par dépit!

C'était: par amour! qu'elle pensait; l'autre mot ne partait que des lèvres.

Elle reprit :

—Je ferai tout pour le tirer des mains des honnêtes gens, tout excepté l'épouser... quant à présent, du moins.

XIII

Ils parurent se comprendre parfaitement.

—C'est entendu! fit Bigot. Maintenant je vous le jure encore, je n'ai pas eu l'intention de vous blesser. Vous frappez fort!

—Bah! riposta-t-elle en souriant, les blessures faites par les femmes se guérissent vite; il n'y paraît pas longtemps.

—Je ne sais pas. Du bout de son doigt qui n'écraserait pas un moucheron, une femme peut tuer l'homme le plus fort. J'ai vu cela.

—Heureusement, chevalier, ce n'est pas arrivé tout à l'heure, quand je vous ai touché! Mais maintenant que je me suis vengée, je sens que je vous dois une réparation. Vous parlez de tirer Le Gardeur des mains des honnêtes gens; comment puis-je vous aider?

—De bien des manières. Quel jour a lieu la grande fête des Philibert?

—Demain. Voyez; j'ai été honorée d'une invitation spéciale.

Elle tira un papier de sa poche.

—Le colonel Philibert est bien poli, n'est-ce pas? ajouta-t-elle.

Bigot jeta un coup d'oeil plein d'arrogance sur le billet.

—Avez-vous l'intention d'y aller, Angélique? demanda-t-il.

—Non! cependant, si je ne consultais que mes goûts, j'irais certainement.

—De qui donc prenez-vous conseil, si ce n'est de vous-même.

—Vous êtes bien flatteur!... De la grande compagnie, chevalier! Je suis loyale, n'est-ce pas? La grande compagnie avant tout!

—Tant mieux!

Soit dit en passant, il ne serait pas mal d'empêcher Le Gardeur d'assister à cette fête. Les Philibert, et les chefs des "honnêtes gens" ont beaucoup d'influence sur lui.

—Naturellement, ce sont tous des parents et amis. Mais si c'est votre désir, je l'en détournerai. Je ne pourrai pas l'empêcher d'y aller, mais il n'y restera point, fit-elle, avec un sourire malicieux, qui laissait deviner son pouvoir.

—C'est parfait, Angélique! tout ce qui pourra amener une rupture entre eux!

XIV

Il y avait dans la pensée de Bigot, des coins ténébreux qu'Angélique ne soupçonnait point; mais en retour, Bigot avait accepté sans défiance, comme une preuve de dévouement, les propositions de sa nouvelle amie. Il ne s'était nullement douté qu'en le flattant de la sorte, elle ne faisait que suivre un plan tout arrangé d'avance. En effet, en apprenant que Cécile Tourangeau irait à la fête, elle avait décidé d'intervenir. Elle voulait empêcher, à tout prix, une entrevue entre Le Gardeur et cette jeune fille qu'elle avait insultée à cause de lui.

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

(Suite) I

Dans l'intervalle de ces préparatifs, j'ouvris la Bible et je commençai à lire; mais les fumées du tabac m'avaient trop ébranlé la tête pour continuer la lecture: néanmoins, ayant jeté les yeux à l'ouverture du livre, les premières paroles qui se présentèrent furent celles-ci: "Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras."

Ces paroles étaient très applicables à l'état où je me trouvais, elles firent impression sur mon esprit, je les pris ensuite souvent pour le sujet ordinaire de mes méditations.

Il se faisait tard, et le tabac, comme je l'ai déjà dit, m'avait si fort appesanti la tête qu'il me prit envie d'aller dormir: je laissai donc brûler ma lampe dans ma caverne, en cas que j'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit, ensuite je m'allai coucher; mais auparavant je me mis à genoux, je priai Dieu, le suppliant d'accomplir la promesse qu'il m'avait faite que, si je l'invoquais au jour de mon affliction, il me délivrerait. Après que cette prière, précipitée et imparfaite, fut finie, je bus le rhum dans lequel j'avais infusé le tabac, et dont la décoction était si forte que j'eus beaucoup de peine à pouvoir l'avalier: cette potion me porta brusquement à la tête; mais je m'endormis d'un si profond sommeil, que quand je me réveillai il ne pouvait pas être moins de trois heures après midi: je dirai bien plus, c'est que je ne saurais encore m'ôter de la tête que je dormis non seulement toute cette nuit-là, mais toute la journée et toute la nuit du lendemain et une partie du jour suivant; car autrement je ne comprends pas comment j'aurais pu me trouver en défaut d'un jour dans mon calendrier ou calcul de jours et de semaines, erreur que je reconnus effectivement quelques années après.

Quelle que pût être la cause de ce mécompte, je me trouvai à mon réveil extrêmement soulagé, me sentant du courage et de la joie; quand je me levai, j'avais plus de force que le jour précédent: mon estomac s'étant fortifié, l'appétit m'était revenu; en un mot, le lendemain point de fièvre du tout, et j'allai toujours de mieux en mieux. Ce jour était le 29.

Le 30 juin, suivant le train même de la maladie, était bon jour; aussi je sortis avec mon fusil, mais je ne me souciai point de m'éloigner trop. Je tuai une couple d'oiseaux de mer, assez semblables à des oies sauvages; je les portai au logis, mais je ne fus point tenté d'en manger, et je me contentai de quelques oeufs de tortue, qui étaient fort bons. Le soir, je réitérai la médecine que je supposai m'avoir fait du bien, c'est-à-dire le tabac infusé dans du rhum; j'usai pourtant de quelque restriction cette fois-ci: la dose fut plus petite que la première, je ne mâchai point de tabac, et je ne me tins point le nez sur la fumée comme auparavant. Quoi qu'il en soit, le lendemain, qui était le 1er juillet, je ne fus point aussi bien que je m'y étais attendu; j'eus quelques frissons, mais à la vérité ce n'était que peu de chose.

Le 2, je réitérai la médecine des trois manières; elle me porta à la tête, comme il était arrivé la première fois, et je doublai la quantité de ma potion.

Le 3, la fièvre me quitta pour toujours; mais il se passa quelques semaines avant que je recouvrasse tout à fait mes forces.

Cependant, je réfléchissais beaucoup sur ces paroles: "je te délivrerai." Ces réflexions pénétrèrent mon coeur; je me mis à genoux, et je

remerciai Dieu à haute voix de ma convalescence.

Le 4 juillet, le matin, je pris la Bible, et je commençai au Nouveau Testament. Je m'appliquai sérieusement à cette lecture, en me faisant une loi d'y vaquer matin et soir, sans me fixer à un certain nombre de chapitres, mais suivant la situation de mon esprit. Je n'eus pas pratiqué cet exercice pendant longtemps, que je sentis naître en mon coeur un regret plus profond et plus sincère de mes fautes passées; l'impression de mon songe se révéilla; j'étais surtout ému de ces paroles: "A la vue de tant de signes, tu ne t'es pas repenti."

C'est cette repentance que je demandais un jour à Dieu avec ardeur, lorsque, par un effet de sa providence, ayant ouvert l'Écriture sainte, je tombai sur ce passage: "Il est prince et sauveur, il a été élevé pour donner repentance et rémission." A peine eus-je achevé le verset que je posai le livre; et élevant mon coeur aussi bien que mes mains vers le ciel, avec une espèce d'extase et un transport de joie indicible, je m'écriai tout haut: "Jésus, fils de David, prince et sauveur, qui avez été élevé pour donner la repentance, donnez-la-moi."



Je réfléchis profondément.

Je puis dire que cette prière fut la première de ma vie qui en mérita le nom, et depuis ce temps-là je ne cessai point d'espérer que Dieu m'exaucerait un jour.

Dès lors, le passage: "Invoque-moi, et je te délivrerai", me parut renfermer un sens que je n'y avais pas encore trouvé; car auparavant je n'avais l'idée d'aucune autre délivrance que d'être affranchi de la captivité où j'étais détenu, je veux dire de sortir de l'île, qui, toute vaste qu'elle était, ne laissait pas d'être pour moi une prison, et même une des plus terribles. Mais aujourd'hui je me vois éclairé d'une lumière nouvelle; j'apprends à donner une autre interprétation aux paroles que j'avais lues: maintenant je repasse avec horreur sur une vie coupable; l'image de mes crimes m'inspire l'épouvante, et je ne demande plus rien à Dieu, que de délivrer mon âme d'un poids sous lequel elle gémit. Quant à ma vie solitaire, elle ne m'afflige plus; je ne prie pas seulement Dieu de vouloir m'en affranchir, je n'y pense pas, et tous les autres maux ne me touchent point en comparaison de celui-ci. J'ajoute cette dernière réflexion pour faire observer en passant à quiconque lira cet endroit de mon ouvrage, qu'à prendre les choses dans leur vrai sens, c'est un bien infiniment plus grand de se soustraire au péché qu'à l'affliction: mais je ne donnerai pas de développement à cette matière, et je vais reprendre mon journal.

Quoique ma condition fût encore la même, à

parler physiquement, et à en juger par l'extérieur des choses, néanmoins, en y réfléchissant, elle était devenue bien plus douce et bien plus supportable. Par une lecture constante de l'Écriture sainte, et par l'usage fréquent de la prière, mes pensées se dirigeaient vers Dieu: j'éprouvais des consolations intérieures qui m'avaient jusqu'alors été inconnues; et comme ma santé et mes forces revenaient tous les jours, je m'occupais constamment à me pourvoir de tout ce qui me manquait, et à rendre ma manière de vivre aussi régulière qu'il m'était possible.

XII

SUITE DU JOURNAL. EXCURSION DANS L'ÎLE. CHOIX D'UNE SECONDE RESIDENCE

Du 4 juillet jusqu'au 14. Mon occupation principale était de me promener avec mon fusil à la main: je réitérais souvent la promenade, mais je la faisais courte, comme un homme qui relevait de maladie, et qui tâchait peu à peu de se rétablir; car il est difficile de comprendre combien j'étais épuisé, et à quel point de faiblesse je me voyais réduit. Le remède dont je m'étais servi était tout à fait nouveau, et n'avait peut-être jamais guéri de fièvre auparavant: aussi l'expérience que j'en fis n'est-elle pas un garant suffisant pour oser le recommander à qui que ce soit; parce que si d'un côté il emporta la fièvre, de l'autre il contribua extrêmement à m'affaiblir, et il m'en resta, pendant quelque temps, un ébranlement de nerfs, et de fortes convulsions par tout le corps.

Ces fréquentes promenades m'apprirent à mes dépens une particularité très importante pour moi, c'est qu'il n'y avait rien de si pernicieux à la santé que de se mettre en campagne pendant la saison pluvieuse, surtout si la pluie était accompagnée d'une tempête ou d'un ouragan. Or, comme la pluie qui survenait quelquefois dans la saison sèche ne tombait jamais sans orage, je la trouvais beaucoup plus dangereuse et plus à craindre que celle de septembre et d'octobre.

Il y avait près de dix mois que j'étais dans ce triste séjour; toute possibilité d'en sortir semblait m'être ôtée pour toujours, et je croyais fermement que jamais créature humaine n'avait mis le pied dans ce lieu sauvage. Ma demeure se trouvait, selon moi, suffisamment fortifiée: j'avais un grand désir de faire une découverte plus complète de l'île, et de voir si je ne pourrais point rencontrer des productions qui me seraient restées cachées jusqu'alors.

Ce fut le 15 juillet que je commençai de faire une visite de mon île, la plus exacte que j'eusse encore faite. J'allai d'abord à la petite baie dont j'ai déjà fait mention, et où j'avais abordé avec tous mes radeaux. Je marchai le long de la rivière, et quand j'eus fait environ deux milles en montant, je trouvai que la marée ne portait pas plus loin, et qu'il n'y avait plus là qu'un petit ruisseau, dont l'eau était fort douce et fort bonne. Mais comme c'était l'été, c'est-à-dire la saison sèche, il n'y avait presque point d'eau en certains endroits: du moins n'en restait-il pas assez pour faire un courant un peu considérable.

Sur les bords de ce ruisseau, je trouvai plusieurs prairies agréables, unies et couvertes d'une belle verdure. En s'éloignant du lit, elles s'élevaient insensiblement: dans les endroits où il n'y avait pas d'apparence qu'elles fussent jamais inondées, c'est-à-dire près des coteaux qui les bordaient, je trouvai quantité de tabac vert, et dont la tige était extrêmement haute.

(1) Voir le numéro 1181 de l'Album Universel, et les suivants.

Il y avait plusieurs autres plantes que je ne connaissais point, et dont je n'avais jamais entendu parler, qui pouvaient avoir des propriétés que je ne connaissais pas davantage.

Je me mis à chercher de la cassave, racine qui sert de pain aux Américains dans tous ces climats; mais il me fut impossible d'en découvrir. Je vis de belles plantes d'aloès; mais je n'en connaissais pas encore l'usage: je vis aussi plusieurs cannes à sucre, mais sauvages et imparfaites, faute de culture.

Je me contentai de cette découverte pour cette fois; et je m'en revins en réfléchissant mûrement aux moyens par lesquels je pourrais m'instruire de la vertu des plantes et des fruits que je découvrirais à l'avenir: mais après m'en être bien occupé, je ne pris aucun parti; car, il faut en convenir, j'avais été si peu soigneux de faire mes observations, dans le temps que j'étais au Brésil, que je ne connaissais guère les plantes de la campagne, ou que du moins la connaissance que j'en avais ne pouvait pas m'être d'un grand secours dans l'état déplorable où je me trouvais.

Le lendemain, 16 du mois, je repris le même chemin; et m'étant avancé un peu plus que je n'avais fait la veille, je trouvai que le ruisseau et les prairies ne s'étendaient pas plus loin, et que la campagne commençait à être plus couverte de bois. Là je trouvai plusieurs sortes de fruits, et particulièrement des melons qui couvraient la terre, des raisins qui pendaient sur les arbres, et dont la grappe colorée et pleine était prête pour la vendange. Cette découverte me causa autant de surprise que de joie.

Mais je sus modérer mon appétit, et profiter d'une expérience qui avait été funeste à d'autres; car je me ressouvenais d'avoir vu mourir, en Barbarie, plusieurs Anglais, esclaves comme moi, qui avaient gagné la fièvre et la dysenterie à force de manger des raisins. J'eus pourtant le secret d'obvier à des suites si terribles, et de préparer ce fruit d'une manière excellente, en l'exposant et en le faisant sécher au soleil après l'avoir coupé, et je le gardai comme on garde en Europe ce qu'on appelle des raisins secs; je me persuadais qu'après l'automne ce serait un aliment aussi agréable que sain, et mon espérance ne fut point déçue.

Je passai là toute la journée; sur le soir je ne jugeai pas à propos de m'en retourner au logis, et je me déterminai, pour la première fois de ma vie solitaire, à découcher. La nuit étant venue, je choisis un logement tout semblable à celui qui m'avait donné retraite à mon premier abord dans l'île: ce fut un arbre bien touffu, sur lequel je me plaçai commodément, et je dormis d'un profond sommeil. Le lendemain au matin, je procédai à la continuation de ma découverte, en marchant près de quatre milles: j'allai droit au nord, et laissai derrière et à ma droite une chaîne de monticules.

Au bout de cette marche je me trouvai dans un pays découvert, qui semblait porter sa pente à l'occident; un petit ruisseau d'eau fraîche, sortant d'une colline, dirigeait son cours à l'opposite, c'est-à-dire à l'orient: toute cette contrée paraissait si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'aurait prise pour un jardin planté de main d'homme et il était aisé de voir qu'il y régnait un printemps perpétuel.

Je descendis un peu sur la croupe de cette vallée délicieuse, et je fis ensuite une station pour la contempler à loisir. D'abord l'admiration s'empara de mes sens; elle suspendit quelque temps mes soucis rongeurs pour me faire savourer en secret le plaisir de voir que tout ce que je contemplais était mon bien; que j'étais le seigneur et le roi absolu de cette région; que j'y avais un droit de possession, et que, si j'avais des héritiers, je pourrais les leur transmettre aussi incontestablement qu'on ferait d'un fief en Angleterre. J'y vis une grande quantité de cacaotiers, d'orangers, de limoniers et de citronniers, tous sauvages, et dont il n'y avait que très peu qui portassent du fruit, du moins dans la saison présente. Néanmoins les limons verts que je cueillis étaient non seulement agréables à manger, mais encore très sains; et dans la suite j'en mêlais le jus avec de l'eau, qui en recevait un goût très agréable, et devenait par là plus fraîche et plus salubre.

Je me voyais maintenant assez d'ouvrage sur les bras: il s'agissait de cueillir du fruit et de le

transporter ensuite dans mon habitation; car j'avais résolu d'amasser une provision de raisins et de citrons pour en faire usage pendant la saison pluvieuse, que je savais approcher.

Pour cet effet, je fis trois monceaux, dont deux étaient de raisins, et l'autre de limons et de citrons mêlés ensemble. Je tirai de chacun une petite portion pour l'emporter, et avec cela je pris le chemin de la maison, résolu de revenir au plus tôt, et de me munir d'un sac ou de quelque autre meuble, tel que je pourrais trouver, pour enlever le reste.

Après mon voyage de trois jours, je me rendis chez moi: c'est ainsi que j'appellerai désormais ma tente et ma caverne. Mais avant que d'y arriver, mes raisins s'étaient froissés et écrasés à cause de leur grande maturité et de leur pesanteur, en sorte qu'ils ne valaient plus que peu de chose, pour ne pas dire rien du tout. Quant aux limons, ils se trouvèrent très bons; mais il n'y en avait qu'un petit nombre.

Le jour suivant, qui était le 19, je retournai, avec deux petits sacs que j'avais faits, pour aller chercher ma récolte. Mais je fus surpris de voir que mes raisins, que j'avais laissés la veille si appétissants et bien amoncelés, étaient aujourd'hui tous gâtés, tous par morceaux, traînés et dispersés çà et là, et qu'une partie en avait été rongée et dévorée. J'en conclus qu'il y avait dans le voisinage quelques animaux sauvages qui avaient fait tout ce dégât.

Enfin, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les laisser en un morceau ni de les emporter dans un sac, parce que, d'un côté, ils seraient pressés et écrasés sous leur propre poids, et que, de l'autre, ce serait les livrer aux bêtes sauvages, je trouvai une troisième méthode qui me réussit: ce fut de cueillir une grande quantité de raisins, et de les suspendre au bout des branches des arbres pour les sécher et les cuire au soleil; mais quant aux limons et aux citrons, j'en emportai au logis autant qu'il en fallait pour plier sous ma charge.

Pendant mon retour de ce petit voyage, je contempiais avec admiration la fécondité de cette vallée, les charmes de sa situation, l'avantage qu'il y aurait de s'y voir à l'abri des orages du vent d'est, derrière ces bois et ces cotteaux; et je conclus que l'endroit où j'avais fixé mon habitation était sans contredit le plus mauvais de toute l'île. Ainsi je pensai dès lors à déménager et à me choisir, s'il était possible, dans ce séjour fertile et agréable, une place aussi forte que celle que je méditais de quitter.

J'eus longtemps ce projet en tête, et la beauté du lieu m'en faisait repaître mon imagination avec plaisir; mais quand je vins à considérer les choses de plus près et à réfléchir que ma demeure actuelle était proche de la mer, je trouvai que ce voisinage pourrait donner lieu à quelque événement favorable pour moi; que la même destinée qui m'avait poussé où j'étais pourrait m'y envoyer des compagnons de malheur; et que, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'apparence que cet heureux événement pût jamais arriver, néanmoins si je venais à me renfermer dans les collines et dans les bois au centre de l'île, ce serait redoubler mes entraves et rendre mon affranchissement non seulement peu probable, mais même impossible: je conclus donc que je ne devais point changer de demeure.

J'étais pourtant devenu tellement amoureux d'un si bel endroit, que j'y passai presque tout le reste de juillet; et quoique, après m'être avisé, j'eusse décidé de ne point changer de domicile, je ne pus m'empêcher de satisfaire en partie mon envie, en y faisant une petite métairie au milieu d'une enceinte assez spacieuse, enceinte qui était composée d'une double haie bien palissadée, aussi haute que je pouvais atteindre, et toute remplie en dedans de petit bois. Je couchai quelquefois deux ou trois nuits consécutives dans cette seconde forteresse, en passant et repassant par-dessus la haie en échelle, comme je faisais dans la première, et dès lors je me regardai comme un homme qui avait deux maisons, l'une sur la côte pour veiller au commerce et à l'arrivée des vaisseaux, l'autre à la campagne pour faire la moisson et la vendange. Les ouvrages et le séjour que je fis dans cette dernière me tinrent jusqu'au 1er août.

Je ne faisais que de finir mes fortifications et de commencer à jouir de mes travaux, quand les pluies vinrent m'en déloger et me chasser dans ma première habitation, d'où je ne devais pas sortir de sitôt; car, quoique dans la nouvelle je me fusse fait une tente avec une pièce de voile et que je l'eusse fort bien tendue comme j'avais déjà fait dans l'ancienne, je n'étais pourtant pas au pied d'un rocher haut et sans pente qui me servit de boulevard contre le gros temps, et je n'avais pas derrière moi une caverne pour me retirer en cas de pluies extraordinaires.

J'ai déjà dit que j'avais achevé ma métairie au commencement d'août, et que, dès ce temps-là, je commençais à en goûter les douceurs; j'ajouterai, en continuant mon journal, qu'au troisième jour du même mois, je trouvai les raisins que j'avais suspendus parfaitement secs, bien cuits au soleil, en un mot excellents; en conséquence, je commençai à les ôter de dessus les arbres, et je fis très bien de prendre cette sage précaution, autrement les pluies qui survinrent les auraient entièrement gâtés et m'auraient fait perdre mes meilleures provisions d'hiver, car j'avais plus de deux cents grappes. Il me fallut du temps pour les prendre, pour les transporter chez moi et pour les serrer dans ma caverne. Je n'eus pas plutôt terminé cette opération que les pluies commencèrent et durèrent depuis le quatorzième jour d'août jusqu'à la mi-octobre. Il est bien vrai qu'elles se ralentissaient quelquefois; mais aussi elles étaient de temps en temps si violentes, que je ne pouvais sortir de ma caverne pendant plusieurs jours.

Depuis le 14 du mois d'août jusqu'au 26, il plut sans relâche, tellement que je ne sortis point de tout ce temps-là; j'étais devenu très soigneux de me garantir de la pluie. Durant cette longue retraite, je commençai un peu à me trouver à court de vivre; mais m'étant hasardé à aller deux fois dehors, je tuai à la chasse un chevreau, et trouvai une tortue fort grosse, qui fut pour moi un grand régal. Je réglais mes repas de la manière suivante: je mangeais une grappe de raisin pour mon déjeuner, un morceau de chevreau ou de tortue grillé pour mon dîner, car par malheur je n'avais aucun vase propre à bouillir ou à étuver quoi que ce soit, et puis à souper, deux ou trois oeufs de tortue faisaient mon affaire.

Pour me désennuyer et faire en même temps quelque chose d'utile dans cette espèce de prison où me confinait la pluie, je travaillais régulièrement deux ou trois heures par jour à agrandir ma caverne, et conduisant ma sape peu à peu vers un des flancs du rocher, je parvins à le percer de part en part et à m'établir une entrée et une sortie libres derrière mes fortifications; mais je conçus d'abord quelque inquiétude de me voir ainsi exposé, car de la manière dont j'avais ménagé les choses auparavant je m'étais vu parfaitement bien fermé, au lieu qu'à présent j'étais en butte au premier agresseur qui viendrait m'attaquer. Il faut pourtant avouer que j'aurais de la peine à justifier la crainte qui me vint sur cet article, et que j'étais trop ingénieux à me tourmenter, puisque la plus grosse créature que j'eusse encore vue dans l'île était un bouc.

Le 30 septembre ramena l'anniversaire de mon funeste débarquement. Je calculai les crans marqués sur mon poteau, et j'y trouvai qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours que j'étais à terre. J'observai ce jour comme un jour de jeûne solennel, le consacrant tout entier à des exercices religieux, me prosternant à terre avec une humilité profonde, reconnaissant la justice des jugements de Dieu sur moi, et implorant enfin sa miséricorde au nom de son Fils. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures et jusqu'au soleil couchant, après quoi je mangeai un morceau de biscuit avec une grappe de raisin, et, terminant cette journée avec dévotion comme je l'avais commencée, j'allai me coucher.

Peu de temps après, je m'aperçus que mon encre me manquerait bientôt; je fus donc obligé d'en être très économe, me contentant d'écrire les circonstances les plus remarquables de ma vie, sans faire un détail journalier des autres choses.

ELLE

(SONNET)



Poésie de Charles Lecocq

Musique de CAMILLE SAINT-SAENS

CHANT

Allegretto poco rubato

dolce

Un regard caressant,

PIANO

mf *p*

Ped. *

u. ne bouche ri. eu. se: Pro. mes. se du re. gard que la bou. che dément, A.

Ped. * *Ped.* *

lors qu'on voudrait croire au souri. re char. mant, L'œil a. langui. se voile et dit qu'elle est ré.

Ped. *Ped.* *Ped.* *Ped.* *

veu. se.

mf

Expansive — à l'exces tantôt triste ou joyeu... se, Son. hu. meur dé. con.

... certe et fait que vai. ne. ment On as. pire à sur. prendre, un ten. dre sen. ti.

... ment Dans cette â. me d'a. zur, fran. che et mys. té. ri. eu. se.

Più mosso
cresc. appassionato

Que de fois, poursui. vant un rê. ve — a. ven. tu. reux, En. traî. né par l'e. lan d'un cœur — trop a. mou.

Più mosso

dim.

reux, J'ai tenté d'approcher ma lèvre de sa lèvre

pp

Meno mosso Tempo 1^o

p Mais sans rien soupçonner de mon désir profond, Et le reste étran-

rit. **Meno mosso Tempo 1^o**

f *pp*

poco a poco dim.

gère à l'espoir qui m'enfièvre... Et mon baiser déçu va mou-

mf *poco a poco dim.*

Red. *Red.* *Red.*

rit. **a Tempo**

rir sur son front.

rit. **a Tempo**

(suivez) *pp*

Red.

Montréal, 12 janvier 1907.

Album Universel (Monde Illustré) No 1185

XIII

TRAVAUX ASSIDUS. NOUVELLE EXCURSION DANS L'ILE

Je m'apercevais déjà de la régularité des saisons : je ne me laissais plus surprendre ni par la pluvieuse ni par la sèche, et je savais me pourvoir pour l'une et pour l'autre. Mais avant d'acquérir une telle expérience, j'avais été obligé d'en faire les frais, et l'essai que je vais rapporter était un de ceux qui m'ont coûté le plus cher. J'ai dit plus haut que j'avais conservé le peu d'orge et de riz qui avait crû d'une manière inattendue. Il pouvait bien y avoir trente épis de riz et vingt d'orge, et je croyais que c'était le temps propre à semer ces grains, parce que les pluies étaient passées, et que le soleil était parvenu au midi de la ligne.

D'après ce projet, je cultivai une pièce de terre le mieux qu'il me fut possible avec une pelle de bois, et, l'ayant partagée en deux, je semai mon grain. Mais pendant cette opération il me vint en pensée que je ferais bien de ne pas tout employer pour cette première fois, parce que je ne savais quelle saison était la plus propre pour les semences; je risquai donc environ les deux tiers de mon grain, réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je me sus bon gré dans la suite de m'y être pris avec cette précaution. De tout ce que j'avais semé, il n'y eut pas un seul grain qui vint à maturité, parce qu'aux mois suivants, qui composaient la saison sèche, la terre, n'ayant reçu aucune pluie après que j'eus déposé la semence, manquait de l'humidité nécessaire pour la faire germer, et ne produisit rien du tout jusqu'au retour de la saison pluvieuse, où elle poussa de faibles tiges qui dépérèrent.

Voyant que ma première semence ne croissait point, et devinant aisément qu'il n'en fallait pas demander d'autre cause que la sécheresse, je cherchai un autre champ pour faire un autre essai. Je bêchai donc une pièce de terre près de ma nouvelle métairie, et je semai le reste de mon grain en février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence, ayant les deux mois de mars et d'avril pour être humectée, poussa fort heureusement et fournit la plus belle récolte que je pusse attendre; mais comme cette seconde semence était seulement un reste de la première, et que, n'osant pas la risquer tout entière, j'en avais épargné pour une troisième, elle ne donna qu'une petite moisson qui pouvait monter à deux picotins, l'un de riz, l'autre d'orge.

Mais l'expérience que je venais de faire me rendit très habile sur ce point: j'appris le moment juste où il fallait semer, et je sus par expérience que je pouvais chaque année faire deux semences et recueillir deux moissons.

Pendant que mon blé croissait, je fis une découverte dont je sus bien profiter par la suite. Dès que les pluies furent passées et que le temps commença à se mettre au beau, ce qui arriva vers le mois de novembre, j'allai faire un tour à ma maison de campagne. Après une absence de quelques mois, j'y trouvai les choses dans le même état où je les avais laissées, et même en quelque façon améliorées. Le cercle ou la double haie que j'avais formée était entière; bien plus, les pieux que j'avais faits avec des branches d'arbres coupées dans le voisinage avaient tous poussé et produit de longues branches, comme auraient pu faire des saules, qui repoussent généralement la première année après qu'on les a élagués depuis le tronc jusqu'à la cime; mais je ne saurais comment appeler ces arbres dont les branches m'avaient fourni des pieux. J'étais bien étonné de voir croître ces jeunes plants; je les taillai et les cultivai de façon qu'ils pussent tous venir à un même niveau, s'il était possible. Vous ne sauriez croire combien ils prospérèrent, ni la belle apparence qu'ils présentaient au bout de trois ans, puisque, quoique mon enceinte eût environ vingt-cinq toises de diamètre, ils la couvrirent bientôt tout entière et formèrent enfin un ouvrage si épais qu'on aurait pu loger dessous durant toute la saison sèche.

Ceci me fit résoudre à couper d'autres pieux de la même espèce et à en faire une haie en forme de demi-cercle pour enfermer ma muraille, j'entends celle de ma première demeure, et c'est aussi ce que j'exécutai; car, ayant planté

un double rang de ces pieux, qui devenaient des arbres, à la distance d'environ huit toises de mon ancienne palissade, ils grandirent fort vite, et servirent d'abord de couverture pour mon habitation, et dans la suite même, de rempart et de défense, comme je le raconterai en son lieu.

Je trouvai dès lors qu'on pouvait en général diviser les saisons de l'année, non pas en été et en hiver, comme on fait en Europe, mais en temps de pluie et de sécheresse, qui se succédaient alternativement deux fois par an l'un à l'autre.

J'ai déjà dit que j'avais appris à mes dépens combien les pluies étaient contraires à la santé, et c'est à cause de cela que je faisais toutes mes provisions d'avance, de crainte d'être obligé d'aller dehors pendant les mois pluvieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que je fusse oisif dans ma retraite; j'y trouvais assez d'occupations, et je manquais encore d'une infinité de choses dont je ne pouvais me pourvoir que par un rude travail et une occupation continue. Par exemple, je voulus me fabriquer un panier; je m'y pris de plusieurs manières; mais les baguettes que j'employais pour cela étaient si aisées à casser, que je n'en pouvais jamais rien faire. J'eus lieu, dans cette conjoncture, de me savoir bon gré de ce qu'étant encore petit garçon, je m'étais fait un plaisir de fréquenter la boutique d'un vannier qui demeurait dans la ville où mon père demeurait, et de lui voir faire ses ouvrages d'osier: semblable à la plupart des enfants, je lui rendais de petits services; je remarquais soigneusement la manière dont il travaillait; je mettais quelquefois la main à l'oeuvre, et enfin j'avais acquis une pleine connaissance de la méthode ordinaire de cet art. Il ne me manquait donc que des



Je l'emportai chez moi.

matériaux, lorsqu'il me vint dans l'esprit que les petites branches de l'arbre sur lequel j'avais coupé mes pieux qui avaient poussé, pourraient bien être aussi flexibles que celles du saule ou de l'osier d'Angleterre, et je résolus de l'essayer.

Dans ce dessein, je m'en allai le lendemain à ma métairie, ou, comme je l'appelais, à ma maison de campagne, et, ayant coupé quelques rameaux de l'arbre dont je viens de parler, je les trouvai aussi propres que je pouvais le souhaiter à l'usage que j'en voulais faire. Je retournai donc bientôt après avec une hache pour couper une grande quantité de ces petites branches; ce que je n'eus point de peine à faire, parce que l'arbre qui les produit était fort commun dans ce canton. Je les plaçai et les étendis dans mon enclos pour les sécher, et, dès qu'elles furent propres à mettre en oeuvre, je les portai dans ma caverne, où je m'occupai, pendant la saison suivante, à faire de mon mieux un certain nombre de paniers, soit pour transporter de la terre ou autre chose, soit pour serrer du fruit, soit pour d'autres usages, et, quoique je ne les fisse pas dans la dernière perfection, ils étaient pourtant d'assez bon service pour l'usage auquel je les destinais. J'eus soin depuis ce temps-là de ne m'en laisser jamais manquer, et à mesure que les vieux dépérissaient, j'en faisais de nouveaux. Je m'attachai surtout à confectionner quelques paniers forts et profonds, pour serrer mon blé, au lieu de le mettre dans des sacs, pour le temps où je ferais une bonne récolte.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté, je mis en mouvement les ressorts de mon imagination pour voir s'il ne serait pas possi-

ble de suppléer au besoin extrême que j'avais de deux choses. D'abord je manquais de vases propres à contenir des choses liquides, n'ayant que deux petits barils dans lesquels il y avait encore actuellement beaucoup de rhum, et quelques bouteilles de verre médiocrement grandes, les unes carrées, les autres rondes, qui contenaient de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Je ne possédais pas seulement un pot pour faire cuire la moindre chose, excepté une grosse marmite que j'avais sauvée du vaisseau, mais qui, à raison de sa grandeur, n'était point propre pour y faire du bouillon, ou étuver quelquefois un morceau de viande tout seul. La seconde chose que j'aurais bien voulu avoir était une pipe à fumer du tabac; mais cela me parut impossible pendant quelque temps; cependant à la fin je trouvai une bonne invention pour y suppléer.

Je m'occupais tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à faire des ouvrages d'osier, et j'allais ainsi voir la fin de mon été, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie de mon temps, qui m'était si précieux.

XIV

ROBINSON DEVIENT BON CHARPENTIER ET HABILE CULTIVATEUR

J'ai dit plus haut que j'avais un grand désir de parcourir toute l'île, que je m'étais avancé jusqu'à la source du ruisseau, et que de là j'avais établi ma métairie, et d'où rien ne s'opposait à la vue jusqu'à l'autre côté de l'île et au rivage de la mer. Je voulus traverser jusque-là; je pris donc mon fusil, une hache et mon chien, avec cela une quantité plus qu'ordinaire de plomb et de poudre et deux ou trois grappes de raisin que je mis dans mon sac, et je me mis en chemin. Quand j'eus traversé toute la vallée dont j'ai déjà parlé, je découvris la mer à l'ouest et comme il faisait un temps fort clair, je vis distinctement la terre: je ne pouvais dire si c'était une île ou un continent, mais je voyais qu'elle était très élevée, qu'elle s'étendait de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, et ne pouvait pas être éloignée de moins de quinze lieues.

Tout ce qu'il m'était permis de savoir de la situation de cette terre, c'est qu'elle était dans l'Amérique, et suivant tous les calculs que j'avais pu faire, elle devait confiner avec les pays espagnols: il était possible qu'elle fût entièrement habitée par des sauvages qui, si j'y eusse abordé, m'auraient sans doute fait subir un sort plus dur que n'était le mien. J'acquiesçai donc aisément aux dispositions de la Providence, qui règle toutes choses pour le mieux. Cette découverte ne porta aucune atteinte à mon repos; et je me donnai bien garde de me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissants.

Outre cela, quand j'eus mûrement considéré la chose, je trouvai que, si cette côte faisait une partie des conquêtes espagnoles, je verrais infailliblement passer et repasser de temps à autre quelques vaisseaux; que si, au contraire, je n'en voyais pas un seul, il fallait que ce fût la côte qui sépare la Nouvelle Grenade du Brésil, et qui est une retraite de sauvages, mais des plus cruels, puisqu'ils sont anthropophages ou mangeurs d'hommes, et qu'ils ne manquent point de massacrer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avais tout à loisir en faisant ces réflexions. Ce côté de l'île me parut tout différent du mien; les paysages en étaient beaux, les vallées et les plaines toutes verdoyantes et émaillées de fleurs, les bois hauts et touffus. Je vis quantité de perroquets; j'avoue que j'aurais bien voulu en attraper un pour l'appriivoiser et lui apprendre à parler. Je me donnai bien du mouvement pour cela, et à la fin j'en attrapai un jeune, que j'abattis d'un coup de bâton; mais l'ayant relevé, j'eus soin de le mettre dans mon sein, et à force de le soigner, il se remit et se fortifia si bien, que je l'emportai chez moi. Quelques années s'écoulèrent avant que je pusse le faire parler; mais enfin je lui appris à m'appeler par mon nom d'une façon tout à fait familière: il en résultait par la suite un incident qui n'est au fond qu'une bagatelle, mais qui ne laissera pas de divertir le lecteur, et que je rapporterai en sa place.

Ce voyage me procura beaucoup de plaisir; je trouvai dans les lieux bas des animaux

que je prenais les uns pour des lièvres, les autres pour des renards; mais ils avaient quelque chose de bien différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors, et quoique j'en tuasse plusieurs, je ne succombai pourtant pas pas à la tentation d'en manger. En effet, j'aurais eu grand tort de courir quelque risque par rapport aux aliments, puisque j'en avais en quantité et de très bons, entre autres des chèvres, des pigeons et des tortues; si l'on y ajoute mes raisins, je défie tous les marchés de Londres de fournir une table mieux que je ne pouvais fournir la mienne, eu égard au nombre des convives; et si, d'un côté, mon état était déplorable, je devais, de l'autre, m'estimer fort heureux de ce que, bien loin d'être réduit à la diète et à la nécessité de jeûner, je jouissais d'une parfaite abondance, assaisonnée de délicatesse.

Durant ce voyage, je ne faisais jamais plus de deux milles ou environ par jour, en calculant les distances à vol d'oiseau; mais je faisais tant de tours et de détours, pour voir si je ne rencontrerais pas quelque chose d'avantageux, que j'étais assez fatigué toutes les fois que j'arrivais au lieu où je devais choisir mon gîte pour la nuit, et alors j'allais me nicher sur un arbre, ou bien je me logeais entre deux, plantant un rang de pieux à chacun de mes côtés pour me servir de barricades, ou du moins pour empêcher que les bêtes sauvages pussent venir sur moi sans m'éveiller auparavant.

Dès que je fus arrivé au bord de la mer, mon admiration de l'île augmenta par ce côté; tout ce qui se présentait à ma vue me confirmait dans l'opinion où j'étais déjà, que le plus mauvais lot m'était échu en partage. Le rivage que j'habitais ne m'avait fourni que trois tortues en un an et demi de temps, au lieu que celui de la vue duquel je jouissais alors en était couvert. Tout y fourmillait d'oiseaux de plusieurs sortes, dont les uns m'étaient connus de vue, les autres inconnus, la plupart très bons à manger, quoique je n'en pusse pourtant pas dire le nom, excepté ceux qu'on appelle, dans l'Amérique, des *pingouins*.

J'en aurais pu tuer autant que j'aurais voulu, mais j'étais chiche de ma poudre et de mon plomb, et je souhaitais plutôt de tuer un chèvre, s'il était possible, parce qu'il y avait beaucoup plus à manger. Cependant, quoique cette partie de la côte fût bien plus abondante en chèvres que celle où j'habitais, il était beaucoup plus difficile de les approcher, parce que ce canton se trouvait plat et uni, et qu'elles pouvaient m'apercevoir bien plus aisément que lorsque j'étais sur les rochers et sur les collines.

Quelque charmante que fût cette contrée, je ne sentais pourtant pas le moindre désir de changer d'habitation; j'étais accoutumé à celle où je m'étais fixé dès le commencement; et dans le moment même où j'admirais mes belles découvertes, il me semblait que j'étais éloigné de chez moi et dans un pays étranger.

Enfin je pris ma route le long de la côte tirant à l'est et je crois que je parcourus bien douze milles: alors je plantai une grande perche sur le rivage pour me servir de marque, et je pris le parti de m'en retourner au logis, en décidant pourtant que la première fois que je me mettrais en chemin pour faire un autre voyage, je prendrais à l'est de mon domicile, et qu'enfin je ferais la moitié du tour de l'île avant d'arriver à ma marque.

Je pris pour m'en retourner un autre chemin que celui par où j'étais venu, croyant que je pourrais aisément avoir l'aspect de toute l'île, et ne pas manquer, en jetant la vue çà et là, de trouver mon ancienne demeure. Je me trompais néanmoins dans ce raisonnement, car quand je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le pays, je me trouvai dans une vallée spacieuse, mais environnée de collines tellement couvertes de bois, qu'il n'y avait aucun moyen de deviner mon chemin, à moins que ce ne fût au cours du soleil; encore aurait-il fallu pour cela que je susse la position de cet astre, ou l'heure du jour.

Il arriva pour surcroît d'infortune qu'il fit un temps sombre durant les trois ou quatre jours que je passai dans cette vallée: comme je ne pouvais point voir le soleil pendant ce temps-là, j'eus le déplaisir d'être errant et vagabond, de me voir enfin obligé de regagner le bord de la mer, où je cherchai ma perche, et de repren-

dre le chemin que j'avais déjà fait. Ainsi je m'en retournai au logis à petites journées, supportant et le poids de la chaleur qui était excessive, et celui de mon fusil, de mon fournillement, de ma hache et de mes provisions.

Mon chien dans cette caravane, surprit un jeune chevreau et le saisit: j'accourus d'abord, et fus assez diligent pour sauver ce petit animal de la gueule du chien et le prendre en vie. Je souhaitais passionnément de le transporter au logis, s'il était possible, car souvent je m'étais occupé, dans mes réflexions, de l'idée et des moyens de prendre un couple de ces jeunes animaux, et de les nourrir pour former un troupeau de chèvres apprivoisées, lequel, au défaut de ma poudre et de mon plomb, pourrait un jour subvenir à ma nourriture.

Je fis un collier pour le chevreau, je le lui passai autour du cou et, avec une corde que j'y attachai, je le menai à ma suite: ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à ma métairie; mais quand j'y fus arrivé, je l'y enfermai et le laissai là; car il me tardait bien d'être de retour et de me revoir chez moi après un mois d'absence.

On ne saurait croire quelle satisfaction ce fut pour moi de revoir mon ancien foyer, et de reposer mes membres fatigués dans mon lit suspendu. Le voyage que je venais de faire, sans tenir de route certaine pendant le jour, sans avoir de retraite assurée pour la nuit, m'avait si fort lassé sur la fin, que mon ancienne maison



Le rivage était couvert de tortues et de pingouins.

me paraissait aujourd'hui un établissement parfait où rien ne manquait. Tout ce qui était autour de moi m'enchantait, et je résolus de ne plus m'éloigner désormais pour un temps considérable, tant que ma destinée me retiendrait dans l'île.

Je gardai la maison pendant une semaine, pour goûter les douceurs du repos et pour me refaire de mon long voyage. Cependant, une affaire de grande conséquence m'occupait sérieusement; c'était une cage que je faisais pour mon perroquet; il commençait déjà à être de la famille, et nous nous connaissions parfaitement lui et moi. Ensuite je pensai au pauvre chevreau que j'avais enfermé dans l'enceinte de ma métairie, et je jugeai à propos de l'aller chercher, ou du moins de lui porter à manger. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois et l'emmenai. La faim qu'il avait soufferte l'avait maté et rendu souple, au point qu'il me suivait comme un chien et que j'aurais bien pu me dispenser de le tenir à l'attache. J'en pris un soin particulier, ne cessant de lui donner à manger et de le caresser tous les jours. En peu de temps il devint si familier, si gentil, si caressant, qu'il ne voulut jamais me quitter depuis, et fut agrégé au nombre de mes autres domestiques.

La saison pluvieuse de l'équinoxe d'automne était revenue. Le 30 septembre était l'anniversaire de ma descente dans l'île où j'étais depuis deux ans, et je n'avais pas plus d'espérance d'en pouvoir sortir que le premier jour; je l'observai d'une manière aussi solennelle que l'année précédente. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu, et je remerciai sa divine providence de s'être manifestée à moi, et de m'avoir fait connaître que dans cette solitude je pouvais être heureux, de ce qu'il me dédommageait amplement des maux que je souffrais, et suppléait aux biens que je manquais par la pré-

sence et la communication de sa grâce; m'assistant, me consolant, m'encourageant à attendre sa protection pour la vie présente et une félicité sans bornes pour celle qui est à venir.

Auparavant, quand j'allais chasser ou visiter la campagne, j'étais sujet à tomber dans des réflexions chagrines à la vue de ma condition, et à me pâmer subitement de douleur lorsque je considérais les forêts, les montagnes et les déserts, où, sans compagnon et sans ressource, je me voyais renfermé par les barrières éternelles de l'Océan; ces pensées me surprenaient souvent au milieu de mon plus grand calme: comme un orage, elles me jetaient dans le trouble et le désordre, me faisaient entrelacer mes mains l'une dans l'autre et pleurer comme un enfant.

Quelquefois ces mouvements me prenaient au milieu de mon travail; alors je m'asseyais, soupirant amèrement, les yeux attachés à la terre durant deux ou trois heures de suite: et cela empirait ma condition, car si j'avais pu donner un libre cours à mes larmes et exhaler ma douleur en paroles et en plaintes, j'aurais soulagé la nature en la déchargeant d'un pesant fardeau.

Mais à cette heure mon esprit se repaissait d'autre chose; la lecture de la parole de Dieu faisait partie de mes occupations journalières; et de cette source émanaient toutes les consolations dont mon état présent avait besoin.

J'étais dans cette disposition d'esprit quand je commençai ma troisième année: et quoique je ne veuille pas ennuyer le lecteur par une relation aussi exacte de mes travaux durant cette année, que de ceux de la première, néanmoins il faut observer, en général, qu'il m'arriva rarement d'être oisif, mais que je partageais mon temps en autant de parties qu'il y avait de fonctions différentes auxquelles je m'étais obligé à vaquer: tels étaient premièrement le service de Dieu, et la lecture de l'Écriture sainte à laquelle je m'occupais régulièrement, et quelquefois trois fois par jour; secondement, les courses que je faisais avec mon fusil pour tuer de quoi manger, lesquelles duraient ordinairement trois heures lorsqu'il ne pleuvait pas; et en troisième lieu, les peines qu'il fallait que je me donnasse pour apprêter, pour cuire ce que j'avais tué, ou bien pour le conserver et en faire provision, ce qui me prenait une bonne partie de la journée. Outre cela, il faut remarquer que pendant tout le temps que le soleil était à son apogée ou dans le voisinage de ce point, les chaleurs étaient si excessives qu'il n'était pas possible de sortir: ainsi on doit supposer que je ne pouvais pas disposer de plus de trois ou quatre heures l'après-dînée; avec cette exception, néanmoins, que quelquefois je diversifiais mes heures de chasse par celles du travail; en sorte que je travaillais le matin, et sortais avec mon fusil sur le soir.

A cette brièveté du temps destiné pour le travail, je vous prie d'ajouter la pénible difficulté de ce même travail, et les heures que le défaut d'outils et le manque d'habileté m'obligeaient souvent de retrancher de mes autres occupations pour réussir à faire la moindre chose. Je citerai pour preuve quarante-deux jours entiers mis à fabriquer une planche pour me servir de tablette dans ma caverne, au lieu que deux scieurs, avec leurs outils et un atelier convenable, en auraient fait six d'un seul tronc en une seule journée.

Voici, par exemple, comment je m'y prenais. J'allais dans les bois choisir un gros arbre, parce que la planche devait être large. J'étais trois jours à couper cet arbre par le pied, et deux autres à l'ébrancher et à le réduire à une pièce de merrain. A force de hacher, de trancher et de charpenter, j'en réduisais les deux côtés en copeaux jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur. Il n'y a personne qui ne convienne qu'un tel ouvrage devait être un rude exercice pour mes mains, mais le travail et la patience m'en faisaient venir à bout comme de bien d'autres choses. J'ai seulement été bien aise de vous mettre devant les yeux cette particularité, pour montrer en même temps la raison pour laquelle tant de temps se consumait en de si petites choses: en effet, tel ouvrage qui n'est qu'une bagatelle et un jeu quand on a de l'assistance et des outils, demande, lorsqu'on est privé de ces deux choses, un temps et un travail infinis.

(A suivre)

Montréal, 12 janvier 1907.

Album Universel (Monde Illustré) No 1185

L'Intendant se retira enfin. Angélique demeurait agitée, embarrassée, et un peu mécontente. Elle se rassit sur le banc, cacha sa tête dans ses deux mains et se prit à songer. Sous son apparente indifférence, elle était la plus soucieuse des jeunes filles en ce moment-là. Elle comprit qu'elle avait à faire un immense travail, un sacrifice pénible; mais elle résolut de tout accomplir à quelque prix que ce serait; car, après tout, c'est elle, et non pas les autres, qui aurait à souffrir.

CHAPITRE XVIII

LA PRINCESSE MEROVINGIENNE ET LA CLASSE DES LOUISE

I

La cathédrale paraissait comme un autre monde, quand on comparait le calme dont elle était remplie, avec le bruit et le tapage de la place du marché, en face.

Sur la place, le soleil tombait brûlant et radieux, mais sa lumière ardente s'adoucisait en traversant les verres de couleur des grandes fenêtres de l'église, toute pleine de recueillement. Rompant la douce et religieuse clarté une forte colonnade au chapiteau sculpté, supportait une voûte haute où le pinceau avait dessiné le ciel ouvert avec des anges et des saints en adoration devant le Seigneur.

Comme des arcs-en-ciel au-dessus d'un trône, un baldaquin superbe, tout couvert d'or, chef-d'oeuvre de Le Vasseur, s'élevait au-dessus du sanctuaire. Des cierges brûlaient sur l'autel et l'encens montait en spirales odorantes vers les arceaux. Puis des anges et des saints paraissaient regarder avec amour, à travers ces nuages errants, la foule agenouillée dans l'adoration.

II

C'était l'heure des vêpres. L'orgue solennel et le choeur en surplus répondaient à la voix du prêtre. Le vaste temple débordait d'harmonie, et, dans les instants de silence, l'on croyait entendre le murmure mystérieux du fleuve de vie qui s'échappait du trône de Dieu et de l'Agneau.

Les fidèles étaient plongés dans une méditation respectueuse. Cependant, quelques-uns de ces indifférents qui semblent ne venir à l'église que pour voir et être vus, chuchotaient à l'oreille de leurs amis les rumeurs du jour. Le plaisir de se rencontrer valait bien à leurs yeux une petite prière!

Sur le perron se tenaient d'ordinaire, à l'heure des offices, quelques galants jeunes gens de la haute société. Ils présentaient l'eau bénite aux dames de leur connaissance. Cette piété mêlée d'un peu de galanterie n'est pas encore tout à fait disparue de notre temps, non plus que de ce lieu.

La porte de l'église était le lieu des assemblées, des rumeurs, des affaires, des rencontres, des annonces.

Là, les vieux amis s'arrêtaient pour se raconter les nouvelles, les marchands pour parler commerce. C'était la bourse et l'échange de Québec.

Là, le crieur public annonçait de sa voix d'airain, les proclamations royales du gouverneur, les édits de l'Intendant, les ordres de la Cour de justice, les ventes publiques et privées. Toute la vie de la cité semblait se concentrer là.

Quelques arbres majestueux, rejetons de la forêt primitive, ornaient la place du marché; un mince filet d'eau l'arrosait en murmurant, et la croix du clocher y laissait chaque jour tomber son ombre comme une bénédiction.

III

Deux jeunes gens fort bien mis, flânaient, cet après-midi-là, près de la porte du couvent, dans l'étroite rue qui aboutissait au marché.

Ils allaient et venaient sur un court espace, paraissaient impatients et regardaient souvent l'horloge du beffroi de la chapelle, à travers les ormes du jardin des Frères Récollets.

La porte du couvent s'ouvrit, et une demi-douzaine de jeunes filles, pensionnaires et externes, se précipitèrent dehors. Elles avaient une heure de liberté. Elles descendirent vivement les larges degrés et furent accostées aussitôt par les jeunes gens. C'étaient elles qu'ils

attendaient. Après l'échange d'une poignée de mains, ils se dirigèrent ensemble en ricanant vers le marché, passèrent devant les échopes, achetèrent des bonbons, puis se rendirent à l'église par curiosité.

Ils se mirent à genoux pour prier un instant. Alors, les jeunes filles virent s'agiter une main finement gantée. C'était le chevalier Des Meloises qui leur envoyait des saluts de l'autre côté de la nef.

Il avait récité à la hâte un ou deux "Ave." Sa dévotion n'en demandait pas davantage. Il promenait ses regards autour de lui avec un air de condescendance, critiquait la musique et regardait en face les femmes qui levaient la tête. Plusieurs soutinrent bravement son examen.

Les élèves des Urselines sortirent avant la fin de l'office et le rencontrèrent dans le bas-côté. L'une d'elles lui dit d'un air enjoué:

—Chevalier Des Meloises, nous ne pouvons pas prier plus longtemps pour vous! Mère Supérieure ne nous a donné qu'une heure pour entendre le salut aux vêpres et visiter quelques magasins. Nous voudrions faire une petite course dans la ville, ainsi, adieu! Mais si vous aimiez autant notre compagnie que l'église, vous pourriez venir avec nous. Vous en escorterez deux. Vous voyez, nous sommes six pour deux messieurs.

—Je préfère aller avec vous, mademoiselle de Brouague, répondit galamment Des Meloises.

Il oubliait l'importante réunion des directeurs de la grande compagnie; mais les affaires se réglaient bien sans lui.

Louise de Brouague n'estimait pas fort le chevalier Des Meloises, mais enfin, comme elle le disait à l'une de ses compagnes, il faisait une bonne canne quand elle ne pouvait en avoir de meilleure.

—Nous sommes sorties tout un bataillon aujourd'hui, reprit-elle, en regardant le groupe jovial de ses amies. Un magnifique échantillon de la fameuse classe des Louise! n'est-ce pas, chevalier?

—Magnifique! superbe! incomparable! exclama le chevalier.

Et il les lorgnait avec admiration.

—Mais comment avez-vous pu obtenir cette faveur? demanda-t-il. Une Louise suffit pour bouleverser la ville... Et six à la fois! En vérité! la supérieure est bien complaisante aujourd'hui.

—Oh! si elle l'est! Écoutez! D'abord nous n'aurions pas obtenu la permission de sortir aujourd'hui, si nous n'avions commencé par gagner la bonne Mère des Séraphins. C'est elle qui a intercédé pour nous. Et nous voici errantes dans les rues de Québec, prêtes à toutes les aventures qu'il plaira au ciel nous envoyer.

IV

La jolie Louise de Brouague pouvait bien exalter la classe des Louise. Toutes les élèves de cette classe portaient ce nom, et toutes étaient remarquables par leur beauté, leur rang et leurs manières.

La plus belle de toutes était mademoiselle de Brouague. Après la cession du Canada, alors qu'elle était encore dans toute sa beauté, elle suivit en Angleterre le chevalier de Lévy, son mari, et vint à la Cour rendre hommage à son nouveau Souverain. Georges III qui était jeune encore, fut frappé de sa grâce et de sa beauté, et il lui dit galamment:

—Si les dames du Canada sont aussi belles que vous, j'ai véritablement fait une conquête!

Accompagner les jeunes pensionnaires du couvent quand elles se promenaient dans la ville, c'était pour les galants d'alors un passe-temps agréable, une amoureuse corvée.

Aujourd'hui, ces promenades furtives se pratiquent encore et les galants renaissent toujours.

Les pieuses soeurs ne soupçonnaient point les ruses mises en jeu par les jolies élèves qui voulaient aller respirer l'air de la ville. Dans tous les cas, elles fermaient charitablement les yeux sur ce qu'elles ne pouvaient empêcher. Sous leur guimpe de neige battait toujours un coeur humain.

—Pourquoi donc n'êtes-vous pas à Belmont, aujourd'hui, chevalier Des Meloises, demanda tout à coup, Louise Roy, une gentille questionneuse qui ne se gênait guère. Ses longs cheveux châtain excitaient l'admiration et l'envie

de toutes les femmes. Il n'y en avait pas de plus beaux. Quand elle les détachait, ils la couvraient comme d'un voile splendide, et tombaient jusqu'à ses genoux. Ses yeux gris, profonds, étaient comme des puits de sagesse. Elle avait l'éclat du lis, et seules quelques taches de rousseur pâles, comme si elles eussent été faites par le soleil, ajoutaient à ses charmes en rompant la monotonie de sa blancheur. Les religieuses l'appelaient la princesse Mérovingienne, la fille des rois chevelus, et partout elle était reine par droit de jeunesse, d'esprit et de beauté.

—Je n'aurais pas eu le plaisir de vous rencontrer à Belmont, Mademoiselle Roy, répondit le chevalier Des Meloises, j'ai préféré n'y pas aller.

La question ne lui avait pas plu.

—Vous êtes toujours flatteur, toujours poli, chevalier, reprit-elle.

Et un vif mouvement de ses lèvres mignonnes simula la moquerie.

—Je ne comprends pas, continua-t-elle, qu'on refuse d'y aller. Toute la ville y est, j'en suis certaine, car je ne rencontre personne dans les rues.

Elle s'empara coquettement d'un lorgnon et se mit à regarder partout:

—Personne! je ne vois personne.

Ses compagnes prétendirent, plus tard, qu'elle regardait le chevalier en disant cela.

Elle rit aux éclats et avoua que c'était possible.

V

—Avez-vous entendu parler de la fête de Belmont, au couvent, mademoiselle Roy? demanda le chevalier en faisant tourner sa canne.

—Nous n'avons entendu parler, et nous n'avons parlé que de cela depuis huit jours. Nos maîtresses ont eu de la besogne, car nous causions toujours, au lieu d'étudier nos leçons comme des filles sages, pour mériter des points de bonne conduite. La fête, le bal, les toilettes, la compagnie, tout cela remplissait nos coeurs et nos têtes! si bien, chevalier, que Louise de Beaujeu que voici... devinez ce qu'elle a dit. La maîtresse de classe lui demandait comment se traduit ciel en latin. Vous ne le devinez point? Elle a répondu: "Belmont!"

—Pas de ces contes, mademoiselle Roy! riposta Louise de Beaujeu avec un éclair de joie dans les paupières. Gardons pour nous nos histoires de couvent. Après tout, la traduction n'était pas mauvaise. Une superbe méprise, par exemple! continua-t-elle, c'est la réponse de cette demoiselle de la classe de grec, à qui la maîtresse demandait "le véritable nom" de l'Ajax Andron, le roi des hommes de l'Illiade...

Louise Roy regarda son amie avec défiance et malice.

—Continue! continue! fit-elle.

—Vous ne devineriez jamais, chevalier, reprit mademoiselle de Beaujeu; autant vous le dire tout de suite. L'élève répondit gravement: "c'est Pierre Philibert!"

Mère Sainte Christine poussa un formidable soupir, mais Louise fut condamnée à baiser la terre deux fois, pour avoir prononcé avec tant d'onction et si mal à propos le nom d'un gentilhomme.

—Si je me suis rendue coupable de cette distraction, Louise de Beaujeu, risposta mademoiselle Roy, vous savez que j'en ai subi la peine bruyamment et volontiers. J'aurais bien préféré cependant embrasser l'objet de ma distraction; mais je n'avais pas le choix.

—Et c'est encore ce qu'elle dit. Pas de pénitence qui la fasse changer d'opinion! jamais! Elle s'en tient à sa traduction malgré tous les lexiques grecs, affirma Louise de Brouague.

—C'est vrai! je le maintiens. Pierre Philibert est le roi des hommes des la Nouvelle-France!... demande à Amélie de Repentigny.

—Oh! elle en jurera toujours! Inutile de le taire, chevalier Des Meloises! continua Louise de Brouague, toutes les élèves raffolent de lui depuis qu'il est en amour avec une de nos compagnes. Il est le prince de Camaralzaman de nos contes de fée.

—Quel est ce nom? fit Des Meloises froide-ment.

Il était passablement ennuyé de cet enthousiasme pour Philibert.

—Je ne suis pas pour vous en raconter plus long; mais je vous assure que si les Louise de

fiotré classe avaient des ailes, elles s'abattaient sur Belmont comme une volée de colombes.

Louise de Brouague s'apercevait bien que le chevalier était froissé; elle se plaisait à le taquiner et à blesser sa vanité, car elle ne l'aimait pas.

Il en avait assez de ces compliments à l'adresse de Philibert. Il se souvint alors qu'il devait se rendre au palais et s'excusa de ne pouvoir passer tout entière, avec les aimables hellénistes des Ursulines, l'heure de récréation accordée par la gracieuse supérieure.

VI

—Mademoiselle Angélique est allée à Belmont, sans doute, chevalier, si des affaires pressantes vous retiennent au palais? demanda Louise Roy. Comme ce doit être ennuyeux d'être accablé de besogne, quand on sent le besoin de jouir de la vie!

Le chevalier se retourna à cette apostrophe de la jeune fille, et répliqua brièvement:

—Non! elle n'y est pas elle. Elle n'a pas voulu se rencontrer avec la famille des Jourdain, les alliés du bourgeois Philibert, et elle a bien fait. Elle se préparait à faire une course à cheval. C'est le temps. La ville semble toute gaie aujourd'hui, car les gens du commun sont à Belmont.

Louise de Brouague s'emporta:

—Fi! chevalier, riposta-t-elle, avec indignation, c'est mal à vous de parler ainsi du bourgeois et de ses amis! Comment! le gouverneur, madame de Tilly et sa nièce, le chevalier de La Corne Saint-Luc, Hortense et Claude de Beauharnois, et je ne sais combien d'autres de l'élite de la société y sont allés par respect pour le colonel Philibert! Et pas une demoiselle du couvent — Nous valons quelque chose après tout! — pas une demoiselle du couvent qui ne consentirait à sauter par la fenêtre et à jeûner au pain et à l'eau pendant un mois ensuite, pour une heure d'amusement à ce bal! N'est-ce pas, mesdemoiselles Louise?

Toutes approuvèrent. Les deux jeunes cavaliers qui avaient été témoins de cette passe-d'armes sourirent, et Des Meloises s'inclina profondément.

—Je suis fâché d'être obligé de me séparer de vous, mademoiselle, dit-il, mais l'État a besoin de mes services.

L'État! L'Intendant ne saurait procéder à moins que le bureau ne soit au complet. Il faut que j'assiste au conseil et je me rends au palais.

—Oui! vous avez parfaitement raison, chevalier, affirma Louise Roy. Que deviendrait la nation, que deviendrait le monde, que deviendraient les pensionnaires des Ursulines si les hommes d'État, les guerriers, les philosophes, comme vous et les sieurs Drouillon et La Force que voici, ne s'occupaient de temps à autre de notre bonheur et de notre sûreté?

Le chevalier Des Meloises s'éloigna sous cette grêle de traits.

Le jeune La Force n'avait été jusque là qu'un damoiseau voltigeant par la ville; il devait plus tard se rendre digne de son nom par son esprit et son énergie. Il répliqua:

—Mille mercis, mademoiselle Roy! C'est rien que pour l'amour des jeunes pensionnaires que nous avons, Drouillon et moi, embrassé la profession d'hommes d'état, de guerriers, de philosophes et d'amis. Nous sommes prêts à diriger vos pas innocents à travers les périls de la ville si vous voulez aller plus loin.

—Hâtons-nous! fit Louise Roy en ajustant son monocle, j'aperçois le père Michel au coin de la côte de Léry. Il a l'air de chercher des brebis égarées, sieur Drouillon.

VII

Le bonhomme Michel était le gardien et le factotum du couvent. Il épiait les élèves qui sortaient. Il portait des lunettes pour mieux voir, et quelque fois il voyait plus mal; c'était quand on lui glissait une pièce blanche dans la main. Il mettait dans un vieux sac de cuir tout l'argent de la propitiation. Il aimait les expressions théologiques. Il y avait là dans ce vieux sac le prix de bien des courses au hasard dans les rues de Québec.

Les annales du couvent ne disent ni ce qu'il vit, ni ce qu'il fit cette fois. Mais comme Loui-

se Roy l'appelait son vieux Cupidon, et savait lui mettre un bandeau sur les yeux; on peut en conclure que les bonnes religieuses ne connurent rien de la charmante promenade des Louise ce jour-là, dans les rues de la cité.

Pauvre bonhomme Michel! Notre récit serait incomplet si nous ne parlions de sa mort. Il expira dans le monastère à l'âge des patriarches. Avant de remettre à Dieu sa bonne vieille âme, et pour la rendre plus légère dans son vol vers le ciel, il secoua son sac de cuir, et en fit tomber les pièces de toutes sortes qu'il avait reçues des internes, pour garder le secret leurs promenades défendues.

Les religieuses ne se montrèrent point inexorables. Elles reçurent son legs expiatoire, lui pardonnèrent de n'avoir pas toujours vu clair autant qu'il l'aurait fallu, et firent dire une messe chaque année pour le repos de son âme. La messe se disait encore, et depuis longtemps les générations nouvelles des galants et des pensionnaires qui se promenaient dans les rues de Québec, avaient perdu le souvenir de sa bonne figure de Breton!

CHAPITRE XIX

COURSE AUX DIVIDENDES! ET CHASSE AUX DOTS!

I

Le chevalier Des Meloises descendit la rue du Palais. Il se hâtait, marchait vite et maugréait joliment. Les Louise joviales voulurent passer le long des remparts pour voir travailler les gens, avant de rentrer au couvent. Les officiers ne manquèrent pas de les saluer avec politesse, et elles répondirent à ces salutations en demoiselles bien élevées; seulement, les sourires et les regards qu'elles décochaient en passant, n'étaient point dans le programme du monastère.

Rien d'inconvenant, rien de répréhensible, assurément, dans ces coquetteries des lèvres roses et des yeux étincelants. Un besoin d'exprimer une grande loyauté envers la patrie, un véritable enthousiasme envers ses défenseurs.

—Plût au ciel que je fusse un homme! exclama Louise de Brouague. Je porterais l'épée, je prendrais la bêche, tout ce qui peut servir et défendre mon pays! Je rougis de ne pouvoir que parler, prier et souffrir, pendant que tout le monde travaille au combat!

Pauvre jeune fille! elle ne voyait pas encore ces jours d'épreuves terribles pour les femmes de la Nouvelle-France, où les douleurs qui devaient fondre sur elles seraient plus cruelles mille fois que l'épée vengeresse de l'ennemi! Alors, pendant soixante et cinq jours, les batteries de Wolfe devaient faire pleuvoir sur Québec les bombes et les boulets! Alors, sur un espace de cent milles, la rive sud devait être le théâtre de l'incendie et de la dévastation.

Dans sa bonté, la Providence voilait encore ces douloureux événements, et les jeunes filles du couvent se promenaient aussi gaîment le long des fortifications que dans une salle de bal.

II

Lorsque le chevalier Des Meloises passa sous la porte du palais, il fut appelé par deux jeunes officiers du régiment de Béarn, qui l'invitèrent à prendre un verre de vin dans le corps de garde avant de descendre au Palais. Il se rendit à leur invitation. Le Bourgogne lui rendit la bonne humeur, et il fit sa paix avec lui-même et avec le monde.

—Que se passe-t-il donc au Palais? demanda le capitaine Monredin, un vif bavarois; tous les gros Bonnets de la grande compagnie sont descendus cet après-midi! Je suppose que vous vous y rendez aussi, Des Meloises?

—Oui, je suis mandé pour affaires sérieuses. Affaires d'état... Alors Penisault défend le vin, Pas une goutte! Des livres, des papiers, des connaissances, des sommes payées, des sommes reçues! Doit et avoir! et tout le maudit jargon de la Friponne! Je maudis la Friponne, mais je bénis son argent! La Friponne paie bien, Monredin! Elle paie mieux que le commerce de fourrures dans les postes ennuyeux du Nord-Ouest.

Le chevalier fit sonner une poignée de monnaies dans son gousset. Cette musique calmait le dégoût qu'il éprouvait à faire le commerce, et le réconciliait avec la Friponne.

—Vous êtes tout de même bien chanceux de faire sonner tant de pièces! riposta Monredin. Pas un Béarnois ne réussirait à faire un accompagnement à l'air que vous jouez là, même en fouillant ses deux poches! Vous voyez notre fameux régiment, qui ne le cède à nul autre, j'espère! continua-t-il, eh bien! tel qu'il est, il attend depuis un an après la solde? Oui! une année d'arrérages; rien que cela! Je voudrais bien entrer dans les affaires, aussi moi, comme vous dites, et courtiser cette charmante Dame la Friponne!

—Nous avons vécu d'emprunts six mois durant. Ces sangsues de juifs de la rue Sault au Matelot, qui osent s'intituler chrétiens, ne veulent pas escompter les meilleurs billets du régiment à moins de quarante pour cent.

—C'est vrai! affirma un autre officier, un officier qui avait du crédit quelque part et de quelque façon, si l'on en jugeait par sa face rubiconde. C'est vrai! Le vieux grippe-sou du cul-de-sac n'a-t-il pas eu l'imprudence de me demander cinquante pour cent de discompte pour une traite sur Bordeaux! Je suis d'accord avec Des Meloises: le commerce peut être profitable à ceux qui le font, mais fait de cette façon, il souille les mains, au grand plaisir du diable!

—Il ne faut pas mettre tous les marchands au même rang, Eméric, observa le capitaine Poulariez, un officier à l'air calme mais résolu. Il y en a un, dans la ville, qui reste gentilhomme tout en se livrant au négoce. Le bourgeois Philibert accepte au pair les billets des officiers du roi. Il a des sympathies pour l'armée et de l'amour pour la France!

—Alors je voudrais bien qu'il fût paie-maitre des forces de Québec! je pourrais m'adresser à lui quelquefois, dit Monredin.

—Et pourquoi ne le faites-vous pas?

—Pourquoi? pour la raison que tant d'autres peuvent invoquer. Le colonel Dalquier endosse mes billets, mais il déteste cordialement le bourgeois, comme c'est le devoir d'un chaud ami de l'Intendant. Ainsi, vous comprenez qu'il faut que je me résigne à me faire plumer par ce vieux Fesse-Mathieu de Penisault, à la Friponne.

—Est-ce qu'il y en a beaucoup d'entre vous, messieurs, qui sont allés aux fêtes de Belmont? demanda Des Meloises, ahuri par cette discussion commerciale, par ce langage des affaires.

—Pardieu! répondit Monredin, tous les officiers du régiment, je crois, excepté le colonel et l'adjudant qui se sont abstenus par principe, et la présente compagnie, qui s'abstient par devoir mais bien à regret. Il paraît que, depuis l'arrivée de notre régiment, il ne s'est pas vu ici pareille agglomération de jeunes beautés. Un vrai concours.

—Et pas avant votre arrivée, non plus, probablement, n'est-ce pas, Monredin? fit Des Meloises en présentant son verre pour le faire remplir.

—Ce Bourgogne est délicieux, observa-t-il. A part l'Intendant, je crois, personne n'en a de pareil.

—Il vient de la Martinière, répondit Poulariez. Il a été bien bon, n'est-ce pas, de se souvenir des pauvres Béarnois relégués sur ce mauvais côté de l'Atlantique?

—Nous soupirions ardemment après ce Bourgogne, ajouta Monredin, quand il se mit à pleuvoir sur nous comme un nuage de la Providence! Santé et fortune au capitaine La Martinière et à sa bonne frégate la "Fleur de lys"!

III

Une autre ronde suivit. Monredin s'écria:

—On parle de ces jansénistes qui menacent de bouleverser la France, par les extravagances auxquelles ils se livrent sur la tombe de Maître Paris. Moi je prétends que leurs convulsions ne sont pas aussi contagieuses que ce vin généreux.

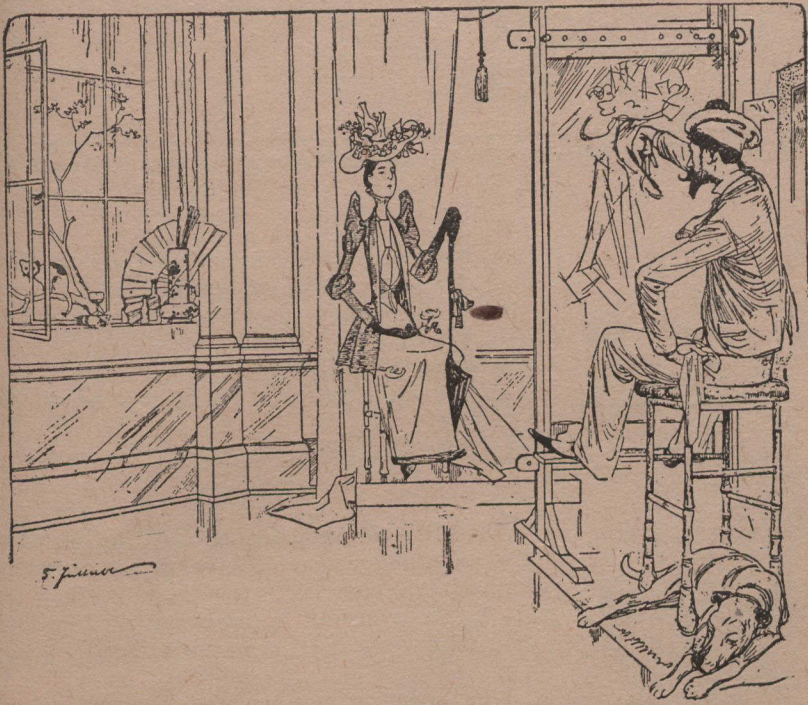
—Et le vin produit des convulsions aussi, Monredin, si l'on en prend trop, et cela sans miracle non plus, remarqua Poulariez.

Monredin leva la tête. Il était rouge et bouffi. Il semblait avoir besoin d'une bride pour modérer son allure.

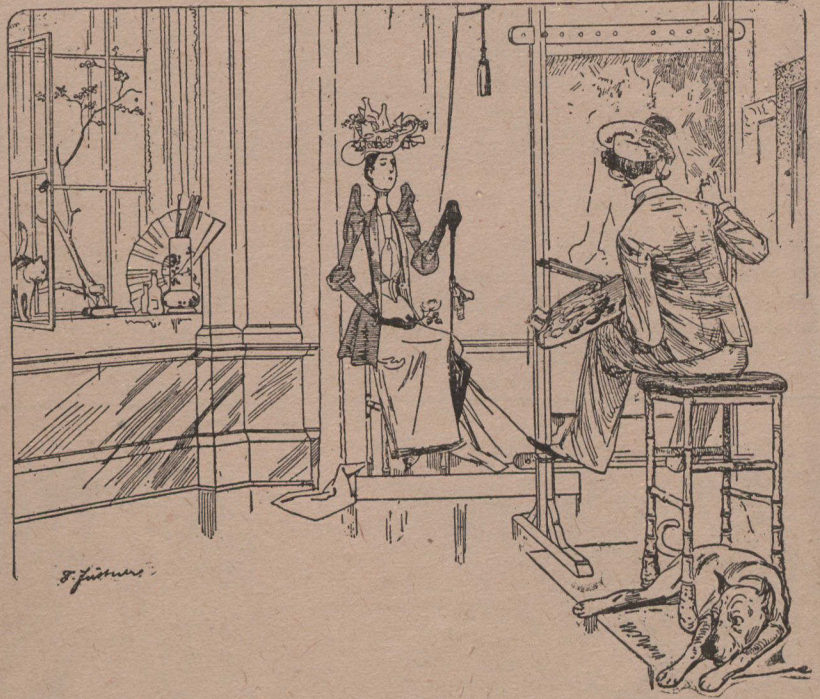
Poulariez demanda:

(A suivre)

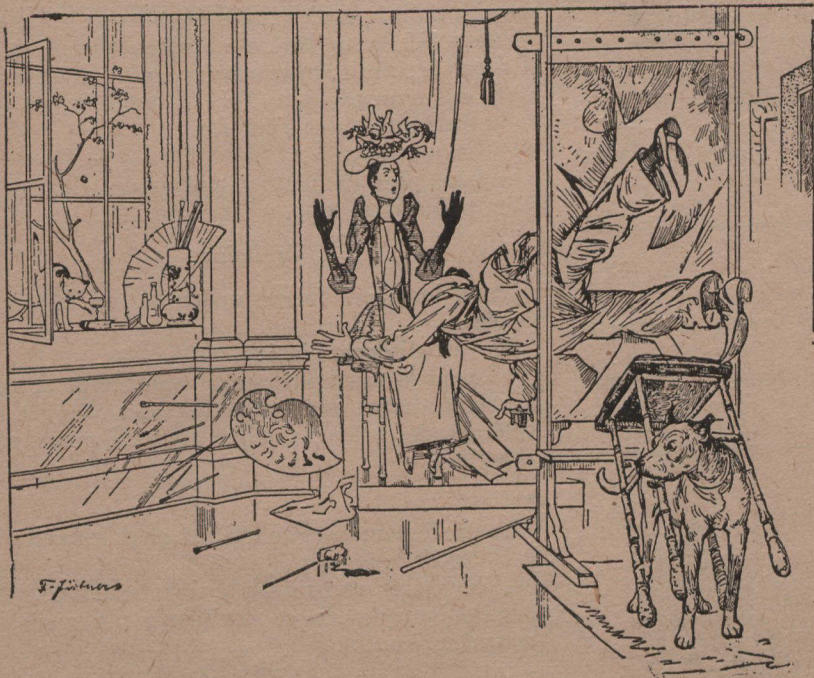
DÉCLARATION D'ARTISTE



I



II



III



IV



—Eh bien, Mélie, madame attend ses fleurs pour mettre dans ses cheveux.
 —Monsieur, j'ai bien les fleurs, mais je cherche les cheveux de madame.



—Comment vous buvez mon vin, malheureux?
 —Jamais, madame, jamais! Je vais vous dire: c'est un grain de plomb qui est resté au fond de la bouteille et je cherchais à le rattraper.

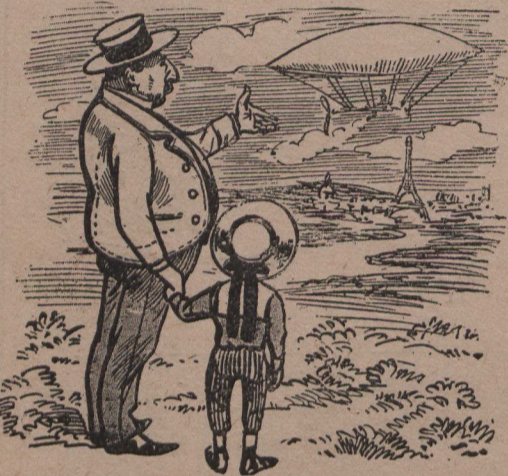
POUR RIRE



Mot d'enfant

Bob est tellement habitué à voir sa petite soeur se traîner sur les mains et les genoux que l'autre jour, d'une voix terrifiée, il appelle sa mère :

—Maman! maman!... viens vite... voilà Tintine qui se dresse sur ses pattes de derrière!...



—Constate les progrès de la science, mon enfant; les hommes sont arrivés à voler sur la terre et dans les cieux!

Funèbre coquille

Les parents d'un jeune fille qui va se marier envoient une lettre imprimée pour inviter leurs amis et connaissances à voir les cadeaux de la mariée et à assister aux fêtes de la journée.

Quelle n'est pas la stupéfaction de ces derniers en lisant sur le programme :

“Avant de déjeuner, on pourra donner un coup d'oeil aux *caveaux* de famille.”

Depuis une heure, une femme agace une amie avec l'intelligence de son chien, elle conclut enfin :

—C'est vraiment incroyable à quel point les chiens sont intelligents... Le mien comprend tout ce que je dis...

Alors l'autre :

—Ne m'en parlez pas... c'est au point que nous allons apprendre l'allemand, mon mari et moi, afin de pouvoir causer sans que le nôtre comprenne!...

M... , pharmacien à Sain : X... , réclame à un client guéri le montant d'une note.

—Hélas! répond l'ex-malade, je n'ai pas d'argent.

—Avez-vous au moins gardé les fioles et les bouteilles?

—Oui, monsieur.

—Ah! Dieu soit loué! Alors je ne perds rien!

Un fumeur normand, d'autres disent gascon, présente son porte-cigare ouvert à son voisin de droite.

—Merci! je ne fume pas.

Il se retourne vers son voisin de gauche.

—Je ne fume pas, merci!

Sa femme lui souffle tout bas :

—Tu n'en offres pas au capitaine!

—Ah! non, il fume!

—Mon papa est plus riche que ton papa!...

—C'est pas vrai... c'est le mien qui est le plus riche!...

—Mon papa a trois maisons... le tien n'en a pas...

—Non!... mais il a des hypothèques sur les maisons de ton père!... ah!

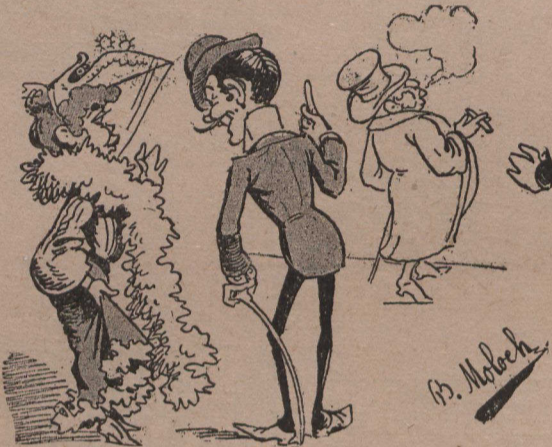
Correction

Et Georges, qu'est-il devenu?

—Il est correcteur dans une imprimerie.

—Pas possible, lui, un garçon si lancé!

—Que veux-tu! les épreuves l'ont corrigé, et maintenant, c'est lui qui corrige les épreuves!



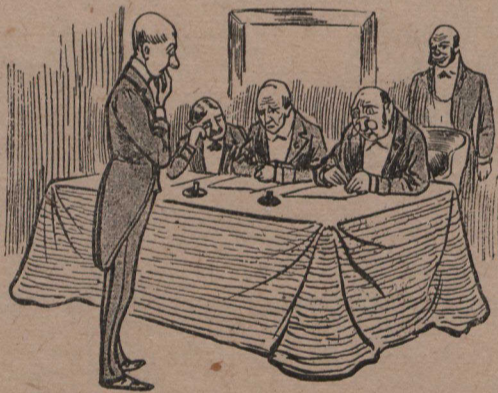
—Ah! c'est un banquier? Mais là... un banquier sérieux?...

—Je vous prie de le croire: il occupe à lui seul trois juges d'instruction!

Au restaurant

—C'est curieux, garçon; vos verres deviennent de plus en plus petits.

—La maison est si ancienne, monsieur! Le matériel finit par s'user.



—Dites-moi quels sont les os du crâne?

—Excusez-moi, Monsieur, mais je ne les ai pas tous dans la tête en ce moment!

Nos bons tapeurs

—Peux-tu me prêter cinq louis?

—Cinq louis? Eh bien! tu n'es pas gêné...

—Mais si! Sans cela...



—Ce n'est que le plâtre, mais vous verrez quand vous serez en marbre...

—Vous ne craignez pas que ça me donne les traits un peu durs?

Nos bons mendiants

Dans une rue très commerçante, un gamin, de cinq à six ans, mendie en pleurnichant :

—La charité pour un pauvre aveugle, s'il vous plaît, m'sieu.

—Mais, où est l'aveugle?

Et le gamin, montrant du doigt la vitrine d'un libraire :

—Il est là, m'sieu. Il regarde les images.

Trop tard

Un solliciteur se présente dans un grand établissement financier et fait valoir ses droits à un emploi très recherché.

—Enfin, monsieur le directeur, dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu.

—Evidemment non, répond le directeur, vous êtes au moins le vingtième.

Entre braves

—Moi, dit l'un d'eux, j'ai été plus de vingt fois sur le point de me battre. Malheureusement, arrivé sur le terrain, mon adversaire me faisait toujours des excuses. Une fois, cependant, un jeune imprudent voulut s'entêter.

—Et que fis-tu!

—J'eus pitié de lui, et je lui fis des excuses... C'était bien mon tour, n'est-ce pas!...

Véritable

Deux huissiers furent maltraités en fait et en paroles.

Ils verbalisèrent ainsi :

“Lesquels assassins, nous maltraitant et nous injuriant, disant que nous étions des coquins, des scélérats, des voleurs; ce que nous affirmons véritable.”

Le professeur — Par qui fut gagnée la bataille de Pharsale?

L'élève, très surpris — Mais monsieur... d'après les journaux de ce matin, elle n'a même pas encore eu lieu...

Un brave homme, en consultation, demande au médecin qui l'examine :

—Monsieur le docteur, quoi-t-est-ce que j'ai?

—Mon ami, vous avez d'abord... une façon bien vicieuse de vous exprimer!

—Cette chère Eugénie dit que le dernier mot de son mari a été pour elle...

—Le dernier mot! Allons donc, je suis bien sûr que ce n'est pas lui qui l'a eu; elle était là quand il est mort!

Premier aveugle — Dites donc, cher confrère, connaissez-vous cette charitable dame qui vient de vous donner dix sous?

Deuxième aveugle — De vue... seulement.



—Ce qu'il y a de terrible quand on commence un rhume de cerveau, c'est qu'on ne sait pas tout ce qui vous pend au nez!

POUR RIRE

Un ami de Rapineau l'aborde en lui disant :
—Je viens vous prier de me rendre un service...
—Mais, cher ami, répond Rapineau, en grimaçant un sourire, vous ne m'en avez jamais prêté!

Bonheur conjugal.
—Es-tu heureuse dans ton ménage?
—Oh! ma chère, mon mari est parfait. Il part le matin de bonne heure, il emporte son déjeuner, il ne revient que tard... Je suis aussi tranquille, que si j'étais veuve!

A la campagne:
—Voyons, père Richard, vous ne pouvez pas nier que le cyclisme et l'automobilisme ne soient des progrès!
—Je ne dis point non; mais quand on aura aboli le cheval, c'est-y vous, qui nous ferez du fumier?

Un Anglais prend une leçon de français, il analyse le mot cage:
—Cage, substantif féminin.
Puis réfléchissant:
—Comment se fait-il alors qu'on dise: les oiseaux chantent dans les beaux cages?

Un avocat sans clientèle
Était dans une dèche telle
Que ses habits, son pardessus,
Ses discours — étaient déçousés.
Et il coulait des jours moroses.

Morale

Pas d'effet sans causes.

Dans les tribunes du Palais-Bourbon:
—Il me semble que cet orateur n'a pas beaucoup de suite dans les idées.

—Moi, je trouve que les idées lui manquent encore plus que la suite!

Un de nos amis, invité chez de bons bourgeois, s'empare de chaque plat dont il se met à découper les portions sans en garder aucune pour lui.

Et la maîtresse de céans s'étonne:
—D'où vous vient donc, cher Monsieur, cette rage de couper toujours et de ne manger point?

—Mais ne suis-je pas ici, Madame au seul titre d'écuyer tranchant?

Et il montre son billet d'invitation, qui portait:

—Nous comptons sur vous, demain, pour couper..."

—Ah! tiens, c'est vrai, réplique la dame peu ferrée sur l'orthographe, j'ai oublié la cédille!...



Une tempête dans une théière

Chronicle Telegraph, de Pittsburg.

Deux potaches font des projets d'avenir.

—A vingt-cinq ans, moi, je serai avocat; à trente ans, je serai député; à quarante ans, ministre...
—Et à cinquante?

A cinquante... Dame, je serai... quinquagénaire!

Il y a quelques années, un Yankee se trouvait à une soirée.

Il va saluer une jeune miss, et l'invite.

—Vous aimez beaucoup la danse, monsieur, lui demanda-t-elle entre deux figures de quadrille.

—Oh! no, pas beaucoup.

—Vous aimez la musique.

—Oh! no, miss, je n'aime pas beaucoup la musique.

—Alors, pourquoi dansez-vous?

Cette question appelait un compliment. Il ne se fit pas attendre.

—Je danse par hygiène, miss; cela me fait transpirer.

A la fin d'un bal

Taupin, s'appretant à reconduire une dame:

—Et où demeurez-vous, comtesse?

—Avenue du Coq, cinq.

—Cinq! s'écrie Taupin, avec un soupir de soulagement... Il n'était que temps!

M. Prud'homme assiste avec son fils à un assaut de boxe française. Un des adversaires est mis hors de combat pour n'avoir pas su parer un coup de pied au flanc. Alors M. Prud'homme gravement:

—Tu vois par là, mon fils, la nécessité d'assurer la défense des côtes.

Entre beau-père et gendre:

—Beau-père, je suis toujours mécontent de votre fille; elle est acariâtre, paresseuse, coquette, dépensière...

—Vous avez raison, mon gendre, et, si elle ne s'amende pas, si elle vous met encore dans la nécessité de venir vous plaindre à moi...

—Eh bien?

—Eh bien! je vous promets de la déshériter!

A la cour d'assises, le président demande à un condamné à mort s'il a une dernière prière à adresser à la cour.

Le condamné se lève et d'une voix enrouée :



Le Japon à l'oncle Sam:

—“Voyons, mon vieux, vous avez besoin de vous faire faire la barbe.”

Tokio Puck.



Après l'incident

Les E.-U. — Je vous demande pardon, c'est ma faute.

Le Japon. — Mais pas du tout, il n'y a pas de mal.

Les E.-U. — Quel impair?

Le Japon. — Mais j'en suis charmé, je vous assure, etc.

Journal, de Minneapolis

X... est un enragé buveur qui absorbe chaque soir plus de verres que son estomac n'en peut contenir.

Hier soir, un de ses amis entre à la brasserie.

—M. X... est ici? demande-t-il au garçon.

—Oui, Monsieur, voyez la troisième table au fond.

L'ami revient trouver le garçon quelques instants après.

—Vous vous trompez, garçon, M. X... n'est pas à la table que vous m'indiquez.

—Je demande bien pardon à Monsieur, c'est que Monsieur n'a pas regardé dessous!

Extrait du prospectus lancé par le docteur d'une maison de santé:

“Le docteur X... a rompu avec les anciennes formules qui, trop souvent, maltraitaient, violentaient les pauvres malades. C'est par l'hydrothérapie qu'il obtient maintenant de merveilleux résultats.

“Sa devise est: “Plus fait doucheur que violence...”

Berlureau, qui vient d'avoir la douleur de perdre sa femme, a adressé à quelques amis une invitation... Il les convie aimablement à “déterrer sa vie de garçon!”

—Je demande qu'aussitôt après l'exécution, je sois conduit à Charenton.

—Pourquoi? ne peut s'empêcher de demander le président, surpris.

—Tiens, c'est bêtise! parce que j'aurai perdu la tête.

Deux enfants discutent des mérites respectifs de leur papa:

—Mon papa à moi est très grand.

—Le mien est grand comme le mur du jardin.

—Le mien peut regarder par dessus.

—La belle affaire! le mien aussi quand il a son chapeau.

RAZORINE

ENLÈVE

instantanément sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'a toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE

87, rue St-Christophe MONTREAL LTEE

Vaut mieux être certain que dans le doute au sujet du remède à donner au bébé

Le fait qu'un remède a été employé et prescrit pendant un demi-siècle par les médecins, est une garantie suffisante de la valeur de ce remède. Vous pouvez avoir pleine confiance dans le



Tresor des Mères et des Nourrices

Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.25

National Drug & Chemical Co., Ltd. Seuls propriétaires, MONTREAL.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consults. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.

pour plus amples informations s'adresser au

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adresse: B. P. 7, St Sauveur, Québec, Canada.

POUR NOS JEUNES AMIS

LES GARÇONS

Nous sommes des petits garçons
Turbulents, aimant le tapage
Mais, en classe il faut être sage
Et bien écouter les leçons.

Joyeux, nous allons, sac au dos
Comme des soldats en campagne,
Si l'étude est notre compagne,
Nous serons des hommes bientôt.

Pour être un homme il faut savoir
Beaucoup de choses, dit le maître,
Pour être un homme, il faut connaître
Ce qu'on appelle le devoir.

Quand sonne l'heure de jouer,
Adieu travail, adieu silence.
Dans le préau vite on s'élançe
Pour sauter, rire et gambader.

Nous sommes des petits garçons
Bien contents d'aller à l'école;
En travaillant, le temps s'envole,
Pour devenir grands, travaillons.

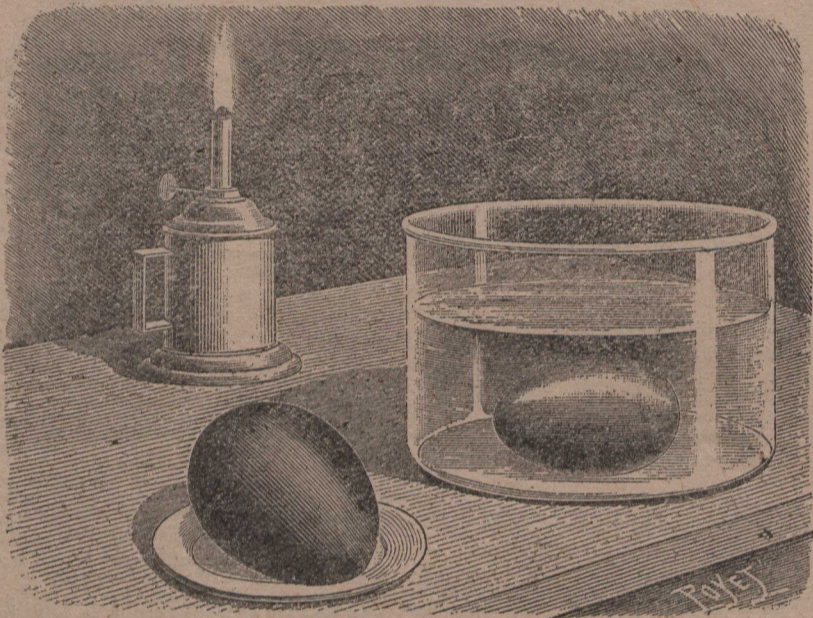
et la conduisait dans les meilleurs lieux à son dessein.

C'est ainsi, qu'habitait un grand jardin où se trouvaient de beaux et plantureux légumes, il lui enseigna certaine laitue pommée que la gourmande grignota avec art, et, ses dents tracèrent sur la plus belle des feuilles, ces mots: C'est bon.

Vint un jour, où, à force de nourriture, la chenille fut grasse à ne plus se traîner; le moineau jugea le moment choisi pour la manger, et, comme il avait bon coeur, il projeta d'inviter un vétérinaire aillé du quartier qui passait pour un fin gourmet.

—Ah! vraiment! cher confrère dit celui-ci, que de soins intelligents il a dû vous falloir prodiguer pour mettre à point si belle bête! Mais... ne croyez-vous pas, ajouta-t-il, en se grattant la tête, que pour deux, la part soit un peu grosse? A trois, il me semble, nous ne serions pas de trop.

Flatté de son succès, le moineau revêt son plus bel habit, et, d'un coup d'aile, part convier une dame Pierrette de sa connaissance.



L'oeuf argenté.

Si vous placez une cuiller en argent au-dessus de la flamme d'une bougie, elle ne tarde pas à se recouvrir d'une couche de noir de fumée. Plongez-la dans un verre d'eau, ô miracle! la cuiller n'est plus noire! Elle a repris son aspect métallique, et réfléchit à sa surface la lumière de la bougie ou des objets brillants. Vous la retirez de l'eau, croyant que le noir de fumée s'en est détaché; il n'en est rien, la cuiller reste toujours d'un beau noir mat. Voici quelque chose de bien curieux, n'est-ce pas? et chacun de vous pourra l'expérimenter facilement. L'explication de ce phénomène est très simple.

Le noir de fumée, par suite de sa finesse extrême, n'est pas mouillé par l'eau (L'adhésion entre deux corps polis est considérable: coupez une balle de plomb avec un canif très effilé et rapprochez les deux parties coupées, en les appuyant l'une contre l'autre, elles resteront collées et il deviendra difficile de les séparer de nouveau. Dans les fabriques de glaces, on a vu deux glaces, posées l'une sur l'autre, adhérer si fortement, qu'on ne pouvait plus les séparer sans les rompre. Les corps pulvérulents sont difficilement mouillés par les liquides; vous voyez, lorsque la pluie tombe sur une route poussiéreuse, les gouttes d'eau rebondir sur le sol en conservant leur forme sphérique, avant que la poussière ne soit mouillée et transformée en boue); l'eau présente donc, tout autour et à une faible distance de la cuiller noircie, une forme courbe reproduisant exactement celle de la cuiller, et sur laquelle la lumière vient se réfléchir comme sur une surface métallique.

Vous pouvez présenter cette jolie expérience avec la variante suivante. Noircissez un oeuf au-dessus d'une bougie ou mieux d'une lampe à pétrole bien fumeuse, et cet oeuf, plongé dans l'eau, prendra aussitôt un aspect brillant et métallique, donnant l'illusion d'un oeuf argenté, pour reparaitre noir dès que vous l'aurez sorti du liquide.

LE BON MOINEAU

Un jeune moineau, picorait sous le tronc d'un mûrier, quand, brutalement, un poids lui glissa sur ses ailes.

Ce poids, je dois le dire, était heureusement léger, sans quoi, le pauvre moineau fut tombé.

Se retourner fut pour lui l'affaire d'une seconde, et, que vit-il? Qui l'avait ainsi dérangé au milieu de sa collation? Une chenille! Un aperçu de chenille, car l'intruse était des plus minces.

—Ah! coquine! s'écria le moineau, tu vas y passer sur l'heure, et, comme il s'élançait pour la croquer, elle, se redressant:

—Pardon, dit-elle, pour ma chute un peu rude; mais, avec mes excuses, accepte un conseil.

—Parle, vilaine, tu ne parleras pas tout à l'heure, dit l'oiseau plein de colère.

—Eh bien, considère ma maigreur et ma jeunesse. Que feras-tu de moi? une simple bouchée; tandis que si tu tardes, je deviendrai grande, grasse, et n'en serai que plus friande.

A ces mots, qu'il trouva justes sans doute, maître Moineau laissa retomber ses plumes qu'il avait toutes hérissées.

—Soit, dit maître Moineau, j'attendrai.

Il fut alors curieux de voir notre chenille, sous la protection du moineau qui la garantissait de la voracité de ses semblables,

Resté seul, le vétérinaire, sans attendre le retour de son hôte croqua la chenille, en un instant.

DEVINETTES

No 100

Pourquoi les Français et les Anglais marchent-ils si bien ensemble?

No 101

Quelle est la plante sur laquelle on marche journellement?

No 102

Quel nom donneriez-vous à un individu qui n'aurait pas de nez?

No 103

Quelle différence y a-t-il entre un tailleur et un filou?

Solution des devinettes publiées dans le No 1185 de l'Album Universel

No 96 — Je le ferais partir en voiture ou en chemin de fer.

No 97 — Parce qu'elles portaient des manches à gigot.

No 98 — C'est saint Léger.

No 99 — Je l'appellerais philanthrope (filant trop).

Guérit la Toux

SIROP

De tous les
Pharmaciens
35 cts le flacon

MATHIEU

CIE J. L. MATHIEU,
Propriétaires
SHERBROOKE, P. Q.

DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE

La meilleure combinaison d'agents
thérapeutiques pour la guérison de

RHUMES, TOUX, L'ASTHME, BRONCHITES, Etc.

Le seul remède qui agit comme tonique reconstituant.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Dépositaire en Gros, MONTREAL



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.

MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS

GRATIS — Cette BELLE ECHARPE en FOURRURE

CETTE BELLE ÉCHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE, MESURE PLUS DE 56 POUCHES DE LONGUEUR



Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York, en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en marbre noir, bien fournies, est pourvue d'une chaîne de col. Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connaître rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellence contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion, le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la maladie des rognons, le catarrhe et les faiblesses particulières aux femmes, parfait rénovateur des forces vitales), nous désirons quelques agents honnêtes dans chaque localité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent — Nous nous fions à vous. Envoyez seulement que votre nom et votre adresse et venez de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte, et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Chaque client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'argent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une qualité tout à fait supérieure. Adressez: THE DR. MATURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.

Secrets Professionnels de la Beauté



Il est extravagant et souvent dangereux d'acheter des lotions, des poudres, des "embellisseurs" que vous ne connaissez pas, et à des prix exorbitants. Si votre visage est enlaidi par une cause quelconque, si vos cheveux grisonnent ou tombent;

Si les rides apparaissent, si vous êtes sujet à une transpiration excessive; ou, si vous avez le visage et les bras couverts de poils follets, nous pouvons vous envoyer huit prescriptions renommées, qui vous feront disparaître tout cela, y compris celles pour la blancheur du teint, et notre poudre liquéfiée pour la toilette.

POUR UNE PIASTRE NOUS ENVERRONS LES HUIT PRESCRIPTIONS ET LES INGREDIENTS POUR UNE SEULE, A VOTRE CHOIX

Tout est facile à préparer, efficace et inoffensif. On peut se procurer tous les ingrédients chez les pharmaciens.

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste TORONTO, ONT., CANADA

Essence Concentrée POUR

Liqueur de Chartreuse

JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile.

Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon
25 Cents

DÉPOSITAIRES :

La Cie des Laboratoires
S. LACHANCE,
LIMITÉE

87, Saint-Christophe, Montréal

Reçoit enfin le message à une bonne santé



La Société Bienfaitrice et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitrice et Compatisante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Catarrhe! Catarrhe!

Un traitement de deux semaines, envoyé gratis à tous ceux qui sont atteints de cette déplorable maladie. Nous l'envoyons gratis comme preuve que nous avons le meilleur remède connu pour cette affliction. Faites-le demander aujourd'hui en envoyant cinq timbres de 2c. pour frais de poste et d'emballage.

Adressez :

The Dr. Maturin Medicine Co.
TORONTO, ONT.

Nos monuments Canadiens

Montréal et ses monuments — Le monument de Chénier

En érigeant ce monument à la mémoire de Jean Olivier Chénier, la population canadienne-française de la province de Québec, s'est acquittée d'une dette d'honneur, que depuis longtemps, avait contractée son généreux patriotisme.

En effet, existe-t-il dans l'histoire des événements politiques de ces dernières années, une figure plus digne de cet hommage public que celle de ce grand patriote?

Assurément non, car aujourd'hui tous nos concitoyens connaissent et savent apprécier à sa juste valeur, la cause sainte et glorieuse pour laquelle le 14 décembre 1837, dans l'antique et vénéré sanctuaire de St Eustache, Jean Olivier Chénier et ses vaillants compagnons sacrifièrent héroïquement leur vie.

Aussi, tant qu'il y aura dans notre pays des Canadiens-français réellement dignes de ce nom, leur gratitude ira toujours vers ces héros et leur souvenir restera toujours vivace dans leur cœur.

L'avenir renversera peut-être des gloires qu'on aurait crues solides, mais la gloire de ces patriotes n'a rien à redouter du temps.

Dans son ensemble le monument de Jean Olivier Chénier est bien de nature à consoler et à réjouir beaucoup les personnes qui en furent les promoteurs.

Il est vrai d'ajouter qu'ils eurent à soutenir une lutte ferme et persévérante pour conduire leur projet à bonne fin, mais, ils avaient de leur côté les citoyens les plus raisonnables de notre population et le succès devait inévitablement couronner leurs efforts.

La statue du héros de Saint-Eustache, en cuivre repoussé, modèle du sculpteur Peltzer, mesure six pieds et demi, donnant au monument avec le piédestal, une hauteur d'une vingtaine de pieds environ.

Jean Olivier Chénier nous est représenté d'une manière irréprochable. On nous le représente debout, tête nue, dans une attitude démontrant la plus grande énergie et la plus grande fermeté, le bras droit tendu et de sa main gauche tenant un fusil, il est toute l'image d'un véritable héros.

Le piédestal, oeuvre de M. Joseph Brunet de la Côte-des-Neiges, se compose de cinq blocs de granit gris à l'exception d'un seul qui, celui-là, est de couleur rose et sur lequel peut se lire entre deux branches de lauriers l'unique inscription suivante :

1837

1895

CHENIER

Le coût de l'érection de ce monument a été payé à l'aide de souscriptions prélevées parmi tous les admirateurs des événements de 1837-38, à l'instigation d'un comité dont M. le docteur David Marsil était président, et dont messieurs L. J. Héraud, J. O. Pelland, G. A. Dumont, P. E. Paquette et le Dr Savard faisaient partie.

Ils mirent tant de zèle et d'activité à la réalisation de leur projet que le 24 du mois d'août 1895, se faisait à Montréal, sur la place Viger, l'inauguration solennelle de ce monument.

C'était un samedi après-midi.

Malgré la pluie qui ne cessait de tomber une foule considérable s'était massée autour de l'estrade élevée pour l'occasion. Plusieurs clubs politiques de Montréal s'étaient fait un devoir de se rendre en corps à la démonstration.

On ne pouvait certainement pas s'attendre, avec une température aussi désagréable, que la cérémonie au pied du monument fût de longue durée.

Aussi vers les trois heures, M. le docteur Marsil, de Saint-Eustache, président du comité, s'avança sur l'estrade, fit tomber le voile qui couvrait la statue et des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts.

Il remercia en termes brefs mais appropriés les personnes présentes et leur annonça que la cérémonie devait se continuer au Monument National.

▲ ce dernier endroit les discours les plus

enthousiasmes et les plus éloquents furent prononcés. L'assemblée fut présidée par le président du comité du monument, ayant à ses côtés MM. J. D. Edgar, M. P., de Toronto, l'honorable F. G. Marchand, chef de l'opposition dans le temps au gouvernement de Québec, l'honorable J. E. Robidoux, Alfred Perry, J. A. Papineau, L. P. Brodeur, L. O. David, O. Desmarais, H. C. St Pierre, C. R., Alphonse Christin et plusieurs autres personnages influents.

M. le docteur David Marsil prononça le premier discours. Comme toujours le vieux tribunal fut très chaleureux et fut grandement applaudi. Il fut suivi par M. J. D. Edgar, M. P., de Toronto, qui parla en français et en anglais et qui fut lui aussi chaudement acclamé.

Les honorables F. G. Marchand, J. E. Robidoux, et messieurs Alfred Perry, Odilon Desmarais, L. O. David, G. F. Roy, A. Savard et plusieurs autres adressèrent ensuite successivement la parole.

Tous s'accordèrent pour rendre hommage au héros du jour et pour glorifier les événements mémorables de 1837-38, sans lesquels nous ne pourrions peut-être pas de nos jours jouir de toutes les libertés dont nous jouissons.

Les personnes présentes ne leur ménagèrent point leurs applaudissements et ce ne fut qu'avec un regret réel qu'ils virent arriver la fin de cette fête; bien qu'elle leur parût courte elle grava néanmoins dans le cœur de chacun d'eux, les meilleurs souvenirs et les plus purs sentiments de patriotisme.

GEORGES LAURIER.

L'auteur nous pardonnera de ne point partager ses vues, toutes d'admiration, quant à l'esthétique du monument Chénier de Montréal. Sans aller jusqu'à dire, avec le collaborateur d'un de nos journaux du dimanche, que cette statue est grotesque, nous sommes persuadé que sans grands efforts on aurait pu mieux faire.

N. D. L. R.

La toilette d'un chien

Inventaire de la toilette d'un bouledogue, grand favori de sa maîtresse et... de Dame Fortune, bien entendu :

Collier avec ornements de jade, 10 dol. 1/2; 1 bracelet en pierres du Rhin, 2; 1 collier et 1 bracelet en grenats, 14 1/2; 1 collier et bracelet en turquoise, 20; 1/2 douzaine de vêtements de gaze, 14; 1/2 douzaine de mouchoirs de soie, 6; 1/2 douzaine de mouchoirs de dentelles, 6; 2 double paires de bottes en chevreau sur mesure, 5; 1 double paire de bottes en caoutchouc, 2; 1 manteau écossais avec courroies de cuir piquées de rouge, 5; 4 pare-poussière en toile pour routes, 10; 1 manteau de pluie, 3; 2 jaquettes brodées pour visites, 9; 1 costume d'automobile, jaquette, capuchon et lunettes spéciales, 10; 1 boîte, attachée à une chaîne d'or pour pendre au cou, contenant poudre de riz avec houppette, flacon d'odeur et sels anglais, 1.

Total: 125 dollars. Et ce n'est que le budget d'été!

Le dernier troubadour

Il y a encore un troubadour.

Il est actuellement à Metz. C'est un Italien du nom de Braudani. En quinze ans, il a fait trois fois le tour du monde. Et jamais il ne se sépare de sa guitare, qu'il porte en bandoulière.

Ce chemineau est très content de son destin, il parle de repartir pour un quatrième voyage autour du monde.

Le vin de la Seine

On dit du département de la Seine qu'il n'a que le vignoble des entrepôts de Bercy. Ce n'est pas exact. Il y a dans le département de la Seine 234 hectares de vigne. Ce n'est pas énorme, assurément, mais on fait du vin à l'Hay, à Fresnes, à Chevilly, à Arcueil, à Thiais, à Orly.

Et puis, la Seine a ses crus: le piccolo d'Argenteuil et le reginglet de Suresnes.

LETTRE INTERESSANTE

ECRITE PAR UNE FEMME EMINENTE

Mme Sarah Kellogg, de Denver, porte-drapeau du "Women's Relief Corps," adresse ses remerciements à Mme Pinkham.



Mrs. Sarah Kellogg

La lettre suivante fut écrite par Mme Kellogg, 1628 Ave. Lincoln, Denver, Colo., à Mme Pinkham, Lynn, Mass. : "Pendant cinq ans j'ai souffert d'une tumeur, qui croissait continuellement, me causant de cruelles douleurs et une grande dépression mentale. J'étais incapable d'accomplir mes devoirs d'intérieur et la vie m'était un fardeau. Je demeurais alitée longtemps, je perdais l'appétit, le courage et l'espoir."

"Je ne pouvais supporter l'idée d'une opération, et dans ma détresse j'essayai tous les remèdes dont j'espérais du soulagement et en lisant la valeur du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour les femmes malades, je résolus de l'essayer. J'étais si découragée que j'avais peu d'espoir de me rétablir et quand je commençai à me sentir mieux, après la seconde semaine, je crus que c'était un soulagement passager; mais à ma grande surprise, le bien continua pendant que la tumeur diminuait."

"Le Composé continua à améliorer ma santé et la tumeur semblait disparaître jusqu'à ce que, au bout de sept mois elle fut entièrement disparue et moi, guérie. Je vous suis si reconnaissante de ma guérison que je vous demande de publier ma lettre dans les journaux, afin que les autres femmes puissent savoir quels sont les merveilleux pouvoirs curatifs du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham."

Quand les femmes souffrent de périodes douloureuses ou irrégulières, faiblesse, déplacement ou ulcération des organes féminins, pesanteurs, inflammation, mal de reins, flatuosité, débilité générale, indigestion et prostration nerveuse, elles devraient se rappeler qu'il existe un remède éprouvé et efficace le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui fait disparaître instantanément tous ces maux.

Aucun autre remède au monde n'a reçu autant de témoignages indiscutables et éloquentes. Aucun autre remède n'a opéré autant de guérison de maladies féminines.

Mme Pinkham invite toute femme malade à lui écrire. Elle est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sous la direction de sa belle-mère jusqu'à sa mort, elle donne ses conseils gratuitement aux femmes malades depuis vingt-cinq ans. Elle en a conduit des milliers à la santé. Adresse Lynn, Mass. Souvenez-vous que c'est le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham qui guérit les femmes, et ne permettez à aucun pharmacien de vous vendre autre chose à la place.



Vous qui souffrez

d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons
J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Incandescence par le Pétrole

Le bec Peerless à incandescence par le Pétrole se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile; plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation: une pinte de pétrole en 19 heures. Même intensité que le Gaz à incandescence.

Prix du Bec complet avec verre, manchon et mèche \$3.00. Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gaz Light Co. Ltd.
319 Boulevard St-Laurent, MONTREAL



Entrée dans le monde

(NOUVELLE)

—Roger, l'invitation est acceptée! dit Yvonne qui entr'ouvrit la porte du cabinet de son frère pour lui glisser à mi-voix l'heureuse nouvelle.

—Est-il possible? Entre donc, ma soeur, et viens me dire...

La jeune fille entra, ferma la porte derrière elle, et s'élança d'un bond joyeux jusqu'au bureau placé dans le fond du cabinet.

—Mon père a donc consenti?

—Oui, grâce à maman. Oh! si tu savais tout ce que maman a dit pour décider mon père! Elle lui a présenté combien tu es travailleur, comme tes examens ont été satisfaisants, et qu'enfin il fallait pourtant que tu visses un peu le monde... Alors mon père a dit: Au fait, c'est le moyen le meilleur de l'en dégoûter pour longtemps.

—Ah! par exemple! s'écria le jeune homme, mon père se trompe fort.

—Ensuite, poursuivit Yvonne, maman a sollicité pour moi... Il lui a fallu bien de l'éloquence pour persuader mon père que moi aussi j'avais besoin d'être dégoûtée du monde par le même moyen. Mon père me traitait de "petite fille", et j'ai tout à l'heure seize ans, c'est-à-dire dans six mois. A la fin mon père a dit oui; il a dit oui, mon frère! Oh! quel bonheur! quel bonheur! quel bonheur! un grand bal! Maintenant c'est ma toilette qui m'inquiète.

—Cette fois, dit Roger, mon père ne pourra pas me refuser un habit noir.

—Roger, nous danserons ensemble la première contredanse, tu voudras?

—Tu me proposes là, ma soeur, une chose qui n'a pas le sens commun. Est-ce qu'on va dans le monde pour s'amuser en famille? Je dois la première contredanse à Mlle de Lavardac.

—Ah! c'est juste, puisque ce sont ses parents qui nous invitent!... Mon frère, j'ai bien envie d'une robe rose comme une que j'ai vue l'autre jour.

—Il ne faut rien acheter avant d'avoir examiné les journaux de mode.

—Tu me promets la seconde contredanse?

—Du tout, du tout. Si tu manques de danseurs, Mme de Lavardac t'en enverra.

—Bien obligée! répondit Yvonne d'un ton piqué; j'en trouverai sans qu'elle prenne cette peine.

—Surtout si ta toilette est élégante et jolie.

—Oh! je ne demande pas mieux; mais mon père...

—Mon père, tu le sais, dit toujours que lorsqu'on va dans le monde il faut être mis comme tout le monde; ainsi nous aurons une toilette convenable.

—Oh! quelle joie! quel bonheur!... Maintenant je m'en vais vite étudier mon piano, car ma maîtresse va venir... Au revoir!... Ecoute, je serai si bien mise, que tu viendras toi-même m'inviter à danser... et je te dirai non, monsieur!... Au revoir, à tantôt! Surtout en revenant du cours n'oublie pas de me porter les journaux de mode!

—Je n'oublierai pas, sois tranquille!

Ce jour-là, Roger ne put résoudre aucun problème. Ce jour-là aussi, Yvonne ne put jouer un seul morceau sans l'agrémenter de fausses notes, et elle multiplia outre mesure le nombre de haehures nécessaires pour donner le modelé à la tête qu'elle avait esquissée d'après la ronde bosse. Un grand bal étincelant de lumières, une toilette rose, des fleurs, des danseurs empressés autour d'elle, tout cela remplissait la tête de la jeune fille.

L'heure du dîner réunit toute la famille, dont faisait partie un vieil oncle, M. de Nonancourt, toujours gai, malgré son infirmité et son grand âge, et plein d'indulgence pour la jeunesse. Il aurait gâté petit-neveu et petite-nièce, si M. et Mme de Bressuire avaient voulu le permettre. M. de Nonancourt parut apprendre avec une vive satisfaction l'heureuse nouvelle.

—Enfin, dit-il, nous allons faire notre entrée dans le monde!

—Et dans le grand monde, le très beau monde! ajouta Yvonne dont les yeux étincelaient.

—Chez M. de Lavardac, ajouta Roger d'un air triomphant.

—Chez M. de Lavardac! répéta M. de Nonancourt. Mais, si je ne me trompe, il réunit dans ses fêtes la fine fleur de l'aristocratie et de la finance?

—Vous ne vous trompez pas, mon oncle, répondit M. de Bressuire. Sa femme et lui ont, sans doute, oublié le très jeune âge de nos enfants; voilà comment je m'explique l'invitation qui nous a été envoyée.

—Et vous l'avez acceptée, mon neveu?

—Je ne pouvais trouver une occasion meilleure de montrer à Roger et à Yvonne, qui ont la prétention de n'être plus de leur âge, ce que c'est que ce grand monde dont ils se font un si séduisant tableau.

—Mais pour paraître dans cette maison,

il faut des toilettes brillantes, reprit M. de Nonancourt. Y a-t-on pensé?

Et son regard de bienveillance allait de l'une à l'autre de ces jeunes figures rayonnantes d'espérance.

—Nous y avons pensé, murmura Yvonne sans oser lever les yeux sur son père.

—C'est que, dans le monde, continua le vieil oncle, l'extérieur est tout; et nous qui ne fréquentons pas habituellement ce milieu élégant, nous risquons de commettre, en fait de mode, des non-sens compromettants.

—Nous avons déjà pris des renseignements, dit encore Yvonne, et nous avons encore huit jours devant nous.

—Huit jours pour penser à un bal et pour s'y préparer, ce n'est pas trop assurément! s'écria M. de Bressuire d'un ton railleur. Aussi ne songera-t-on qu'à cela.

—De mon temps, reprit le vieil oncle, j'ai vu des fêtes magnifiques... Mais d'après ce que j'ai ouï dire, celles qu'on donne aujourd'hui sont plus belles encore. Voyons, quand on fait les choses, il faut bien les faire ou ne pas s'en mêler: je donnerai ce qu'il faudra.

—Oh! mon bon oncle, s'écrièrent à la fois le frère et la soeur.

—Heureuse jeunesse! dit-il en souriant.

Le reste de la soirée se passa gaiement, et si Roger et Yvonne, la nuit suivante, furent longtemps avant de pouvoir trouver le sommeil, leur insomnie n'eut pour cause que ces mille pensées riantes suggérées par la vanité qui promet au jeune âge les joies et les succès dont il est avide. Mais, le lendemain, il fallut prendre ses leçons comme de coutume; les professeurs eurent à se plaindre sérieusement de distractions multipliées, et pendant les huit jours leur mécontentement alla en augmentant. C'est que Yvonne et son frère ne trouvaient plus en eux cette ardeur qui jusqu'alors les avait fait avancer rapidement dans leurs

études, ni ce plaisir que donne chaque difficulté vaincue; et, tout bas, ils accusaient de barbarie leurs parents qui ne croyaient pas que la pensée d'un bal pût l'emporter pendant huit jours entiers sur toutes les autres.

Enfin le grand jour, ou plutôt la grande soirée arriva. La toilette de Mme de Bressuire et celle de sa fille étaient d'un goût exquis; mais elle n'avait pu obtenir qu'Yvonne, qui était très brune, renoncât à avoir une robe rose.

—J'aime tant le rose, avait dit la jeune fille.

Avant le départ, ce vieil oncle passa l'inspection des costumes. Il trouva Mme de Bressuire superbe. Moins vive fut son admiration pour Yvonne:

—Sais-tu, fillette, fit-il avec une légère grimace, que tu es bien brune pour tant de rose?

La petite nièce ne parut pas partager son avis.

Arrivé devant son petit neveu: —Que te voilà raide et empressé dans tes habits! dit vivement M. de Nonancourt.

Le front de Roger se plissa; il était si content de lui-même qu'il ne comprenait pas qu'on pût trouver rien à reprendre à sa tournure ni à sa toilette.

—Regarde ton père, reprit le vieil oncle, et vois avec quelle aisance il porte ses vêtements! Ce qui distingue les gens de bonne compagnie, entends-tu, ce n'est pas tant la coupe de leur tailleur que la manière de porter un habit neuf. A trop respecter son vêtement, on ne paraît qu'endimanché.

Roger fit un mouvement d'impatience, et peu s'en fallut que les conseils de M. de Nonancourt ne lui fissent oublier à qui il devait son élégante toilette.

On partit. Les battements de coeur ôtèrent presque la respiration à Yvonne au moment où la voiture pénétra dans la cour sablée de l'hô-



EATON'S JANUARY AND FEBRUARY SALE

THE T. EATON CO. LIMITED.
TORONTO CANADA

Avez-vous ce Catalogue ?

VENTE DE MI-HIVER
DU 2 JANVIER AU
28 FEVRIER, 1907.

Vous trouverez dans notre catalogue de vente de Janvier et Février de grandes occasions — de marchandises de belle qualité à bas prix.

Le catalogue contient tous les faits.

Si vous n'en avez pas reçu un, écrivez aujourd'hui pour en avoir.

20

tel de Lavardac et alla s'arrêter devant le perron; elle devint toute tremblante en mettant le pied sur la première marche du large escalier moelleux et tout resplendissant de lumière.

On traversa le vestibule où se tenait sur deux rangs la livrée, poudrée et galonnée, et on arriva enfin dans des salons magnifiques.

Yvonne, éblouie, ravie, ne voyait plus rien; elle se laissait conduire machinalement, frissonnant d'une vague terreur à la seule pensée de sentir se fixer sur elle, lorsqu'elle danserait, les regards de tant de personnes titrées ou riches à millions. Peu à peu, cependant, cette terreur se calma et alors Yvonne put jouir du coup d'oeil vraiment féérique que présentaient les salons de Mme de Lavardac. L'or, le velours, la soie dans toutes leurs nuances, les fleurs qui se montraient partout à profusion, l'éclat des parures, des pierreries, des diamants, que les glaces réfléchissaient et multipliaient à l'infini ainsi que le chatouillement des lumières, formaient un ensemble si magnifique que la jeune fille ne put s'empêcher de murmurer tout bas: "Que c'est beau!"

L'orchestre fit entendre ses premières mesures. Le coeur d'Yvonne recommença à battre violemment. Elle croyait à chaque instant que l'un de ces élégants cavaliers qui passaient et repassaient sans cesse allait venir à elle; mais aucun ne venait solliciter l'honneur d'une simple contredanse. Yvonne assistait donc à l'amusement des autres et se dépitait de voir que personne ne prenait garde à elle. Elle ignorait, la pauvre enfant, que l'usage veut, dans le monde, qu'un danseur n'invite une femme qu'après lui avoir été présenté; or, qui, dans cette foule, connaissait Mlle de Bressuire, la petite pensionnaire? L'usage veut encore que la maîtresse de la maison ne se sacrifie plus, comme jadis, aux plai-

sirs des personnes qu'elle reçoit chez elle. Ses salons s'ouvrent à des invités qui se retrouvent dans tous les salons du monde, et elle réserve ses attentions, ses faveurs pour le petit nombre des intimes.

La foule allait cependant grossissant de minute en minute. M. de Bressuire avait depuis longtemps disparu ainsi que Roger, et Yvonne et sa mère n'osaient s'aventurer seules au milieu de cette cohue tumultueuse pour passer dans les salons voisins.

—Tu ne t'amuses guère, ma pauvre enfant, dit Mme de Bressuire à sa fille.

—Oh! non, maman. Si seulement Roger avait voulu y mettre un peu de complaisance, j'aurais pu danser pourtant! Je suis sûre qu'il ne manque pas une polka, une valse, lui. Quelle chaleur!... on étouffe ici!... J'ai bien soif.

—Il est probable, dit Mme de Bressuire, que les rafraîchissements qu'on fait circuler ne peuvent arriver jusqu'ici.

Heureusement ces mots avaient été dit tout bas, sans quoi quelque sourire moqueur aurait averti Mme de Bressuire qu'elle venait de montrer l'ignorance d'une provinciale. Il y a belle lurette que la mode de faire circuler les rafraîchissements est passée! On va au buffet.

C'est là, après deux mortelles heures d'attente, que M. de Bressuire conduisit sa femme et sa fille! Là aussi que, pour la première fois, le frère et la soeur se rencontrèrent.

—Mon petit Roger, fais-moi danser, je t'en prie! dit Yvonne; et elle passa son bras sous le sien. A moins, ajouta-t-elle aussitôt en voyant l'air mécontent de son frère, que tu ne sois trop fatigué?

—Fatigué, moi? et de quoi?

—Mais... d'avoir dansé apparemment?

—Je n'ai pour ainsi dire pas bougé d'ici, répondit le jeune homme avec humeur.

—Comment tu as pris des glaces toute la soirée? Et moi je mourais d'ennui et de soif dans le salon du fond! Mais pourquoi n'as-tu pas dansé, mon frère? Les hommes ne sont pas obligés d'attendre une invitation comme nous autres, jeunes filles...

—Je n'ai pas dansé, voilà tout!

—Mon père avait bien raison de dire tout à l'heure qu'on ne vient pas au bal pour s'amuser! fit Yvonne complètement découragée.

—Mademoiselle de Bressuire, je cherche partout Madame votre mère, dit tout à coup Mme de Lavardac, pour lui présenter monsieur, qui désire avoir l'honneur de danser avec vous.

—Refuse! dit tout bas Roger en serrant le bras de sa soeur.

—Madame, répondit la jeune fille à la fois confuse et embarrassée.

—Madame, ma soeur vous remercie, mais elle est engagée, dit aussitôt Roger avec une froide politesse.

—Madame de Lavardac sourit; le danseur s'inclina; le frère et la soeur saluèrent à leur tour et continuèrent à marcher vers l'autre salon.

—Il est bien heureux, dit Roger, que Mme de Lavardac se soit aperçue enfin que tu n'as pas dansé du tout! Mais il est malheureux qu'elle t'ait choisi pour danseur le fat...

—Le fat? répéta Yvonne sans trop savoir ce qu'elle disait; car elle se trouvait partagée entre le dépit que lui faisait éprouver la nécessité où s'était vue Mme de Lavardac de lui amener un danseur, et le regret d'avoir perdu cette occasion unique de prendre place au quadrille qui se formait.

—Oui, le fat! répéta Roger à son tour. Ce monsieur était tout à l'heure le cavalier d'une dame à laquelle Mme de Lavardac avait eu la bonté de me présenter et qui m'a refusé, prétextant qu'elle était engagée, ce qui n'était pas, car le fat est venu l'inviter et elle a accepté. Je me trouvais tout près d'eux pendant le quadrille; la dame disait en jouant avec son éventail: "Vous danserez avec la "pensionnaire", je vous le promets; ce sera votre punition!"

—Hélas, oui, a-t-il répondu; Mme de Lavardac vient de me prévenir qu'elle m'impose cette rude tâche! — Si encore elle était jolie! reprit la dame. Moi j'ai paré le lycéen, mais vous serez accepté de grand coeur. Mme de Lavardac ne peut se départir encore de faire à l'antique les honneurs de chez elle, et à laisser ses invités s'arranger à leur guise... Savez-vous que j'ai pris la pensionnaire pour une mulâtresse, tant elle est brune et maigre dans sa robe rose."

—Oh! allons-nous en, allons-nous en, s'écria Yvonne dont les yeux brillèrent de larmes.

—Surtout ne va pas pleurer, ma soeur, ou tu te ferais regarder de tout le monde!

—Allons-nous en! répétait la jeune fille qui entraînait son frère vers le vestibule. Elle se réfugia dans l'embrasement d'une fenêtre et la supplia d'aller rejoindre leurs parents.

Un instant après, Roger était là avec M. et Mme Bressuire, et la famille partait bien avant l'heure où devait finir le bal.

Pendant toute la route, Yvonne, la tête appuyée sur l'épaule de sa mère, pleura sans contrainte, tandis que Roger racontait, avec l'accent de l'indignation, ses propres mésaventures.

—Tu as raison, mon père, dit-il en terminant; il suffit de voir le monde pour en être dégoûté à jamais et si j'y retourne un

jour ce sera quand le lycéen aura atteint l'âge où l'on peut châtier l'impertinence!

Mme de Bressuire eut beaucoup de peine d'obtenir de sa fille, lorsque toutes les deux se trouvèrent seules, l'aveu de ce qui lui causait un chagrin si violent.

—Pauvre enfant! dit-elle, j'avais raison, tu le vois, de résister à tes instances! C'est à regret que j'ai tourmenté ton père pour obtenir qu'il acceptât l'invitation de M. de Lavardac. Mais ton frère et toi vous ne vouliez pas en croire notre expérience. Vous vous imaginiez que le grand monde aurait pour vous l'indulgence que vous trouvez dans les petites réunions où, jusqu'à présent, vous aviez pris tant de plaisir! Qu'avais-tu donc rêvé, ma chère enfant?

—Maman, j'avais rêvé surtout que je danserais. Ma toilette était si jolie... ici, car au bal elle ne faisait aucun effet. Elle en a fait trop, au contraire, puisqu'elle a attiré sur moi les railleries.

—Allons, allons, reprit Mme de Bressuire, c'est assez de désolation comme cela pour une déception d'autant plus grande que les espérances avaient été plus exagérées. Cette déception, ma chère enfant, est bien souvent ce que rencontrent dans le monde les jeunes filles, les jeunes femmes qui s'imaginent qu'il suffit de se présenter pour briller, et qui croient aussi que la fête prochaine les dédommagera des dégoûts, des ennuis de la fête passée. A ce jeu-là, vois-tu, le caractère s'aigrit; et l'on perd peu à peu le goût de l'étude, le goût des plaisirs simples, des joies si douces et si pures de la famille! Le comprends-tu, dis-moi?

—Maman, fit Yvonne en embrassant sa mère, je le comprendrai mieux demain.

Aviculture

La Ferme Expérimentale Centrale vient de publier, pour la première fois depuis sa fondation, un bulletin concernant l'élevage, l'alimentation et les soins généraux de la volaille.

On sait que depuis quelques années l'industrie avicole a pris un développement considérable en ce pays et commence à être regardée par un grand nombre de cultivateurs comme une branche importante de l'agriculture dont on peut tirer un revenu très appréciable, presque sans frais et avec une somme de travail relativement minime.

La production des oeufs et de la volaille a sensiblement augmenté chez nous, cela est évident; mais quelle que soit cette augmentation, la demande dépasse tellement la production, le marché ouvert et possible est si assuré, si permanent et si vaste, qu'on ne saurait trop engager tous nos cultivateurs, sans exception, à étudier et à pratiquer cette industrie dont les bénéfices très importants sont absolument à la portée de quiconque veut se donner la peine de l'entreprendre avec prudence et la poursuivre avec intelligence et persévérance.

Naturellement, certaines connaissances spéciales au moins élémentaires sont indispensables au succès. Or, la principale raison pour laquelle nos cultivateurs se sont désintéressés si longtemps de l'aviculture c'est qu'ils n'avaient point ces connaissances morales ni les moyens de les acquérir facilement.

Il n'en sera plus ainsi désormais.

Ce bulletin No 54 de la Ferme Expérimentale Centrale contient en effet tout ce qu'il importe de savoir pour pratiquer efficacement et avantageusement l'élevage de la volaille. Il indique non seulement les avantages particuliers des différentes races dont il décrit les types et que de magnifiques gravures représentent admirablement mais il donne minutieusement, jusque dans les moindres détails, tous les renseignements, toutes les indications pratiques pour la construction des poulaillers et accessoires, l'alimentation, le soin et le traitement intelligent des volailles.

Il renferme en outre une série de résultats des plus intéressants d'expériences conduites par des spécialistes attentifs dont la compétence ne saurait être discutée.

L'honorable ministre de l'Agriculture a donné une nouvelle preuve de sa perspicacité habituelle, de sa prévoyance toujours en éveil et de son impartialité bien connue, en attachant une grande importance à cette branche et en la confiant à deux hommes d'une longue expérience, d'un esprit progressif et d'une rare activité dont l'un, nous sommes heureux de le constater est un Canadien-français.

Le bulletin répond donc à un besoin réel, et, à l'avenir, nos cultivateurs n'auront plus aucune excuse s'ils laissent à nos voisins la plus grande partie des profits d'une industrie aussi lucrative que facile à exploiter et qui ne demande qu'un peu de soin.

Pour se procurer le bulletin No 54, publié dans les deux langues, ouvrage vraiment pratique, véritable "vade mecum" de l'aviculteur, rédigé dans un style absolument sans prétention, très clair et d'une simplicité extrême, en un mot compréhensible pour tout le monde, il suffira de s'adresser à la "Ferme Expérimentale Centrale", section Avicole, Ottawa, Ont., qui le fera parvenir gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

UN ELEVEUR.

CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du système corsine.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Belle Montre Gratis



Une montre en or solide pour Monsieur ou pour Dame coûte de \$25 à \$50. Ne dépensez pas votre argent inutilement. Si vous désirez une Montre pour tenir le temps qui sera égale à n'importe quelle Montre en or solide, envoyez-nous votre nom et votre adresse immédiatement et convenez de vendre 10 boîtes, seulement à 25c la boîte des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin qui sont un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les dérangements d'estomac, maux de tête, constipation, désordres nerveux, rhumatisme, maladies particulières aux femmes, laxatif doux, puissant tonique parfait rénovateur des forces. Elles se vendent facilement. Ne manquez pas cette grande chance. Envoyez-nous votre commande et nous vous expédierons les 10 boîtes, franco, par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.50 et nous vous enverrons une Montre

POUR DAME OU POUR MONSIEUR

la journée même de la réception de l'argent. Nous donnons ces montres pour faire connaître nos Remèdes rapidement, et tout ce que nous vous demandons, quand vous recevrez la montre, c'est de la montrer à vos amis. Des centaines de personnes ont reçu de nos montres et en sont plus qu'enchantées. C'est une grande occasion d'obtenir une belle MONTRE sans avoir à déboursier un sou. Faites demander nos pilules aujourd'hui.

DR. MATURIN MEDICINE CO.,
Watch Dept., 65, TORONTO, ONT.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

10 Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.

20 Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.

30 Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

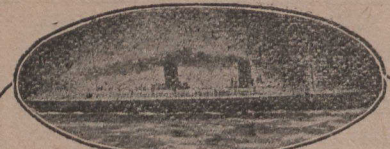
du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

Mlle Madeleine de Lauriot, 164 St Jean, Québec, avec monde entier. — Mlle Lucia Gauthier, Peribonka, Lac St Jean. — Jos. Bisson, 358 West 48th st., New-York. — Charles Potvin, Edmonton, Alta. — Mlle Mlle Rosaline Ducloux, Mittineague, Mass., Box 56, tous genres, avec monde entier, correspondance anglaise, réponse assurée. — Mlle Donald Schinck, 9 rue Maria, St Henri, Montréal, anglais, français, fantaisies seulement en dehors de Montréal. — Mlle Alexina Constantin, 66 rue St Augustin, St Henri, tous genres, anglais, français, monde entier. — Henri Tellat, 3 rue Gaillard, Romans, Drôme, France, vues avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Anna Corbeil, Terrebonne, Qué., fantaisies préférées. — Mlle Alice Caron, Louiseville, Qué. — Mlle Blanche Thibeau, 66 rue Dollard, St Malo, Québec, fantaisies et séries avec monde entier. — Mlle Cécile Rouleau, Victoriaville, Qué., échange avec Québec, Edmonton, Fraserville. — Mlle Francine Clémenceau, 165a Ste Elisabeth, Montréal. — Mlle Pierrette Lajoie, 810 Sanguinet, Montréal. — Mlle Luzette Labruhne, 193 Dorchester Est, Montréal. — Mlle Louise de La Vallières, 54 Ste Rose, Montréal. — Mlle Alphonsine Rousseau, 94 Broad st., Fall River, Mass., vues colorées préférées, timbre, date, signature, localité, côté vue, réponse assurée. — John B. Lemay, 68 Daniels st., Fitchburg, Mass., échangera fantaisies, sous enveloppe. — M. Fernand Bobey, 4 rue Brulard, Dijon, Côte d'Or, France. — Mlle L. Gauthier, Mlle R. Gauthier, 990a Cadieux, Montréal, tous genres. — Mlle Arcélia Provost, Box 299, Mittineague, Mass., avec monde entier, correspondance anglaise. — Mlle Olivine Doury, Mittineague, Mass., Box 312, fantaisies et séries seulement, réponse assurée, correspondance française. — Mlle Alma Viens, Mittineague, Mass., Box 268, fantaisies et séries seulement, correspondance anglaise et française, réponse assurée. — Mlle Anna Bourdeau, 354 avenue Labelle, Montréal, avec monde entier, fantaisies. — Mlle Blanche Desroches, 518 Merrimack st., room 2, Lowell, Mass., avec monde entier, cartes en cuir, vues et fantaisies. — Henri Rouillard, 55 rue Sous-le-Fort, Québec, séries seulement. — Mlle M. S. Collin, Rocher de la

Chapelle, C. Montmagny, Qué., avec monde entier, vues préférées. — L. Le Gorre, 142 Bleury, Montréal. — Mlle Dorila Villeneuve, Grand'Mère, Co. Champlain. — Mlle Blanche Amoureux, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — Mlle Dorina Larocque et Mlle Maria Larocque, St André, Co. Argenteuil, Qué., avec monde entier, correspondance française, sténographie du prof. Elie. — Mlle Albertine Trudel, 105 Riche-lieu, Québec, fantaisie seulement. — Mlle Rolande Martel, 78 Boulevard Langelier, Québec, fantaisies seulement, réponse assurée. — Mlle E. Maheux, 42 1/2 Ste Ursule, Québec, avec monde entier, vues préférées. — Charles Simonnot, 17 rue Prieur de la Côte d'Or, Dijon, Côte d'Or, France, désire échanger cartes vues de France avec cartes vues de tous pays, timbre côté vue. — J. Louis-Philippe Bouchard, portier, Petit Séminaire, Rimouski, Qué. — Mlle Valentine Boileau, 303 rue Alma Hull, Qué. — Armand D'Arrioules, marchand, Cacouna, Qué., avec monde entier, anglais et français, vues et fantaisies, réponse immédiate. — Mlle Blanche Fiset, Trois-Pistoles, Co. Témiscouata, avec monde entier, cartes en cuir préférées, réponse assurée. — Mlle Yvonne Aubry, Louiseville, Qué. — Arthur Terroux, Leeds Village, Co. Mégantic, vues et fantaisies morales. — Mlle Flora Huot, 119 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal. — J. Ed. Ouellet, St Fabien, Co. Rimouski, Qué., avec monde entier, fantaisies préférées, réponse assurée. — Mlle Marcelle Lépérance et Gaston Desrivières, Rivière-Ouelle, Co. Kamouraska. — Mlle M. Louise Grandmont, Champlain, Qué., tous genres avec monde entier, timbre et signature côté vue. — Mlle Aurore Arcand, Champlain, Co. Champlain. — Mlle Béatrice Toupin, Champlain, Co. Champlain, avec monde entier,

AVIS—Plusieurs collectionneurs de l'Album Universel désirant acheter le No du 3 avril 1906, les personnes qui voudraient se dessaisir de ce numéro, sont priées de s'adresser à nos bureaux.



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- *LA TOURAINE... jan. 10
*LA SAVOIE... jan. 17
*LA TOURAINE... jan. 24
*LA LORRAINE... jan. 31
*LA BRETAGNE... fév. 7
*LA SAVOIE... fév. 14

* Paquebots à deux hélices. Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.



QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.

Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.

Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE 7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beaupré

LA SEMAINE 7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE 7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE 9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaupré 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

NE COUPEZ PAS VOS CORS



C'est un procédé dangereux Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VER-RUES, employez L'Antikor Laurence En vente partout, 25c A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

A TRAVERS LE CANADA (INÉDIT)

(Suite)

Au pied d'une falaise s'étendant jusqu'à la chaîne s'est formé un autre glacier qui alimente un ruisseau courant à travers un ravin profond jusqu'à la vallée, et présentant les points de vue les plus admirables de la montagne.

Glacier House, le grand hôtel de la compagnie, est toujours encombré de voyageurs. Comme la plupart des glaciers, l'Illecillewaet se retire. On a calculé que le soleil le recule de 35 pieds tous les ans et libère cette lisière de ses entraves glacées.

Un sentier conduit de Glacier House au lac Marion, à 1,700 pieds au-dessus du niveau de l'hôtel, à deux milles de distance. Ici se trouve l'observatoire, d'où l'on voit la vallée, sur les côtés de laquelle la voie ferrée descend par une rampe de 522 pieds sur un parcours de sept milles de longueur.

La rivière d'Illecillewaet, à 22 milles du glacier, coule à travers le canon Albert, tellement merveilleux que les trains s'arrêtent pour permettre aux passagers d'admirer ses beautés.

La station suivante, les Buttes Jumelles, tire son nom de deux pics, les monts Mackenzie et Tilley. La descente des Selkirks est presque terminée, mais les montagnes paraissent montrer autant d'ardeur à relâcher le train qu'elles en avaient mise à l'empêcher d'entrer sur leur territoire.

Nous sommes à Revelstoke, un centre important en communication fluviale avec les riches districts de Kootenay et de Boundary, par la rivière Columbia.

Le lac de la Flèche, à 28 milles de Revelstoke forment un bassin entre les Selkirks et les Gold du nord au sud; des steamers du Pacifique font le service à partir de la tête des lacs jusqu'à Nakusp et Robson, en effleurant au passage les sources chaudes Halcyon.

joindre le steamer se rendant à Slocan City. Le voyageur reprend ici le train pour Robson, à l'extrémité inférieure du lac de la Flèche à l'ouest, et pour Nelson à l'est, sur le lac Kootenay.

La ville de Revelstoke, où commence l'ascension de la chaîne Gold, est située dans la belle vallée de la Colombie sur laquelle on a construit un viaduc d'un mille et demi de longueur.

Le train pénètre dans la vallée de l'Aigle non loin du sommet, et longe cette vallée jusqu'à Sicamous. C'est à Craigallachie que fut planté le dernier clou dans la voie ferrée reliant les deux océans.

Partout où le lac Shuswap peut trouver une issue dans les vallées, entre les montagnes, il s'y infiltre, et l'on a comparé ses longs bras nombreux aux tentacules de la pieuvre.

Le train, après avoir suivi le bras au Saumon, qu'il traverse sur un pont très élevé, se dirige vers Tappen Siding, qu'il quitte pour longer le cours du bras Shuswap à travers la forêt et la Notch Hill.

Partout où le lac Shuswap peut trouver une issue dans les vallées, entre les montagnes, il s'y infiltre, et l'on a comparé ses longs bras nombreux aux tentacules de la pieuvre.

Le train, après avoir suivi le bras au Saumon, qu'il traverse sur un pont très élevé, se dirige vers Tappen Siding, qu'il quitte pour longer le cours du bras Shuswap à travers la forêt et la Notch Hill.

Le train, après avoir suivi le bras au Saumon, qu'il traverse sur un pont très élevé, se dirige vers Tappen Siding, qu'il quitte pour longer le cours du bras Shuswap à travers la forêt et la Notch Hill.

Tel. Est GIRARDOT Restaurateur Français DINER ET SOUPER 35c ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES 1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal DE LA GARE WINDSOR BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m. SPRINGFIELD, HARTFORD, †7.45 p.m. TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m. OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m., †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.15 p.m. SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m. ST. JOHN, N. B., HALIFAX, †7.25 p.m. ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m. WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m. VANCOUVER, *9.40 p.m. DE LA GARE VIGER QUEBEC, †8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m. TROIS-RIVIÈRES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m. OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m. JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.55 a.m., †5.00 p.m. ST GABRIEL, †8.55 a.m., †5.00 p.m. STE AGATHE, †8.45 a.m., †9.15 a.m., †4.45 p.m. NOMINGUE, †8.45 a.m., †4.45 p.m. * Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mardi, jeudi et samedi. § Dimanche seul. † Quotidien excepté le samedi. ‡ Samedi seul. A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal. Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

"INTERNATIONAL LIMITED" Le meilleur et le plus rapide train du Canada Tous les jours à 9 a.m. Arr. Toronto à 4.20 p.m., Hamilton, 5.20 p.m., Niagara Falls, Ont., à 6.55 p.m., Buffalo, 8.25 p.m., London, 7.47 p.m., Detroit, 9.50 p.m., Chicago, 7.42 a.m. Café élégant sur ce train.

SERVICE RAPIDE D'OTTAWA 3 HEURES DANS LES DEUX DIRECTIONS Part de Montréal.—*8.30 a.m. †3.40 p.m. *7.30 p.m. Part d'Ottawa.—*8.30 a.m. †3.30 p.m. *5.00 p.m. Wagons palais sur tous les trains. * Tous les jours. † Jours de semaine.

MONTREAL ET NEW-YORK

La ligne la plus courte. Service le plus rapide. 2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour. 1 train de nuit tous les jours, aller et retour. Part de Montréal †8.45 a.m. †11.10 a.m. *7.40 p.m. Arr. à New-York †8.00 p.m. †10.00 p.m. *7.17 a.m. * Tous les jours. † Dimanches exceptés. BUREAUX DES BILLETS, 137 rue St Jacques. Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.

LE CANADIEN NORD DE QUEBEC Tél. Bell EST 2141 Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commencant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m. 4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère. 6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme. 9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS, Agent Général des Passagers, EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez : Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

ETIQUETTE UNION 5 TYPO JACQUETTES



LA CUISINE DE MADAME

RECETTES A LA CANADIENNE

..Soupe au riz

Après avoir bien épluché le riz, qui contient souvent des graviers, lavez-le plusieurs fois à l'eau froide en le frottant entre les mains. Faites bouillir ensuite dans une petite quantité de bouillon et mouillez-le toujours avec ce bouillon à mesure qu'il crévera. Il faut qu'il soit bien crevé, et que les grains s'écrasent sans effort entre les doigts; mais il ne faut pas qu'il se réduise en bouillie. Ajoutez ensuite une quantité de bouillon, suffisante pour que votre soupe ne soit ni trop claire, ni trop épaisse. Il faut par personne, une cuillerée de riz. Quand on veut que le riz ne soit pas crevé, il faut faire cuire dans la totalité du bouillon qu'on destine à la soupe.

Soupe aux patates

Faites bouillir quatre grosses patates avec 2 oignons dans 2 pintes d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Coulez-les à travers une passoire et remettez-les au feu, ajoutant poivre, sel et 2 onces de beurre. Lorsque la soupe bouillera vous y verserez une tasse à thé de tapioca. Laissez-la mijoter quinze minutes en la brassant, ajoutez-y 1 chopine 1/2 de lait et laissez chauffer le tout.

Soupe aux oignons

Prenez 3 oignons de moyenne grosseur et coupez-les en quatre, mettez-les bouillir au feu dans une chopine d'eau. Faites-les cuire jusqu'à ce qu'ils soient tendres, environ une demi-heure. Mêlez une cuillerée à dessert de farine dans un peu de lait pour l'épaissir; ajoutez ensuite un morceau de beurre de la grosseur d'une noix et environ une tasse à café de bon lait, du sel et du poivre. Faites bouillir tout de suite. Prenez des tranches de pain et beurrez-les bien coupez-les en petits carrés et mettez-les dans un bol; versez dessus la soupe bouillante. Froid, c'est excellent.

Viande revenue

Hachez bien fin n'importe quelle sorte de viande maigre cuite, assaisonnez avec poivre et sel. Mettez un lit de cette viande dans un plat beurré, ensuite un lit de miettes de pain sur le dessus, sur lesquelles

vous mettez des petits morceaux de beurre; faites cuire jusqu'à ce qu'il atteigne un beau jaune. C'est un excellent plat pour le déjeuner.

Boeuf froid avec purée de patates

Pelez, faites bouillir et pétrissez douze grosses patates, ajoutez sel et poivre et 2 cuillerées à soupe de beurre; ajoutez, en brassant, graduellement, une chopine de lait bouillant. Versez cette préparation dans un plat chaud et mettez dessus des belles tranches de boeuf froid rôti. Mettez sur chaque tranche de boeuf une cuillerée à soupe de votre sauce et placez votre plat sur le fourneau, pendant quelques minutes. Garnissez le bord de votre plat de feuilles vertes de n'importe quelle sorte.

Bifteck farci

Coupez une tranche épaisse de boeuf à bifteck, environ 2 livres; prenez une chopine de miettes de pain, assaisonnez bien avec poivre, sel et sauge, humectez avec du beurre, versez cette préparation sur votre boeuf, roulez-le bien serré et attachez-le soigneusement, enveloppé dans un linge beurré; faites cuire alors à la vapeur durant 2 heures. C'est excellent froid et tranché.

Huitres frites

Lavez les huitres et asséchez-les bien, mettez-les dans des miettes de biscuits cassés très fin; tenez prête une lèchefrite dans laquelle vous mettez beaucoup de beurre, faites-les chauffer jusqu'à ce qu'il soit tout à fait chaud, ce qui empêche les huitres de coller au fond. Faites frire jusqu'à ce qu'elles deviennent bien jaunes et tournez-les alors. Vous trouverez que le beurre les sale suffisamment.

Pâté aux patates

Prenez une tasse à thé de viande hachée, une autre de patates écrasées, 2 oeufs et un peu de lait pour amollir; salez, poivrez et faites cuire une demi-heure.

Pâté à la viande

Faites une croûte comme pour les biscuits, mettant un peu plus de beurre; divisez cette pâte en deux; roulez-en une moitié à une épaisseur d'environ un demi-pouce; mettez-la dans une casserole à biscuit que vous avez beurrée; roulez l'autre moitié et mettez-la dessus la première et faites cuire dans un fourneau chaud.

Hachez gros des morceaux de viande froide; mettez-la dans la lèchefrite avec de la sauce froide si vous en avez, sinon employez de l'eau, assaisonnez avec beurre et sel et épaissez avec un peu de farine. Faites cuire lentement jusqu'à ce qu'elle soit prête à servir.

Coupez en deux la pâte que vous avez fait cuire et versez sur une moitié votre viande chaude et votre sauce, et placez l'autre moitié dessus, servez immédiatement.

On emploie avec grand avantage pour ce plat, le dinde froid ou le poulet.

Boeuf à la mode

Prenez un morceau de boeuf de 4 ou 5 pouces d'épaisseur, et avec un couteau, faites plusieurs petites ouvertures de part en part; prenez ensuite des morceaux de gras de lard salé roulés dans du poivre et du clou. Mettez dans un vase qui ferme bien et faites cuire dans la vapeur pendant trois heures. Quand il est cuit, épaissez la sauce qui reste avec un peu de farine. Ce mets est excellent chaud ou froid.

Oeufs farcis

Faites bouillir des oeufs durs; quand ils seront refroidis, enlevez les coquilles avec grand soin et coupez-les en deux. Pilez les jaunes fin et humectez-les avec du vinaigre; assaisonnez avec un peu de beurre, poivre, sel et moutarde. Remplissez les blancs de ce mélange. C'est excellent pour la collation, ou encore pour un dîner à la viande froide.

Pour faire cuire les oeufs

Mettez du beurre, du sel et du poivre dans le fond de votre bouilloire et cassez-y alors vos oeufs. Faites cuire jusqu'à ce que les blancs paraissent fermes. C'est excellent.

Omelettes

Prenez 6 oeufs, battez les jaunes et les blancs séparément; mêlez doucement une cuillerée à soupe de farine dans un peu de lait et de sel, et ensuite une petite tasse à thé de lait. Battez le tout ensemble comme il faut, en ajoutant les blancs à la fin.

Tarte aux citrons

1 citron, 1 tasse de sucre, 1/2 tasse d'eau, 2 oeufs, 1 cuillerée à thé de beurre; recouvrez votre plat d'excellente pâte; versez-y la préparation et faites cuire à feu vif.

Autres tartes au citron

Roulez un citron jusqu'à ce qu'il soit mou, râpez la partie extérieure dans un bol, exprimez le jus dans le même bol, ajoutez une tasse de sucre, un biscuit en poudre, les 2/3 d'une tasse d'eau froide et battez tout ensemble; servez-vous de deux croûtes et de deux oeufs dont vous battrez les blancs pour glacer.

HEUREUX ENFIN

Son mari ne boit plus. Le remède sans goût "Samaria" l'a guéri.

Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer.

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle, Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.



Les Extraits Culinaires DE **Jonas**

Représentent ce qu'il y a de **PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR** et de **PLUS ECONOMIQUE** en fait d'extraits culinaires sur le marché.

DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.



Votre choix

dépendra entièrement du montant que vous voulez dépenser. Nous avons un assortiment complet — à la portée de toutes les bourses, (Catalogue) 7

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUTS LES EPICIERIS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

Madame,

SI Vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer, quelque soit la condition de l'article, je lui donnerai sa couleur primitive ainsi que tout l'éclat du neuf.

Spécialité de Teintures de Soiries et Rideaux

NETTOYAGE A SEC PERFECTIONNE....

A. F. DECHAUX

No 62, rue Ste-Catherine E
Tel. Bell Est 51

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553



Nous vivons tranquilles et sans anxiété auprès d'un volcan qui fume déjà et qui promet pour demain on n'ose deviner quelle épouvantable catastrophe.

De partout surgissent les endormeurs qui cachent le danger. Il fait si bon dormir sur les oreillers de l'indifférence sans donner prise aux cauchemars de la vie sociale, sans rêver que l'on va tout à coup se trouver, stupide, devant l'armée des prolétaires blasés de toutes les attentes et de toutes les promesses, fatigués de tous les cahots et de tous les délais...

D'autres jouent au scepticisme... C'est un article déjà démodé qu'on ne vend plus que dans les bazars ou les journaux jaunes. A peine sait-on lire maintenant que l'on se croit trop bête si l'on n'a pas quelque croyance. Et ma foi, c'est de bon augure! Cependant comme vous trouvez de ces maniaques, dans le monde, qui s'attachent aux vieux habits, aux vieux chapeaux, vous rencontrerez des hommes qui se vantent d'être sceptiques, qui haussent les épaules quand vous leur parlez de question sociale, de besoins sociaux, de réforme sociale. Ils ont un sourire tranchant qui fait mal à voir... On dirait que l'éponge a passé sur les maux de l'Humanité, qu'il ne reste plus rien et que ce n'était pas plus difficile que cela!

Il en est d'autres encore qui ont ou veulent avoir l'intelligence peu ouverte. Vous causerez avec eux de l'évolution sociale... ils n'y comprendront rien! Le plus souvent ils ne veulent pas comprendre pour ne devoir pas travailler!

Tous ceux-là s'agitent, pour eux, à l'entour du volcan qui va les engloutir. Il y aurait quelque chose à faire cependant; mais parce qu'on ne veut pas le faire, on conduit la société dans une "impasse" terrible.

Il y aurait à se faire d'abord "une âme sociale" qui reconnaît ses dettes et les paie librement. (J. Lemaitre). On ne peut accomplir de réforme universelle ou tout au moins générale qu'en commençant par les individus.

Quand, dans son for intérieur, on aurait la conviction que l'on ne peut pas s'écarter de la foule, vivre en égoïste dans la solitude, — dans cette solitude qui n'est pas celle qui forme les âmes supérieures pour les perpétuels holocaustes et les sublimes abnégations du sacerdoce, — qu'on ne peut pas non plus assister indifférent au spectacle des misères humaines "imméritées", se refuser à les secourir, que l'on soit riche ou pauvre, puissant ou faible, savant ou ignorant, alors, je pense, la foi nécessaire à l'action sociale entrerait dans l'âme, indéfectible parce que appuyée sur la charité du Christ!

Il faut se faire une "âme sociale" de la même manière qu'on se fait une "âme catholique".

Il faut qu'elle ait le sens droit des choses, le goût intègre des justices et des réparations; il faut qu'elle puisse entrer dans l'oeuvre sociale sans voir autour d'elle ces différences catégoriques qui découragent les volontés et désillusionnent les espoirs. Quand le devoir apparaîtra dans toute sa sévérité, dans toute sa force d'obligation, il faut que la réalité du sacrifice ne creuse pas un abîme entre elle et l'idéal!

Cette "âme sociale" qui connaît l'existence du devoir, qui le comprend et le mesure libéralement à l'étendue de sa bonne volonté, est celle encore qui élargira toujours au fur et à mesure des dévouements quotidiens les bornes du sacrifice personnel.

Comme dans la spiritualité chrétienne, il y a dans l'oeuvre sociale une élévation graduelle où plus intimement, à chaque degré atteint, l'âme sociale communique avec la religion sociale. Et pour qui veut considérer, un instant, cette formation particulière de l'âme, il n'apparaît d'autre motif que les vertus chrétiennes elles-mêmes: la Charité et la Justice! Car la compréhension de l'oeuvre sociale actuelle par une âme sociale, n'est autre chose que la compréhension intime du catholicisme par un catholique.

Que d'objections pourtant s'élèvent de toutes parts. "J'ignore la question sociale, dit-on, je n'en vois pas l'opportunité et cependant je suis excellent catholique! Autrefois le catholicisme ne se donnait pas les airs d'aujourd'hui: le catholicisme ne change pas. J'ai le sens intime du catholicisme puisque je suis fervent catholique; mais à quoi bon l'oeuvre sociale?"

S'il est nécessaire de comprendre le catholicisme, j'affirme qu'il n'est pas moins utile d'avoir la claire vue de sa situation présente.

Le christianisme, s'il est intangible et immuable quant à son essence et à sa doctrine, n'est pas une chose toute entière, indépendante des contingences humaines et

posé au-dessus de la société comme un éternel contemplateur.

Le christianisme, c'est la vie chrétienne du monde; qu'elle soit des premiers âges, qu'elle roule à travers les siècles de féodalité et de renaissance, au sein des époques majestueuses de l'autocratie et de la rébellion, qu'elle atteigne notre siècle d'arrêt moral et d'indécision sociale, c'est toujours la vie chrétienne dispensée par l'Eglise et venant du Christ!

Aujourd'hui que la philosophie des philanthropes et des solidaristes n'a pu résoudre le problème posé par la démocratie hâletante; aujourd'hui que les nouveaux systèmes sont en train d'user les ressources de leurs innovations et de leurs charmes à distance; que le communisme croule, que le bloc des collectivistes se fendille de toutes parts et que l'avalanche socialiste fond au soleil renaissant de la démocratie chrétienne; aujourd'hui que le monde du capital comme le monde du travail attend une réponse à l'épouvantable énigme posée par le sphinx au détour du vingtième siècle, la vie sociale chrétienne, doit s'exprimer dans une forme, non pas nouvelle, mais renouvelée: le christianisme social.

Il est des plantes qui ne produisent qu'une fleur par saison. Tout le suc de la terre puisé par les racines, toute la sève qui passe dans les fibres de la plante et en fait sa vie, s'expriment un jour sous la poussée de l'ascension en un bouton, en une fleur!

Est-ce qu'il n'en est pas ainsi du christianisme social? N'est-ce pas une sève qui monte des racines à la tête, qui passe, prenant la nature même des âmes chrétiennes avec leurs besoins, avec leurs aspirations, avec leurs idéals? Et pourrait-il sortir autre chose de cette universelle vie, qu'un catholicisme social?

Donc, au besoin d'une âme sociale, s'ajoute la nécessité de reconnaître le besoin d'une action sociale.

Et parce que cette action sociale n'est que le catholicisme, parce que nous devons travailler à la vie du catholicisme dans le monde, je conclus que se donner à l'action sociale est un devoir strict et pressant.

Telle est la nécessité du temps présent! Voilà ce qu'il faudrait faire.

Car, si la raison de l'évolution sociale ne nous pousse pas à ouvrir les yeux, les dangers que nous font courir nos ennemis devraient être un excitant à la vigilance et à l'action!

Le libéralisme social n'a pas encore infesté notre siècle; ou plutôt il s'est dressé en face du socialisme erroné, donnant une conception étrange de l'homme, écartant de lui tout ce qui fait sa raison d'être, l'individualisant et mettant en lui toute la puissance de constitution et d'existence sociales; mais cette doctrine des philosophes des dix-huitième et des dix-neuvième siècles n'ayant pas obtenu la faveur du peuple porté à s'unir pour être plus fort, il ne s'est trouvé que la théorie socialiste opposée à la doctrine du catholicisme social.

Le socialisme a pris un essor immense. On aurait tort de nier qu'il a ses quartiers dans tout l'univers; on manquerait à la vérité en insinuant que la plupart des ouvriers des villes manufacturières n'ont pas pris rang dans l'armée socialiste. Il y a donc en face de nous un embrigadement qui nous paraîtrait indéfectible si nous ne savions que cela seul vit qui à la vérité et la puissance éternelle!

Sans doute le socialisme croulera comme croule toute oeuvre humaine; mais il s'agit de hâter cette ruine bienfaisante qui doit empêcher le règne du désordre dans la société et laisser enfin libre champ à l'Eglise pour accomplir sa divine mission auprès des ouvriers.

Or ce qu'il faudrait faire pour ruiner le socialisme, on ne veut pas le faire!

On se conserve une âme individualiste qui croit pouvoir se passer des autres et se dispenser de donner quelque chose au prochain.

On se fait surtout une âme égoïste. Car je ne saurais admettre qu'on puisse avoir la conviction qu'on est indépendant de tout le monde. On use de tout ce qu'a produit la société et parfois on réclame plus que sa part; mais à aucun prix, sans aucune considération on ne veut rendre... Dans ce commerce des utilités sociales on achète sans payer, on refuse de reconnaître des dettes et de les acquitter.

Est-ce que la vie chrétienne peut exister quand on étouffe la charité et la justice? Ces deux vertus essentielles sont la base d'une âme sociale.

Aveuglé par son égoïste misanthropie, l'individualiste ferme les yeux sur l'évolution sociale. La brutalité du fait pourrait le secouer un peu et le rendre à l'évidence; la crainte d'une catastrophe l'obligerait peut-être à remplir son devoir: comme à aucun prix il ne veut se faire une âme so-

COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS

Grande Vente Annuelle d'Escompte

DURANT LE MOIS
DE JANVIER

Commençant Mercredi le 2



NOUS offrirons notre stock
entier (à l'exception de 2
ou 3 lignes, que nous sommes liés
par contrat, de vendre à prix fixe)
à des escomptes variant de

10 p.c. à 75 p.c.

Plus 5 p.c. d'extra pour le comptant



Une attention spéciale est don-
née aux ordres par la malle.

Henry Morgan & Co., Ltd
SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

ciale, il se mettra un bandeau, il ne voudra entendre parler ni de réclamation ni de réforme. Tout autour de lui gémissant; tout autour de lui se plaindra d'une souffrance imméritée et son cœur endurci répondra: "Laissez le monde comme il est! Le peuple est un enfant qui ne sait jamais ce qu'il veut!"

Et je n'affirme pas que dans le même moment, cette âme sensible ne croira pas trouver en elle la divine pitié du Christ, la miséricorde qui pleure et qui soulage, la charité des enfants de Dieu. Peut-être même criera-t-elle: "Notre Père" avec cette conviction qu'elle est comme les autres une enfant de Dieu!

Pour augmenter ce camp des faillis, il en viendra qui comprenant l'évolution de la société, connaissant ses besoins et pouvant accomplir l'oeuvre du bien, diront que le temps n'est pas venu encore pour agir, que le monde n'est pas préparé à l'action du catholicisme social, qu'il lui faut auparavant avoir bu tout le poison du socialisme et que c'est à l'heure où il ne restera plus qu'un cadavre que s'opérera la résurrection de l'humanité!

Comme ils sont généreux! comme il leur en coûte peu de faire espérer le bonheur prochain!

Ces générations présentes, ils les vouent aux douleurs; ils les sacrifient pour le mieux être des familles futures, s'occupant peu que cela arrive de leur vivant.

Qu'il doit y avoir d'amour au fond de leur cœur puisqu'ils consentent à entendre longtemps, toute leur vie, et longtemps encore après leur mort peut-être, la plainte de toutes les âmes angoissées, qui monte dans un lamentable concert et qui clame: "Nous en avons assez! assez de souffrances comme cela! Notre martyre est assez long: éteignez donc les flammèches qui brûlent encore et qui s'attachent à notre chair! Décollez les dents des roues qui sèchent avec le sang de nos veines; enlevez les plombs des foudres qui se creusent une niche dans nos os broyés! Nos membres ne peuvent plus subir davantage l'écartèlement: pitié! Otez de nos épaules l'horrible carcan de nos soucis, de nos espoirs brisés, de nos idéals envolés!"

A tous ces suppliants, eux répondent: "Souffrez encore!"

—Nous allons succomber!...
—Souffrez jusqu'au bout, c'est ensuite le relèvement!...

—Mais vous pouvez nous guérir!... mais nous pouvons encore être heureux quelques jours au moins dans notre vie, sans empêcher l'avènement du bonheur de nos fils!...
—Sans doute; mais... il faudrait que nous travaillions!...

Ceux-là feraient quelque chose encore, ceux-ci qui disent qu'il n'y a plus rien à faire, n'agissent jamais! Ont-ils essayé au moins? Ont-ils livré leur part d'activité dans la tentative qui vient d'échouer?

Des hommes au cœur généreux se sont mis à l'oeuvre. On a fondé des patronages, des cercles d'études. On a réuni la jeunesse en cette association catholique qui fait la gloire de l'adolescence: on y discute la théorie et l'on se prépare à l'appliquer dans la pratique des oeuvres sociales.

L'Université Laval avec ses hommes distingués a jeté quelques clartés bienfaisantes sur cette difficile question. Elle s'intéresse plus que jamais à la diffusion du vrai contre la diffusion de l'erreur socialiste et elle trouve qu'une chaire d'Economie sociale n'est pas un luxe inutile.

Toutes les âmes vraiment catholiques s'agitent pour le bien, et l'entreprise n'a point encore échoué. Un courant irrésistible s'empare de toutes les consciences droites, et entre les rives de la charité chrétienne les conduit à la justice sociale.

Mais quels sont donc alors ceux qui répètent: "Il n'y a plus rien à faire?"

Ce sont quelques jeunes! Ils n'ont pas encore mis les pieds dans une sphère d'action, et avant qu'on les ait sollicités, ils se sont refusés avec ce prétexte: il n'y a plus rien à faire!

Oh! la triste jeunesse qui voit d'un coup de ciseau lui tomber les deux ailes, et qui s'abat sur le sol avec une meurtrissure par tout le corps, une meurtrissure qui mettra dans sa vie la désespérance.

Les autres? des travailleurs découragés! ceux qui manquent de foi, ceux qui renient leur religion sociale, comme des catholiques renient leur catholicisme.

Il n'y a plus rien à faire?
Mais pour réussir avez-vous donné tout votre courage? Avez-vous fait tous les sacrifices qu'imposait votre devoir? Et puis, êtes-vous bien sûrs que vous n'avez pas réussi? Dans les oeuvres de Dieu le bien s'élabore lentement: la moisson n'est pas toujours pour le semeur! Mais, qu'importe? puisqu'on sème pour Dieu et pour le peuple! afin que le résultat apparaisse le sùffit peut-être du dernier travail que vous ne voulez plus accomplir.

Ne dites jamais: il n'y a plus rien à faire!

Le grand Le Play écrivait: "La condition du salut est que la patience s'unisse au dévouement. Il faut se dire qu'en gagnant péniblement un homme à la vérité on a peut-être aidé puissamment à la régénération de la race".

A ses disciples hésitants il répétait: "Gardez-vous du découragement. Quand

même la France serait réduite à la banlieue de Bourges, continuons à faire servir la langue de Descartes à propager le vrai; il faut plus que jamais se connaître et serrer les rangs!"

Quand on ne veut pas travailler, les prétextes font rarement défaut.

Est-ce qu'il n'y en a pas qui osent dire: "Cette action n'est pas la nôtre. Laissons cela au clergé! Nous accomplissons nos devoirs religieux, et c'est tout! Que le prêtre fasse le reste puisqu'il est apôtre de l'Evangile!"

L'Evangile n'a-t-il fait qu'au prêtre le commandement d'aimer les pauvres? Le simple fidèle n'est donc pas tenu à la justice comme à la charité?

Est-ce que la vie catholique qui doit l'animer est différente de celle des prêtres et des autres fidèles?

Tous nous avons le même devoir social. Les plus humbles chez nos ennemis luttent contre nous. "Les oeuvres de vérité et de paix n'ont pas droit à moins de dévouement que celles de colère, et dans les grandes mêlées où se mesurent aujourd'hui les croyances, tout chrétien doit à Dieu le service personnel.

"Il n'est pas un d'eux qui ne puisse hâter cette victoire du Christ dans les âmes et dans la société. L'homme le plus dénué de savoir et de talents humains est le propagateur le plus efficace de sa foi, si cette foi est visible à travers le bien qu'il accomplit. Car le Christ veut être défendu surtout par les vertus qu'il enseigne et la vertu est de toutes les conditions.

"Il est donc temps de se souvenir que l'Eglise est la société des fidèles et de ne pas laisser aux clercs seuls, une tâche qui est devenue aussi celle des laïques!" (Et. Lamy).

Je connais des catholiques qui sont d'une humilité vraiment peu chrétienne. Ils se retranchent chez eux pour demeurer ignorés... ils s'éloignent des luttes... parce que, disent-ils, ils ne se sont pas assez tenus au courant de la question sociale.

C'est à ceux-là que J. Simon parlait: "Petits et faibles que nous sommes, nous avons pourtant reçu nos dons. Nous pouvons faire un peu de bien dans notre humble phère. Si nous le pouvons, nous y sommes tenus: nous n'avons pas plus le droit de nous rendre inutiles que celui de nous détruire".

Et le P. Gratry lui-même, voulant réchauffer leur enthousiasme et encourager leur timidité leur donnait cette assurance: "Quels que soient votre état ou votre âge, votre richesse ou votre pauvreté, votre ignorance ou votre science, vous pouvez si vous avez le cœur vivant, vous pouvez concevoir la royale et divine ambition de mettre dans les destinées du monde votre poids de justice et de bonté!"

S'il n'est pas du devoir de tous d'agir, à qui donc reviendra la tâche de travailler à l'épanouissement du catholicisme social? Se reposer les uns sur les autres est une déplorable méprise: c'est favoriser la paresse; et parce que nous ne voulons pas faire ce qu'il faudrait faire, nous posons les causes de terribles effets.

Nous laissons se fortifier, nous envahir, nous dévorer le socialisme sous toutes ses formes.

Nous brisons la seule défense sur laquelle nous puissions compter dans la lutte pour l'ordre social, nous arrêtons l'essor du catholicisme social, tant dans l'individu que dans l'humanité entière.

Nous reculons loin, très loin dans l'avenir, la pacification du monde pauvre vis-à-vis du monde riche.

Nous retardons et compliquons la solution des problèmes économiques au point que nous en sommes engagés déjà dans une "impasse" d'où l'on ne sortira qu'en revenant sur ses pas et l'on ne sait ni après quelles épreuves ni après quelles catastrophes.

GASTON LEURY.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 15 décembre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire — André Lichtenberger: Roman: L'Automne I. Maurice Levallant: La méthode de Guglielmo Ferrero. Napoléon III: Correspondance inédite avec Madame Cornu, publiée par le comte Fleury II. Georges Goyau: Ferdinand Brunetière. C. M. Savarit: Enquête sur la crise du travail en France. Jules Bertaut: Amours d'hommes de lettres, à propos d'un livre récent. Théodore Botrel: Poésie. Jean Chantavoine: Chronique musicale. Les faits de la semaine. Les miettes de la vie. La revue des revues françaises et étrangères. La vie sportive. La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: La télégraphie sans fil, par le professeur Branly; Deux études du marquis Costa de Beauregard et de M. Hanotiaux, de l'Académie française.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 20 francs par an au lieu de 25, payables en deux semestres de 10 francs.

Clubs de Hockey

ASSORTIMENT COMPLET

Hockey, Patins et Chaussures

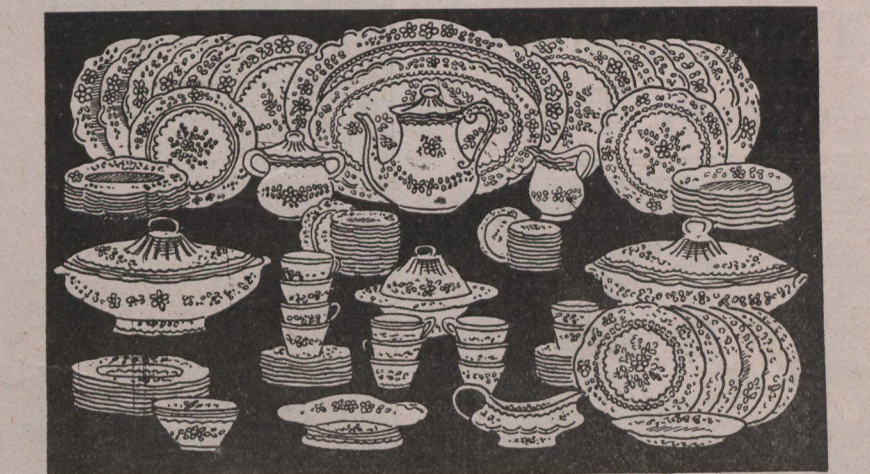
Notre stock est des plus complets et comprend tous articles appropriés pour les EXPERTS

Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.
Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.
Patins de 50c à \$5.00 la paire.
Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.
Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.
Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.

SPÉCIAL — Patins norvégiens garantis, de 15 pouces, nickelés, \$5.00 la paire. Escompte spécial accordé aux clubs. Demandez notre catalogue.



A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est



GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuons, gratuitement, 1,000 Services à Diner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Rognons, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout à fait Gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous confions les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les fameuses Pilules du Dr Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance, écrivez-nous immédiatement. Rappelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exempte de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20. Toronto, Ont.



APRÈS LE THÉÂTRE ou LE BAL

Banissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de

EAGLE BRAND

Gin Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et préviendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Seuls agents pour Canada, MONTREAL



Notre Surface de Glace

Ayant comme Fondation

le solide plancher de la roulette,

est la Plus Belle qui existe

Patinage tous les soirs de 7.30 à 10 p.m. Aussi les mardis, jeudis et dimanches après-midis. Admission 20c ou 6 billets pour \$1.00. Le Montagnard A.A.A.

Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
 No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiées par:
 Express franc
 de port sur ré-
 ception du prix.



Brochure des-
 criptive sur de-
 mande.

The D. H. Hogg Co.
 660, Rue Craig Ouest, - Montréal

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Grisar (Albert) 1808-1869, né à Anvers.
 Plusieurs opéras-comiques d'un style facile et élégant: Gilles ravisseur, les Porcherons; Bonsoir, Monsieur Pantalon; le Chien du jardinier, et autres.

Clapisson, 1808-1866, né à Naples de parents français.
 Elève de Habeneck et de Reicha.
 A produit notamment: Gibby la Cornemuse, opéra-comique; Jeanne la Folle, grand opéra; la Fanchonnette, opéra-comique, son plus grand succès.

Membre de l'Institut en 1845, il est le créateur du musée instrumental du Conservatoire de Paris, qui fut d'abord sa collec-

style oriental de convention, mais produisant à merveille l'impression exotique cherchée pour des oreilles d'Européens, leur donnant l'illusion de l'Orient.

C'est alors qu'il produisit: le Désert, Christophe Colomb, odes-symphonies; la Perle du Brésil, Lalla-Roukk, opéras-comiques; Herculanum, grand opéra; et beaucoup de mélodies publiées en recueil ou isolément. Son style est d'une rare poésie.

Il fut élu membre de l'Institut en 1869, et titulaire des fonctions de bibliothécaire du Conservatoire depuis la même époque jusqu'à sa mort, pendant six ans.

C'était avant tout un rêveur, un poète et un modeste.

Bazin (François), 1816-1878, né à Marseille.



PÈRE KOENIG'S
TONIQUE NERVEUX

Expression Désolante
 Neudorf, T. N. O., Can.

Ma fille a joui d'une bonne santé jusqu'à deux ans environ, quand elle donna signe de découragement. Après quelque temps elle sentit une douleur cuisante, suivie de convulsions sérieuses. On fit l'essai de plusieurs prétendus remèdes, mais sans succès apparent. Après qu'elle eut pris la première cuillerée des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs les attaques cessèrent, et elle n'en a pas eues depuis.

Attesté par le Rév. L. Streich. JOS. OTT.

J'ai la satisfaction de dire que depuis que j'ai fait usage d'une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, il y a environ six mois, je n'ai jamais senti le plus léger mal de tête, mal qui me faisait souffrir depuis dix ans, et dont les médecins n'ont jamais pu me guérir. Voilà ce que nous écrit Ph. McGahey, de Rivière-aux-Pins, Canada.

Tout ce qu'il faut pour la Table



NOUS INVITONS
 LES LECTEURS
 DE L'Album Universel
 A VISITER NOS
 SUPERBES ÉTALAGES DE

Services à Diner
 Services à Thé
 Plats à Gâteaux

ARTICLES EN
 Faïence et
 en Porcelaine
 Verrerie et Coutellerie

SPECIAL
 Service à Diner Complet
 97 morceaux, valant \$8.00. Blanc avec
 bordure double et trèfle
 doré.....PRIX SPECIAL \$4.80

Durant le mois de Décembre, Tapiserie
 à moitié prix.

H. C. GRÉGOIRE,
 775, Rue Ste-Catherine Est,
 Phone, Bell Est 2078 (Bloc Barsolou)
 Aussi 1593, Rue Ste-Catherine Est
 HOCHELAGA




Melle Lili s'efforçant d'imiter grand'maman.

D'après photographie de J. A. Dumas, 460 rue St-Denis, angle Sherbrooke

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente tous les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.



LA
'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irruptions,
 soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

Rousses et le Masque
 en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

Blanchit le Teint
 graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brunie par le Soleil
 la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
 Ltée
 87, rue St-Christophe, Montréal



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir.
 Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
 22 à 28 Place Jacques-Cartier,
 MONTREAL

Téléphones Bell,
 Magasins, - Main 641
 Bureaux, - Main 512
 Après 6 p.m. Est 2314
 Tél. Marchands 961

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud
 AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

tion particulière, et prit par la suite une extension considérable.

Mermet (Auguste) 1815-1889, né à Paris.
 On en a connu trois opéras: le Roi David, 1845; Roland à Roncevaux, 1864; Jeanne d'Arc, 1875, conçus dans un style franc et simple, mais sans élévation. On n'y peut méconnaître un certain élan patriotique, qui eût été mieux à sa place dans des choeurs d'orphéons ou des oeuvres de musique militaire.

David (Félicien) 1810-1876, compositeur, né à Cadenet, Vaucluse.
 Apprit la musique élémentaire dans une maîtrise d'Aix, où il fut ensuite maître de chapelle; puis il vint à Paris, où il reçut des leçons de Reber pour l'harmonie, de Benoist pour l'orgue, et de Fétis pour la composition.

Ensuite, s'étant enrôlé dans les Saint-Simoniens, il suivit, lors de leur dispersion en 1833, le groupe qui allait prêcher la nouvelle doctrine en Orient.

Cette circonstance décida de sa carrière. Il fut un musicien orientaliste; non parce qu'il introduisit dans quelques-uns de ses ouvrages des motifs réellement orientaux, ce que tous peuvent faire, mais bien plutôt par la couleur spéciale ou la tournure d'esprit qui résulta d'une habitation de près de trois ans en Egypte, dont il rapporta un

Premier grand prix de Rome en 1840, élève de Douren, Berton et Halévy.

Auteur de plusieurs opéras-comiques, Madelon, Maître Patelin, le Voyage en Chine... qui ont eu du succès, et surtout de deux importants Traités d'Harmonie et de Contrepoint.

Professeur de solfège au Conservatoire en 1844, d'harmonie en 1849, de fugue et composition en 1871, jusqu'à son décès, il avait plus de valeur comme professeur que comme compositeur.

Maillart (Aimé), 1817-1871, né à Montpellier.
 Elève de Guérin pour le violon, d'Elwart pour l'harmonie, puis de Leborne pour la fugue et la composition, il obtint en 1841 le premier prix de Rome.

Ses oeuvres dramatiques sont: Gastibelza, le Moulin des Tilleuls, la Croix de Marie, les Dragons de Villars, les Pêcheurs de Catane, Lara; je ne crois pas qu'il se soit essayé dans d'autres genres que l'opéra-comique.

(A suivre)

UN NEGLIGENT

Celui qui tousse est un négligent s'il ne fait pas usage du BAUME RHUMAL qui le guérira en quelques jours.

Solution de Biphosphate de Chaux
 DES FRERES MARISTES
 32 ANS DE SUCCES



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

LA CODILINE
 Du Dentiste Joseph Versailles
 Contre la Névralgie et le Mal de Dents
 En vente partout à 25 cts.

LE CORSET D&A



Possède le plus Haut Degré de Perfection



Grâce à sa construction et à son mode d'application, le corset "D. & A." maintient tous les organes abdominaux à leur place normale, ou les y ramène, s'ils sont déplacés.

Il ne peut ni froisser, ni, à plus forte raison écraser ces organes, mais au contraire, il soutient la gorge, et donne à la taille la silhouette exigée par l'esthétique, en même temps qu'il lui laisse toute la souplesse de ses mouvements.

PRIX: DE \$1.00 A \$6.00

Prenez courage!!

Si vous vous sentez faible, fatiguée épuisée, vous pouvez devenir forte, énergique et pleine de santé en employant le

Vin Biquina

Vin généreux de Bourgogne au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude

Prenez un verre à vin de ce tonique apéritif merveilleux avant chaque repas, c'est une garantie de Bon Appétit, Bonne Digestion, Parfaite Assimilation. Avec un résultat semblable plus de maladie, plus de faiblesse, plus de nervosité.



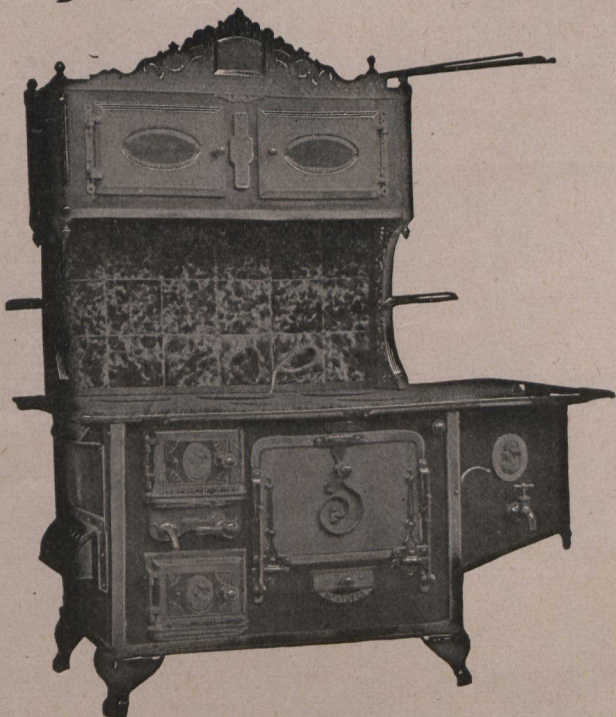
Essayez-le. Commencez aujourd'hui

Le Vin Biquina est en vente chez tous les pharmaciens et épiciers. On peut se le procurer aussi dans les hôtels et restaurants de première classe.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie**, 18 Place Jacques-Cartier

LE Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le **NEC PLUS ULTRA** des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE
J. RHEAUME, Propriétaire 496, rue Ste-Catherine Est

LES SAISONS PASSENT, MAIS LA CELEBRE

Eau Minérale de Saint-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera durant les froides saisons, si l'on conserve la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main.



La St. Léon Water Company
No 12, rue Craig Est, Près de la Cote St-Lambert MONTREAL

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

The Montreal Photo- Engraving Co'y

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "L'Album Universel", 51 Ste Catherine Ouest.

ERNEST MACKAY,
PROPRIÉTAIRE

C

ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN
Montréal

Succursale à Québec: LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec